

LES
DICTONS DU PEUPLE

ET LES
PAROLES DE JÉSUS-CHRIST

PAR
K
NAPOLÉON ROUSSEL



PARIS
LIBRAIRIE CH. MEYRUEIS ET C^{ie}, ÉDITEURS,
174, rue de Rivoli.

—
1861





Le dit-on du peuple :

QUAND ON EST MORT, ON EST BIEN MORT !

et la réponse de Jésus-Christ.

Un colporteur, la balle sur le dos, une Bible à la main, parlait depuis une heure de la vie éternelle à un paysan qui lui répondait toujours : « Quand on est mort, on est bien mort. » En vain le marchand, pour arracher notre homme à cette continuelle répétition, variait ses réponses, alléguait la Bible, les Philosophes, ses propres réflexions; le montagnard en revenait toujours à son « quand on est mort, on est bien mort. » Impatienté, le colporteur changea de ton et d'arguments, et

abondant cette fois dans le sens de son interlocuteur, il lui dit :

— Vous avez bien raison ; quand on est mort, on est bien mort. Tenez, c'est comme cette guêpe qui tout à l'heure bourdonnait à mes oreilles et me piquait le front. Je viens de la jeter par terre d'un revers de main ; maintenant je l'écrase du pied ; il en sera de vous, comme d'elle, morte, aplatie, disparue ! quand on est mort, on est bien mort !

— Ah ! vous dites comme moi, à cette heure ?

— Oui, vous serez, ou plutôt vous êtes semblable à ces brutes qui labourent vos champs, remplissent vos étables ; un jour vous serez mis à mort, dépecé et servi aux vers ; ce qui ne sera pas dévoré tombera en pourriture !

— Oh ! maintenant vous allez trop loin.

— Comment ! trop loin ? je vais où vous m'avez poussé. Êtes-vous plus qu'une masse de chair ? plus qu'un tas d'os ? de chair et d'os, comme tous les animaux ?

— Non, mais....

— Allez-vous ailleurs qu'au néant ? Dans quelques années, serez-vous plus que rien ? vaudrez-vous mieux que le fumier de vos

terres ? Vous vaudrez moins, car eet engrais est bon à quelque chose ; il représente une bouchée de pain, et vous bientôt vous ne représenterez rien ! Néant ! pur néant !

— Mais en attendant, je suis plus que ces animaux !

— Oui, plus sot, c'est vrai.

— Comment ?

Sans doute, ces animaux boivent et mangent sans s'inquiéter de rien, sans songer à l'opinion ; sans scrupules de conscience. Quand mon chien a dîné, il lui importe peu que ce soit du pain de son maître ou de celui de son voisin ; il dort tranquille après avoir dérobé un os à son camarade.... Pourriez-vous en dire autant ?

— D'abord, remarquez que je n'ai jamais rien volé....

— C'est possible ; mais pourquoi ?

— Parce qu'on a une conscience aussi bien qu'un autre....

— Qu'un autre chien !

— Non, les bêtes n'ont pas de conscience ; mais moi j'en ai une....

— Et c'est précisément ce qui fait votre infériorité. Vous ne pouvez rien faire de tra-

vers sans en souffrir ; tandis que l'animal fait ce que bon lui semble et n'en souffre jamais. Or cet animal a bien plus raison que vous, car « quand on est mort, on est bien mort ; » on n'a point de compte à rendre à Dieu.

— Oui, mais dans ce monde, si les juges vous attrapent ?

— C'est donc parce que vous avez peur des juges, que vous ne volez pas ?

— Non, non, je l'ai déjà dit : on a sa conscience.

— Ah ça ! voyons ; parlons peu et parlons bien. Je vous ai dit d'abord que mon chien était plus heureux que vous, parce qu'il pouvait voler sans remords. Vous m'avez répondu que si vous ne dérobiez pas, c'était par conscience. Or je vous dis à cette heure, votre conscience est une sottise, puisque vous pouvez la mettre de côté sans avoir jamais à vous en repentir ; la bête est plus logique et plus sage que vous, car elle agit conformément à son principe qui est aussi le vôtre : « Quand on est mort, on est bien mort. »

— Oui, mais j'ai plus d'esprit qu'elle, puisqu'enfin c'est une bête...

— Oui, vous avez plus d'esprit si vous

croyez en un avenir et vivez en conséquence; mais sans cela vous en avez moins.

— Comment ! la bête, par exemple, pourrait-elle, comme moi, bâtir une maison ?

Oui, cette guêpe-là, écrasée, s'était fait une niche plus régulière et plus propre que votre chaumière.

— Mais la bête pourrait-elle se faire des habits ?

— Pas si bête de prendre cette peine, puisqu'elle n'en a pas besoin ! le mouton irait-il se tisser un paletot de drap, lorsqu'il a déjà la laine sur le dos ?

— Mais les animaux ne savent ni tailler les arbres ni semer les champs.

— Non, ils vous laissent cette charge et n'en mangent pas moins. Ce qu'ils ont de moins c'est la fatigue et le souci. Pourquoi feraient-ils des provisions ? Non, non, ils sont philosophes et disent : « Quand on est mort, on est bien mort. » De l'homme qui se tourmente et de la brute qui vit tranquille, le plus bête n'est pas celui qu'on pense.

— Mais enfin les animaux ne savent pas parler.

— Ils ne s'en entendent pas moins en chantant, aboyant et se regardant même.

— Ils ne savent ni lire, ni écrire, ni compter. Tenez, connaissent-ils comme moi les étoiles ?

— Et pourquoi se rompre la tête par le savoir quand on va mourir et pour toujours ? Pourquoi demander au ciel et à la terre leurs secrets, quand le ciel et la terre n'ont à vous donner que ce mot en réponse : mort, mort, mort ! Quand on avance à chaque instant d'un pas vers une tombe éternelle, pourquoi empoisonner ses quatre jours de vie d'une étude sans but, irritante, qui ne sera que commencée quand il faudra mourir ? Ah ! que la bête est bien plus sage ! elle ne se fatigue pas le cerveau, ne s'use pas les yeux et n'abrège pas sa vie par une vaine étude ; elle sait bien que « quand on est mort, on est bien mort ! »

— Mais, pas du tout ! elle ne le sait pas ; elle meurt sans y penser, sans savoir où elle va.

— C'est vrai ; et c'est pour elle un avantage de plus. Pour vous, vous vivez sachant que vous allez droit à la mort ; que chaque

instant qui passe abrège votre vie. Tout ce qui vous suryient, maladie, fatigue, travail, ronge vos jours ; tout ce que vous pourriez faire ou dire ne saurait les allonger. Vous n'avez pas de désir plus vif que de vivre ; vous n'avez pas de certitude plus ferme que de mourir ! En avançant, votre soif d'existence ne diminue pas ; mais sa satisfaction diminue toujours ! Vous marchez ayant en perspective la mort sans cesse prochaine, comme le condamné sur sa charrette avance et contemple toujours de plus près l'échafaud ! Vous pouvez vous bander les yeux, mais vous ne sauriez vous bander l'esprit, et malgré vous une voix intérieure vous crie : tu vas à la mort ! « Quand on est mort, on est bien mort. » Et ce qui rend plus terribles de telles pensées, c'est l'horreur instinctive que vous avez du néant. Le néant ! non pas le calme, non pas l'immobilité, non pas le silence ; mais quelque chose de pire que tout cela, le néant ! le rien ! Le froid et les ténèbres de la tombe sont préférables au néant ! Et cependant le néant, voilà toute votre philosophie, toute votre espérance ; car « quand on est mort, on est bien mort ! »

I

1..

— Ah bah ! on tâchera de ne pas y penser !

— Quoi ! votre sagesse c'est l'oubli ? Mais savez-vous qu'il y a quelqu'un qui prendra soin de vous le rappeler et de vous le crier toujours plus haut ?

— Qui ? .

— Tout ! Ces feuilles qui tombent, ce corps qui se courbe, ces joues qui se creusent, ces parents qui s'en vont, ces enfants qui viennent et grandissent ; que vous le vouliez ou non, tout vous criera : tu vas mourir, et « quand on est mort, on est bien mort ! »

— Oni, mais en attendant on tâchera de s'amuser.

— Eh bien ! voyons : comment nous amuserons-nous ? Quand nous étions enfants, vous et moi, il nous semblait que devenus grands, nous serions heureux en faisant toutes nos volontés. Aujourd'hui faisons-nous ce que nous voulons ? Nous ne sommes plus commandés par nos pères, mais par les affaires. Nous avons des soucis que nous n'avions pas prévus. Ce qui nous semblait de grands plaisirs est maintenant pour nous passablement insipide ! Boire, manger, dormir, pro-

mener, c'est bien bête ! Et si nous voulons doubler ces jouissances, arrivent la fatigue, le dégoût, le remords. Quand nous boirions du champagne au lieu de piquette, quand nous voyagerions en Chine et non dans le département, cela ajouterait-il beaucoup à notre bonheur ? ne serait-ce pas toujours boire, marcher, regarder ? Et si jusqu'à ce jour nous nous sommes rassasiés de ce qui jadis nous promettait tant de joie, n'est-il pas à croire que le champagne et la Chine nous rassasieraient aussi ? Je ne veux pas faire fi des jouissances de ce monde ; mais convenez que seules, elles sont peu de chose. Il faut que je pense au Créateur pour que l'univers m'intéresse ; il faut que je songe à l'éternité pour que mes affections me rendent heureux, sans cela le monde est vide et mes amis ne sont que de nouveaux moi-mêmes que je dois voir périr. Si je pouvais les conserver toujours, à la bonne heure ; mais pour eux, comme pour moi, ce qui m'attriste, c'est de savoir que « quand ils seront morts, ils seront bien morts. »

— A présent, je suis presque fâché que nous soyons d'accord.

— Ecoutez ma propre histoire. J'avais des parents bien-aimés qui pendant un demi-siècle se sont fatigués, épuisés pour m'élever, m'instruire et me laisser un petit héritage. Je les aimais comme moi-même ; tout mon bonheur eût été de travailler pour eux dans leur vieillesse, et quand ils allaient se reposer et jouir de la vie, ils sont morts ! J'avais une femme et deux enfants. Les enfants tombent malades, la mère les soigne nuit et jour ; un des deux guérit, mais reste estropié ; il est à l'hospice. L'autre meurt et le chagrin emporte la mère avec lui. Tous ces êtres m'étaient plus chers que moi-même, nous avons fait les plus beaux projets de bonheur qui tous ont avorté ; il ne me reste de cette famille qu'un jeune enfant disgracié ; tous les autres membres sont morts après de longues fatigues, avant de connaître ni les joies de ce monde ni le simple repos. Je leur survivais, mais languissant, triste, sans espérance et même sans projet pour ce monde : voilà quelle fut pour moi la vie. A-t-elle été beaucoup meilleure pour vous ? Je ne sais. Mais après avoir trouvé en moi tant de promesses de bonheur et reçu en réponse tant de décep-

tions, je vous avoue que je ne puis me persuader que mon tout soit ici-bas et que Dieu m'ait trompé.

— Il y est certain que tout n'est pas rose dans ce monde.

Et remarquez que presque tous les hommes passent les trois quarts de leur vie avant de le reconnaître. Ce n'est guère qu'en vieillissant qu'on se désillusionne, s'instruit et devient sage. Nous passons notre vie à apprendre, et c'est quand nous sommes instruits que nous mourons ! La bête a ses instincts complets, parfaits dès sa naissance ; mais nous, nous avons besoin de longues années pour acquérir science, sagesse, expérience, charité ; et quand nous sommes devenus ce que nous pouvons être de mieux, nous mourons ! C'est quand l'âge nous a rendus indulgents, quand l'étude nous a dévoilé l'univers, quand la piété nous a fait connaître Dieu, aimer nos semblables, c'est quand nous serions prêts à nous élancer dans la carrière, que nous tombons dans la fosse ! Et vous voudriez croire que cette âme au sortir de l'école de ce monde fût anéantie avec le corps ? Non, non ! c'est alors qu'elle entre dans la vie ;

car alors seulement elle est capable de la goûter et d'y faire quelque bien.

— Malheureusement tout le monde ne pense pas ainsi. Nous avons, dans notre village, Grand-Jean, qui est un vieux troupiier...

— Et parce que Grand-Jean pense autrement, vous pensez comme lui ?

— Oh ! ce n'est pas Grand-Jean seul ! Notre garde-champêtre et notre instituteur causaient l'autre jour, et j'ai bien vu le fond de leur idée....

— Ainsi, parce que Grand-Jean, votre garde-champêtre, et votre instituteur ne croient pas, c'est une raison pour ne pas croire non plus ?

— Mais savez-vous que ce sont trois malins qui en valent bien d'autres ?...

— Et si au lieu d'être trois ils étaient six ?

— Ce ne serait que mieux.

— Et si au lieu de six, ils étaient douze, vingt-quatre, quarante-huit ?

— Toujours de mieux en mieux.

— Enfin s'ils étaient tout le monde ?

— Ah ! pour le coup vous-même reconnaissez qu'ils auraient raison, car enfin la-

dessus tout le monde ensemble ne peut pas se tromper.

— Bien ! j'accepte vos propres paroles ; maintenant, écoutez. Si l'on vous disait que non pas vos trois voisins, mais trois parties de l'univers sur les quatre nient l'immortalité de l'âme, ne penseriez-vous pas qu'un si grand nombre fait autorité ?

— Sans doute.

Et si les trois quarts de l'autre quart ne croyaient pas non plus à l'autre monde, cette autorité incrédule ne serait-elle pas encore fortifiée ?

— Certainement !

Enfin, si les quatre parties du globe, si tous les peuples de la terre passés et présents, si l'humanité entière, moins quelques individus, proclamait que quand on est mort on est bien mort, ne penseriez-vous pas que le néant est la vérité ?

— A coup sûr.

— Bien ; maintenant écoutez : cette supposition est précisément le contraire de ce qui existe : ce n'est pas l'unanimité des peuples qui nient et quelques individus qui croient ; mais ce sont quelques individus

qui doutent, et c'est l'unanimité des peuples qui croient à l'immortalité de l'âme et à une vie à venir. Que les uns soient chrétiens, les autres mahométans, ceux-ci Chinois, ceux-là Hottentots, cela ne change rien à ma preuve. Au contraire cela la fortifie, car dès lors il devient évident que cette foi n'a pas été donnée à ces peuples par Jésus-Christ, par Mahomet ou par Confucius, mais qu'elle leur vient à tous de leur commun Créateur.

— Mais puisque cela vient du Créateur, pourquoi donc ces quelques-uns qui ne croient pas, par exemple, Grand-Jean, notre garde-champêtre, notre instituteur ?

— Si je connaissais ces trois messieurs, je pourrais mieux vous répondre.

— Oh ! tout le monde, chez nous, les connaît bien. Grand-Jean parle assez de ses batailles, de ses duels. Le maître d'école raconte à qui veut l'entendre qu'il a remporté quatre prix dans une société.... Pour notre garde, c'est bien différent... lui s'il est jamais couronné, ce ne sera pas par les braconniers..

— Il me semble que vos trois incrédules ne sont pas sans avoir quelques peccadilles sur la conscience ?

— Je ne dis pas cela ; on pourrait le leur répéter, mais enfin je ne voudrais pas répondre pour eux.

— C'est cela. Eh bien ! probablement eux non plus ne voudraient pas avoir à répondre un jour devant Dieu pour leur conduite, et ils trouvent beaucoup plus court et plus commode de nier et leur âme et son avenir. Voilà pourquoi l'on ne croit pas : c'est qu'on a peur d'être condamné et qu'on n'est pas fâché, si possible, de continuer sans remords.

— Je ne voudrais pas aller dire cela à Grand-Jean.... et cependant je ne serais pas fâché....

— Oui, vous ne seriez pas fâché que quelqu'un se chargeât de la commission, n'est-ce pas ?

— Justement !

— Eh bien ! je me charge de le lui faire dire.

— Par qui ?

— Par Jésus-Christ.

— Comment cela ?

— En lui envoyant ce livre où parle Jésus-Christ.

— Voyons.

— Volontiers, mais à une condition, c'est

que vous ferez lire cette parole à quiconque comme Grand-Jean vous dira : « Quand on est mort, on est bien mort. »

— Oui, oui, vous voulez que je les fasse lire au garde-champêtre et à l'instituteur....

— Et à un autre encore....

— A qui donc ?

— A vous-même !

— Soit ; lisons.

— Ouvrez l'Évangile selon saint Jean, au chapitre trois, les versets 19 et 20, et lisez : « C'est ici le sujet de la condamnation que la
« lumière est venue dans le monde et que les
« hommes ont mieux aimé les ténèbres que
« la lumière, parce que leurs œuvres étaient
« mauvaises. Car quiconque s'adonne à des
« choses mauvaises, hait la lumière et ne
« vient point à la lumière de peur que ses
« œuvres ne soient manifestées. »

— Oui cela s'applique très-bien au vieux troupiier duelliste... au garde-champêtre amateur de procès-verbaux... et de gibier, et à ce petit vantard d'instituteur.

— Vous oubliez quelqu'un à qui cela va très-bien aussi.

— Qui donc ?

— Celui qui prétend que « quand on est mort, on est bien mort. »

— Qui donc enfin ?

— Vous.

— Vous pensez donc que si j'ai dit : quand on est mort on est bien mort, c'est parce que mes œuvres étaient mauvaises ?

— Jésus le déclare.

— Et vous, qui croyez à la vie éternelle, c'est sans doute parce que vos œuvres sont excellentes ?

— Non ; elles ne valent pas plus que les vôtres.

— Alors les mauvaises œuvres qui me poussent, moi, à l'incrédulité, vous poussent, vous, à la foi ?

— Oui, et je vais vous expliquer cette apparente contradiction. Si nous sommes semblables en ceci, que nous ayons fait le mal tous deux, nous différons en cela que vous le niez et que moi je l'avoue. Vous le niez, afin de n'être pas condamné, moi je l'avoue, afin d'être pardonné. Nous sommes comme deux complices devant un tribunal : l'un proteste de son innocence pour éviter la prison, l'autre confesse franchement sa faute pour qu'on

lui fasse grâce. Lequel des deux doit exciter votre intérêt ?

— Oui, tout cela est bel et bon pour la causerie ; mais allez donc devant des juges raconter vos peccadilles, et vous verrez s'ils vous acquittent tout à fait.

— Et voilà précisément la grande différence entre les juges de nos tribunaux et le juge de l'Évangile : tandis que les premiers n'ont pour vous rien de mieux que de l'indulgence, Jésus-Christ vous offre grâce pleine et entière. Il fait plus, il fait mieux, il descend de son tribunal de juge et monte sur la croix d'expiateur ; il meurt à la place de celui qui par un aveu sincère lui a prouvé son profond repentir. Il paie, Lui, l'amende qui nous rend la liberté. Il est froissé pour nos iniquités, et ainsi nous procure la paix. Vous comprenez maintenant pourquoi je ne crains pas de reconnaître mes mauvaises œuvres, c'est parce que je ne veux plus en commettre de semblables ; c'est surtout parce que Jésus me les a pardonnées et qu'ainsi je suis éternellement sauvé.

— Moi j'aime mieux croire que « quand on est mort, on est bien mort. »

— Hélas ! vous m'en donnez bien la preuve : quand on est mort dès ce monde à la vie morale, on est bien mort pour le monde à venir. Mort à tout sentiment généreux, comment pourriez-vous comprendre la foi ? Non, vous êtes bien mort ! Avidé de jouissances charnelles, comment pourriez-vous croire aux joies de l'âme ? Non, vous êtes bien mort ! Votre incrédulité elle-même démontre votre mort ; mort morale aujourd'hui, éternelle demain, si vous ne vous convertissez au Rédempteur, à Jésus-Christ.

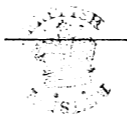
10 JUL 62



Le dit-on du peuple :

JE N'AI NI TUÉ NI VOLÉ!

et la réponse de Jésus-Christ.



Apportez une couronne ! Dressez un trône !
Portes du ciel, ouvrez-vous, larges et hautes !
Anges, applaudissez ! Séraphins, entonnez
des louanges ! Place, place : voici un nouvel
et digne habitant du paradis : il a mérité la
vie éternelle, le royaume des cieux lui ap-
partient ; gloire, gloire à lui !

— Qu'a-t-il donc fait de si grand et de si
magnifique ?

— Il n'a ni tué ni volé !

Sire, le conseil de vos ministres vous pré-
sente une requête. Un grand citoyen s'est
illustré dans votre empire ; ses hauts faits le

désignant à votre bienveillance nous demandons pour lui le signe radieux de la gloire !

— Quels sont donc les services signalés par lui rendus, à la patrie ?

— Sire, il n'a ni tué ni volé !

Messieurs et illustres collègues, si les cinq branches de l'Académie sont aujourd'hui réunies dans cette enceinte, c'est pour y remplir la plus douce de ses attributions ; il s'agit de décerner à un homme d'un dévouement admirable le grand prix de vertu.

— Quels sont ses titres à cette haute distinction ?

— Il n'a ni tué ni volé !

Et les anges de crier : Gloire, gloire à lui !

Et le monarque de répondre : Voilà l'étoile de la légion d'honneur !

Et le président de l'Académie de tendre à ce héros la récompense de ses vertus !

Ce triomphateur lève la tête et s'écrie : Oui, oui, je n'ai ni tué ni volé, gloire, gloire à moi !

Est-ce assez absurde ? assez ridicule ? Y a-t-il des paroles pour répondre à ces outrepassantes prétentions ?

Toutefois de tels prétendants existent ; nos

rues en sont pleines. Chaque jour on s'entend dire par des gens à qui l'on s'efforce de faire sentir le besoin de pardon : « Moi je n'ai rien à craindre, je n'ai ni tué ni volé ! »

Si un mendiant venait à la porte d'un homme riche lui présenter à la fois sa requête et ses titres en ces termes : « Monsieur, je n'ai jamais ni tué ni volé, » je comprendrais qu'on lui répondît : C'est bien, tu auras la récompense que tu mérites ; tu ne seras toi-même ni pendu ni incarcéré. Mais pour obtenir le pain que tu réclames, il te faut ou le mériter par ton travail ou l'accepter comme une aumône. N'avoir ni tué ni volé, ce n'est rien ; c'est tout juste ce qu'il faut pour éviter la potence et la prison.

Mais cette parole : je n'ai ni tué ni volé, va plus loin qu'il ne semble au premier abord. Dire qu'on n'a ni tué ni volé, c'est marquer la limite de sa vertu et convenir indirectement qu'on a commis toutes les fautes qui ne sont ni le meurtre ni le larcin. Un menteur peut dire qu'il n'a jamais tué ; un débauché peut affirmer n'avoir jamais dérobé, et comme chacun est assez disposé à étaler ce qu'il a fait de mieux, il est à croire que

celui qui se vante de n'avoir ni tué ni volé, n'a jamais rien fait de plus beau que de s'abstenir du meurtre et du vol. S'il avait pu dire avec vérité je n'ai jamais ni médi, ni menti, certes il n'y eût pas manqué. Ne pas s'en défendre, c'est donc dans son langage confesser qu'il l'a fait. Appliquez cette réflexion à tout le reste, et vous verrez que celui qui présente son diplôme de vertu conçu en ces termes : « Je n'ai ni tué ni volé, » confesse sans y songer qu'il a fait tout le reste : menti, médi, calomnié, désobéi à ses parents, convoité le bien d'autrui, souillé son corps par l'action et son esprit par la pensée.

Eh ! pourquoi tant de ménagement dans mes paroles quand j'ai pour moi la vérité ? J'affirme avec conviction que l'homme qui songe à dire : « Je n'ai ni tué ni volé, » a fait tout le reste. Je ne lui dirai pas qu'il a violé l'observation du dimanche, car le dimanche n'est rien pour lui ; je ne lui reprocherai pas d'avoir convoité les trésors du riche, car la convoitise n'est pas coupable à ses yeux, pourvu qu'elle ne se traduise pas en larcin ; je n'observerai pas que la fortune et le plaisir sont ses idoles, qu'il s'en occupe beau-

coup plus que de Dieu, car il me répondrait que cela ne fait tort à personne et que le bon Dieu s'inquiète peu qu'on l'adore ou ne l'adore pas. Non, je ne veux lui présenter aucune de ces réflexions. Mais je puis sur d'autres points interroger sa vie et sa conscience ; je puis lui dire : Répondez franchement : n'avez-vous pas, dans vos intérêts, atténué plus d'une fois la vérité ? N'avez-vous jamais étalé les fautes de vos frères ? jamais aggravé les torts de vos ennemis ? jamais vengé un outrage, jamais compromis une réputation pour atteindre à la volupté ? Oui, vous avez fait tout cela, et si je connaissais votre vie secrète comme je connais la mienne, je pourrais mettre sous vos yeux une longue liste de fautes qui vous ferait monter le rouge au visage. Si vous vous présentez avec tant d'assurance, c'est parce que vous savez que votre conduite est en grande partie ignorée.

Si vous me trouvez bien téméraire d'oser vous parler ainsi, je vous poserai une question : Vous qui dites : « Je n'ai ni tué ni volé, » pourquoi donc ne dites vous pas d'ordinaire : Je n'ai ni menti ni médi ? ou bien : je n'ai ni orgueil ni égoïsme ? ou bien : je n'ai jamais

commis une action impure ni conçu un désir coupable ? Si telle est votre conduite, pourquoi ne vous en glorifiez-vous pas, vous qui vous vantez de n'avoir ni tué ni volé ? Je vous défie de dire la tête haute : Je n'ai jamais menti, jamais médi ; jamais souillé ni mon cœur, ni ma main. Je vous en défie, et j'affirme que vous l'avez fait !

Vous représentez-vous une société céleste composée d'hommes qui n'auraient que menti, que médi ? D'hommes qui auraient été seulement orgueilleux, égoïstes, impurs ? Vous figurez-vous une telle compagnie autour de Dieu, mêlée aux anges ? Quels rapports affectueux ! quels doux entretiens ! quels chastes cantiques ! Voyez-vous d'ici sur le fronton de votre futur paradis, cette fastueuse inscription : ICI PERSONNE N'A TUÉ NI VOLÉ ? J'entre, et en effet je ne vois pas une goutte de sang sur vos mains ; pas une trace de fer à vos pieds ; mais l'un se vante à l'autre qui ne l'écoute guère, celui-ci médit auprès de celui-là qui fait écho à sa parole, tous se ménagent en public et se haïssent en secret, jusqu'à ce que leur égoïsme éclate et les oblige à se fuir. Quelle agréable société !

Voilà le bonheur éternel de ceux qui n'ont ni tué ni volé !

Mais vous qui vous vantez de n'avoir jamais ni tué ni volé, en êtes-vous bien sûrs ? Je sais bien que ma question vous étonne ; elle vous indigne peut-être ? N'importe, veuillez m'écouter jusqu'au bout.

Tuer ce n'est pas toujours frapper d'un poignard ; voler ce n'est pas toujours mettre la main dans la poche d'un autre. On peut tuer et voler de manières bien différentes. Pour satisfaire ses passions, un homme séduit une jeune fille et lui fait faire un pas qui la conduira d'abord à la maladie, ensuite à la honte, peut-être au crime : cela ne s'appelle pas tuer ; mais au fait c'est altérer la santé, perdre la réputation et peut-être l'âme d'une personne jadis innocente. N'avez-vous pas été cet homme ? — Une femme est jalouse de sa voisine, elle en parle avec dépit, elle en raconte la vie peut-être légère et la dépeint comme coupable. La calomnie est crue ; le coup est porté, la réputation ternie. Cela ne se nomme pas dérober, mais le tort est-il moins réel, le dommage moins grand ? Pour le sentir, il suffirait d'être soi-même la

victime ! — Un vendeur farde sa marchandise, donne une qualité pour une autre, la vante outre mesure, profite d'une bonne occasion et achète pour un morceau de pain au nécessaire ce qu'il revend au poids de l'or au riche ; — un autre fait une promesse et ne la tient pas ; — un autre donne une espérance qu'il sait être illusoire ; — un autre flatte pour obtenir une faveur ; — un autre dénigre pour détourner une protection à son profit ; tout cela n'est pas dérober dans le sens strict du mot ; mais au fond n'est-ce pas faire tort ? n'est-ce pas tromper ?

Il y avait une fois un homme, grand ami de la fortune. Dépositaire du petit trésor d'une association charitable, il regrettait l'argent qui sortait de ses mains et celui qui n'y entrait pas. Un jour, pour gagner quelques pièces de monnaie, il dénonça la retraite de son maître que cherchait la police du temps. Rien de plus. Il ne tua ni ne vola, seulement il donna une adresse. Son maître fut arrêté, jugé, condamné et mis à mort, bien qu'innocent. Cependant Juda n'a ni tué ni volé !

Pour moi, je l'avoue, il est tel larron, tel

brigand que je préfère à ces honnêtes gens, se vantant de n'avoir ni tué ni volé ; ce sont les larrons qui disent avoir été larrons et qui en pleurent ; les brigands qui reconnaissent avoir été brigands, et qui, repentants, prient. Le péager qui, à la porte du temple de Jérusalem, se frappait la poitrine, disant : « O Dieu, sois apaisé envers moi, pécheur ! » m'intéresse plus que l'homme qui se redresse et dit : « Je n'ai ni tué ni volé. » Le brigand crucifié qui s'écrie : « Je souffre ce que mes crimes méritent, Seigneur, souviens-toi de moi, » excite plus mes sympathies que le vantard qui m'assourdit de cette parole : « Je n'ai ni tué ni volé. » Ce péager et ce brigand sont coupables ; mais au moins ils l'avouent ; ils ont fait le mal, mais au moins ils le regrettent ; ils en gémissent, en demandent pardon. Si le crime est dans leur passé, l'humilité et le repentir sont dans leur présent, et tandis que les autres nient le mal qu'ils ont accompli pour continuer le même train de vie, ce larron et ce brigand désirent et promettent de changer. Aussi, Jésus-Christ nous dit-il, du premier, qu'il « retournera justifié dans sa maison ; » et, répond-il au

second : « Aujourd'hui même tu seras avec moi en paradis. »

La grande différence entre les hommes, ce n'est pas que les uns aient fait le bien et les autres le mal. La grande différence c'est que les uns avouent et que les autres nient le mal que tous ont fait. Ce qui constitue le coupable devant Dieu, ce n'est pas telle ou telle violation, c'est toute violation. Chacun pèche selon ses goûts, selon les circonstances, selon son éducation ; mais tous pèchent, et voilà l'essentiel. Ce serait une étrange justification pour un prévenu devant les tribunaux, que de dire : Sur les dix mille articles du code, il en est deux que je n'ai jamais violés : « Je n'ai ni tué ni volé. » Si cette défense est mauvaise devant les juges impartiaux, sera-t-elle meilleure devant le Dieu trois fois saint ? Vous représentez-vous au dernier jour un juif ou un chrétien, le Décalogue à la main, disant au Seigneur des cieux et de la terre : Sur les dix articles de ta loi, il en est deux que je n'ai jamais violés : « Je n'ai ni tué ni volé ? »

— Bien, répondrait le roi, tu ne seras condamné ni pour vol ni pour meurtre, mais

seulement pour les huit autres transgressions qui remplissent ta vie. Qu'on le jette au milieu des ténèbres, non pas avec les voleurs et les meurtriers, mais avec les impurs, les menteurs, les rebelles à père et à mère, les orgueilleux, les médisants et les calomnieux !

Honnêtes gens, qui avez tant d'admiration pour la morale de Jésus-Christ lorsqu'on l'applique à la société qui vous entoure, vous devriez bien vous l'appliquer à vous-mêmes. Au temps de Jésus, comme au nôtre, il y avait sur la terre des hommes qui se glorifiaient aussi à bon marché. Ecoutez ce que le moraliste par excellence leur disait : « Vous savez qu'il a été dit : Tu ne tueras point ; et celui qui tuera sera justiciable du tribunal ; mais moi je vous déclare que qui conque seulement s'irrite contre son frère et l'injure est digne du feu de la géhenne ! Vous savez qu'il a été dit : « OEil pour œil et dent pour dent ; » mais moi je vous dis : Ne résistez point au méchant ; s'il te souffle sur la joue droite, présente-lui aussi l'autre. Si quelqu'un veut t'intenter un procès pour avoir ta tunique, abandonne-

« lui plutôt encore le manteau. Vous savez
« qu'il a été dit : Tu ne commettras point
« d'adultère. Eh bien ! moi, je vous déclare
« que quiconque regarde une femme avec
« convoitise a déjà commis l'adultère dans
« son cœur. Vous savez qu'il a été dit : Tu
« aimeras ton prochain et tu haïras ton en-
« nemi. Eh bien ! moi, je vous dis : Aimez
« vos ennemis ; priez pour vos persécuteurs.
« Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment,
« que faites-vous d'extraordinaire, les païens
« n'en font-ils pas autant ? Soyez donc par-
« faits comme votre Père céleste est par-
« fait. »

Cette morale est-elle belle ou non ? Vou-
driez-vous qu'elle fût pratiquée par vos com-
patriotes, vos voisins, votre famille et par vos
adversaires ? Oui, certes. Vous voudriez
qu'elle fût observée par le monde entier.....
excepté par vous, satisfaits de n'avoir ni tué
ni volé.

Eh bien ! ce dernier trait vous condamne.
Vouloir que les autres suivent une morale
sublime et s'en tenir soi-même à une morale
terre à terre, qu'est-ce, sinon hypocrisie et
lâcheté ?

Soyons plus sincères et plus humbles ; imposons-nous la morale que nous mettons sur la conscience d'autrui, et alors, sans nous enorgueillir du mal que nous n'avons pas fait, nous gémirons sur celui que nous avons accompli ; au lieu de nous vanter, nous nous humiliérons ; loin de réclamer une récompense, nous implorerons un pardon.

Et c'est ici le triomphe de Jésus-Christ après avoir proclamé une morale sévère en commençant son ministère ; il proclame la miséricorde au moment de le finir. Il met la loi devant ceux qui le prétendent juste, mais il annonce la grâce à ceux qui s'avouent pécheurs. Impitoyable pour les orgueilleux, compatissant envers les humbles, voilà en deux mots Jésus-Christ. A vous de voir si vous élèverez encore votre bannière glorieuse ornée de cette belle inscription : « Je n'ai ni tué ni volé ! » ou si vous accepterez pour étendard la croix qui humilie le pécheur, mais qui relève, pardonne et sauve ce pécheur humilié.

10 JU 62



Le dit-on, du peuple :

DIEU EST TROP BON POUR NOUS ENVOYER EN ENFER,

et la réponse de Jésus-Christ.



On dit que les gens du monde n'ont point de religion; erreur! ils en ont une, et la voici :

Les gens du monde croient en Dieu et espèrent un avenir. Ils pensent que ce Dieu est bon, que cet avenir sera heureux, et leur croyance se résume assez bien dans ce mot : « Dieu est trop bon pour nous envoyer en enfer. »

Leur foi est-elle bien ferme? Je n'oserais le dire. La plupart de ces croyants mondains raisonnent ainsi : il y a peut-être une autre vie; peut-être il n'y en a pas. Mais pour

l'heure, nous n'avons pas à nous en inquiéter ; vivons de notre mieux et le plus agréablement possible, puis nous verrons. S'il n'existe pas de vie à venir, nous n'aurons rien perdu ; s'il en existe une, que risquons-nous ? Elle ne peut pas nous échapper. Nous ne sommes pas pires que tant d'autres. Dieu n'aurait pas le courage de damner le genre humain ! Mettons les choses au pis : Supposons que nous n'ayons pas toujours été des saints, dans l'éternité nous aurons bien le temps de le devenir ; après tout, notre bonheur ne serait qu'un peu retardé, et qu'est-ce qu'un siècle ou deux retranchés sur une éternité ? Rien, donc vivons sans nous tourmenter.

Voilà la religion de la grande majorité des hommes. Qui l'a faite ? Eux-mêmes ; chacun y a mis la main, et tous se sont assez bien rencontrés. Dans un certain sens, cette unanimité est une présomption favorable à la vérité de leur doctrine. Mais d'un autre côté, cette unanimité pourrait bien recevoir une autre explication. Avant d'aller plus loin, examinons :

Remarquez d'abord que cette religion est bien commode ; elle laisse chacun libre de

faire à peu près ce qu'il veut. Je n'entends pas dire qu'elle autorise le vice et le crime; mais elle place le vice et le crime juste au-delà de la ligne de conduite où chacun se tient; chacun regarde comme défendu ce qu'il ne fait pas, et croit permis ce qu'il accomplit; en sorte que la morale de cette religion est si mobile qu'elle monte et descend, non-seulement selon le niveau moyen de la moralité de celui qui se l'applique, mais encore selon son âge, d'après ses circonstances et l'occasion; si bien qu'on est à peu près sûr de ne jamais manquer à des préceptes qu'on façonne selon ses propres besoins. La preuve qu'il en est bien ainsi, c'est que tous les adeptes de cette religion vous disent avec candeur « qu'ils n'ont rien à se reprocher, » bien que chacun ait quelque chose à reprocher à son voisin. Je l'avoue, cette morale me paraît si douce au cœur humain, que je suis tenté de croire que cette douceur est le premier motif qui a fait accepter une telle religion.

Ce motif vous paraît-il bien pur? Cette base vous semble-t-elle bien solide? Il me semble qu'il y a là quelque raison pour se

défier et y regarder de plus près ; donc examinons.

« Dieu est trop bon pour nous envoyer en enfer : » qui dit cela ? Presque le monde. On le dit dans les salons, dans les cabarets ; je suis sûr qu'on le dit dans les bagnes et qu'il n'est pas un galérien qui refusât cette doctrine : « Bah ! Dieu est trop bon pour nous envoyer en enfer. » Ces galériens auraient-ils tort ou raison ? Honnêtes gens, si vous dites qu'ils ont tort, eux vous répondront que vous êtes intolérants ; que si Dieu est bon en vous acceptant, vous, il n'en sera que meilleur en les recevant, eux. Q'aurez-vous à répondre ? Je ne sais ; car, enfin, votre morale est élastique, et je ne vois pas quel droit vous auriez de n'étendre sa largeur que jusqu'à vous. Si votre conscience se soulève à la pensée de mettre les bagnes dans le ciel, à la bonne heure ; je suis prêt à vous suivre dans vos restrictions ; posons ensemble une limite ; disons : Dieu tolérera jusqu'ici et n'ira pas plus loin. Mais où est la limite de sa tolérance ? Où commence l'interdit ? Je vous défie de le dire sans que quelqu'un se récrie ; sans que ceux que vous

aurez laissés hors du salut vous disent : « Dieu est trop bon pour nous envoyer en enfer. » Et, remarquez-le bien : pires seront les hommes qui parlent ainsi, plus ils ont raison ; car, d'après votre principe, pour les admettre, il suffit que Dieu soit encore plus indulgent.

Il me semble qu'à cette heure vous devez apercevoir ce qu'a de défectueux l'expression de votre règle ; pour qu'elle fût exacte, il faudrait dire : Dieu est trop *indulgent* pour nous envoyer en enfer. Eh bien ! je veux croire à cette indulgence ; mais il faut m'apprendre jnsqu'où elle va. Que puis-je me permettre, que faut-il m'interdire pour ne pas compromettre mon salut ? Car, enfin, il doit y avoir une limite ; quels seront les pécheurs inexcusables ? Seraient-ce les médisants ? Mais les médisants disent : « Dieu est trop bon pour nous envoyer en enfer. » Seraient-ce les calomniateurs ? Mais les calomniateurs disent : « Dieu est trop bon pour nous envoyer en enfer. » Seraient-ce les larrons ? Mais les larrons disent : « Dieu est trop bon pour nous envoyer en enfer. » Seraient-ce les meurtriers ? Mais les meurtriers disent : « Dieu est trop

bon pour nous envoyer en enfer. » Qui donc enfia ? — Personne ; car tout le monde dit exactement la même chose. Ainsi ce nous que Dieu n'enverra pas en enfer, c'est tout le monde. C'est clair comme le jour, et si quelqu'un le nie et met un autre en enfer, cet autre se plaindra de son accusateur.

Nous voilà donc tous sauvés, mais remarquez-le : c'est à condition que toute morale soit perdue, et le résultat final de cette indulgence, c'est l'anéantissement de toute règle de conduite ici-bas.

Toutefois, je le reconnais, ceux qui s'accoutument si volontiers de cette religion élastique ne voudraient pas qu'on se passât complètement de principes autour d'eux ; ils sentent qu'à toute morale il faut une sanction ; et que cette sanction ne se trouvant pas toujours complète dans ce monde, il est sage d'en reconnaître une supplémentaire dans l'autre. Aussi quand on les presse, après avoir fermé l'enfer pour eux, ils ne sont pas très-loin d'ouvrir un lieu d'épuration pour les autres. En parlant de cette terre, tous les hommes, pense-t-on, ne seront pas également près du bonheur ; mais tous

seront en chemin et sûrs d'y arriver un peu plus tôt, un peu plus tard. Les plus grands coupables seront attardés ; ils auront à traverser certaines purifications, certaines épreuves, mais un jour ils parviendront à toute la félicité dont ils sont susceptibles. Dieu est trop bon pour laisser personne en enfer. — Plus d'un poète, plus d'un littérateur, pour ne pas dire des philosophes, ont annoncé même la conversion de Satan !

D'abord, ne nous égarons pas à la recherche des destinées futures des démons. Ce serait un excellent prétexte pour nous perdre de vue. Je m'en tiens donc à l'homme et je réponds à ceux qui, niant l'enfer, acceptent une espèce de purification temporaire.

Quelle étrange conception ! Quoi ! des souffrances seraient le moyen de moraliser notre être ? la douleur ou le remords nous rendraient meilleurs ? Mais c'est absurde ! La vieille conception de tourments expiatoires le serait moins, car d'après elle, les souffrances ne moralisent pas, elles punissent ; la notion d'une expiation imposée au pécheur dans l'autre monde, n'est qu'une importation dans l'éternité de la justice humaine dans le

temps. Mais l'idée de corriger, d'améliorer, de sanctifier en tourmentant l'âme ou le corps au-delà de la tombe est du plus ridicule ! Jamais le fer rouge n'a fait aimer le bourreau par le patient ! Jamais les chaînes n'ont rendu le geôlier cher au prisonnier. Je ne comprendrais pas mieux que la douleur physique ou morale infligée par le Juge suprême, le fit aimer dans l'éternité par ses créatures torturées.

Mais il est une autre raison pour que la souffrance après la mort ne puisse pas améliorer les coupables. Une conversion est possible dans ce monde ; elle est impossible dans l'autre. On va le comprendre : pour qu'un changement soit moral, il faut qu'il ne soit pas conseillé par un intérêt positif, évident ; mais inspiré par l'amour du bien, l'horreur du mal. Un prisonnier qui pleure son crime sans espérer ni demander sa liberté, peut être transformé en un homme moral, tandis qu'un prisonnier qui ment à son gardien, flatte son juge, joue l'hypocrite devant son confesseur, ne saurait être amélioré. Il se moque de Dieu ! C'est le repentir et non la crainte qui rend possible le passage

du crime à la vertu, du mal au bien ; en un mot, la conversion morale. Ce sentiment de repentance se conçoit ici-bas où l'homme n'a pas encore sous les yeux les terribles conséquences de ses fautes ; si dans ce monde il renonce au mal, s'attache au bien, c'est par un changement survenu dans ses goûts, dans sa volonté ; ce changement est spontané, moral ; on comprend qu'il plaise à Dieu et que Dieu l'accepte et fasse grâce à ce cœur contristé. Mais dans l'autre monde, où les conséquences du vice seront visibles, palpables, il n'y aura plus lieu à ce changement moral ; il n'y aura de possible que la terreur. Alors, le plus grand criminel, mort impénitent dans l'égoïsme, l'orgueil, l'impureté, arrivera dans ces dispositions sans pouvoir abandonner ses goûts et ses passions, car alors il *verra*, il ne pourra plus croire ; alors il *touchera*, il ne pourra plus se dévouer. Il n'y a plus de moralité possible dès que l'intérêt à l'obéissance est devenu visible, patent ; le corps pourrait à la rigueur modifier ses actes, mais l'âme ne saurait plus changer de sentiment. Il est trop tard ; se convertir en présence de l'enfer, c'est de

la peur ; en face du paradis, c'est de l'intérêt. Le mobile d'un repentir moral est devenu impossible.

Il n'y a donc au-delà de la tombe ni expiation, ni épreuve. On ne se convertit pas en traversant la tombe ; on est en arrivant de l'autre côté ce qu'on était en partant de celui-ci ; et ce qu'on est alors, on le reste à jamais, impénitent ou converti.

Je m'attends ici à une réflexion : Vous qui niez la purification passagère, comment acceptez-vous l'enfer sans fin ? Les peines éternelles ne sont-elles pas pires qu'une souffrance limitée ?

C'est juste ; mais remarquez qu'il ne s'agit pas de savoir ce qui est pire, mais ce qui est vrai. Je ne vous ai pas dit qu'il y eût un enfer tel que peut-être vous l'entendez, mais seulement qu'il n'y avait point de peine expiatoire. Ce dernier point admis, je reviens au premier.

D'abord remarquez que s'il y a un enfer, ce n'est pas Dieu qui y envoie ; c'est l'homme qui y va ; ce qui est bien différent. L'homme est libre de faire le bien, mais il choisit le mal. On l'avertit des conséquences ; n'im-

porte, il continue. On lui offre le pardon par la conversion ; il refuse jusqu'à la mort. Qui l'a perdu ? Est-ce Dieu ou lui-même ? Vous me direz : Mais ce Dieu aurait dû le contraindre ; c'est-à-dire que selon vous, Dieu aurait dû faire de l'homme une machine, le traiter comme la brute, lui imposer un changement de vie comme on impose des fers ! C'est-à-dire, en un mot, que vous demandez que l'homme ne soit plus un être libre, moral, capable de bonheur.

Eh bien ! ajouterez-vous, mieux eût valu que l'homme ne fût jamais né que de naître dans la possibilité de tomber dans d'éternels tourments.

Avant de répondre, permettez-moi de vous exposer l'idée que je me fais de ces tourments. Le vulgaire se représente l'enfer comme un brasier ardent, une chaudière d'huile bouillante. Je reconnais que quelques expressions des Livres saints favorisent cette interprétation. Mais je vois là des images, destinées à peindre un état d'esprit et non de corps. Je vous abandonne donc tout ce qui tient aux formes du langage, et je ramène l'enfer à son expression la plus adoucie ; mais après

cela je ne puis y voir moins que la privation éternelle de la céleste félicité. Le ciel est offert à l'homme, l'homme le refuse ; donc il en est privé, voilà tout. Mais cela seul n'est-il pas épouvantable ? Se voir exclu à toujours et par sa faute, d'un bonheur dont on aurait pu jouir ; entendre l'expression d'une joie qu'on ne peut partager, se sentir indigne d'une société céleste, sainte, aimante, dont on a refusé d'être membre ; être dans les ténèbres quand au-delà brillent la lumière, avoir soif de félicité et ne pouvoir approcher de sa source ; se savoir dans un monde de merveilles et rester un bandeau éternel sur les yeux ; ouïr d'anciens amis se félicitant de leur rencontre, s'exprimant leur mutuel affection sans pouvoir prendre part à la fête ; — enfin, être privé de tout et à toujours quand on aurait pu de tout jouir et pour l'éternité, n'est-ce pas un regret, un remords qui mérite le nom d'enfer ? N'est-ce pas porter le feu dans son sein, le fer dans son cœur ?

Oui, je comprends que l'homme parvenu à cet état définitif dise : il eût mieux valu pour moi n'être jamais né ! Mais dans cet état définitif, nous n'y sommes pas ; on nous en

avertit d'avance ; nous pouvons l'éviter ; la terreur qu'il inspire est elle-même un motif pour le fuir, tandis qu'il en est temps ; et si pour y échapper il me suffit de crier : pardon, oh ! alors ici-bas je ne regrette pas encore d'être né.

Telle est la chance à courir en entrant dans la vie. Cette chance n'en est pas une, puisque l'homme a le moyen certain, facile de l'éviter. Permettez-moi une supposition bizarre, impossible, mais propre à éclairer ma pensée. Supposez que Dieu, avant d'envoyer une âme sur cette terre, lui fit cette proposition : Tu resteras à toujours dans ton néant, ou tu iras dans le monde courir le risque de manquer ou d'obtenir une éternelle félicité ; et là tu n'auras contre toi que ta propre volonté, » pensez-vous que cette âme refusât ce pèlerinage ? Pour moi, je ne le crois pas. Dès lors, votre objection est jugée, et Dieu a bien fait d'envoyer ici-bas toutes les créatures qui avant de naître en eussent accepté la proposition.

En définitive, dans les limites que je viens d'indiquer, il y a un enfer que personne ne peut nier ; c'est-à-dire *une exclusion* d'un

bonheur éternel qu'on a soi-même refusé en vivant dans le mal. Cette exclusion est d'autant plus juste qu'on aurait pu l'éviter en acceptant le pardon.

— Le pardon, le pardon ! vous m'en parlez depuis une heure ; mais qui peut l'offrir, sur cette terre, le pardon ?

— Le même qui nous menace de l'enfer ; Celui qui, voyant notre état de perdition, a eu pitié de nous ; Celui qui, pour nous obtenir la vie, a lui-même accepté la mort ; Celui qui, depuis de longs siècles, donne la paix aux âmes se confiant en lui ; Celui dont la religion a changé la face du monde ; enfin, Celui dont la croix proclame le dévouement : Jésus-Christ ! oui, Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, ne nous a pas seulement offert un modèle dans sa vie et montré le gouffre béant de l'éternel remords ; Il nous a surtout offert l'expiation de nos fautes par sa mort volontaire ; et la condition mise à notre grâce est bien simple : c'est que nous la recevions ; elle nous est offerte gratuitement. Quiconque se repent et se tourne vers Lui, fût-ce un brigand, peut entendre sortir de sa bouche

cette douce parole : « Aujourd'hui même tu seras avec moi dans le paradis. »

Oui, *aujourd'hui dans le paradis*. Dans le paradis de la foi et de l'espérance, en attendant que ce soit dans le paradis de la vue et de l'éternelle félicité.

En résumé, Dieu n'envoie personne en enfer ; c'est l'impénitent qui y va. Dieu nous appelle au ciel, c'est nous qui refusons. Cependant ce ciel est gratuit ; pourquoi donc ce refus ? Parce que l'acceptation d'un ciel gratuit impose la conversion et que l'homme ne veut pas se convertir. Il veut rester ce qu'il est ; s'il était plus sincère, il ne dirait plus Dieu est trop bon ; mais : moi je suis trop lâche ! J'aime le mal, j'y veux rester ; quand je serai mort que Dieu me change si bon lui semble !

Voilà le fond de la pensée de ceux qui refusent de croire et de se convertir. Si quelques-uns d'entre eux lisent ces lignes, ils ne diront pas qu'ils n'ont pas été avertis !

Ah ! soyons sincères, avouons notre état de culpabilité devant Dieu, acceptons sa grâce, confions-nous en Jésus-Christ. La paix qui

s'en suivra dans notre âme et la sanctification qui coulera sur notre vie, seront pour nous des gages certains que nous sommes dans la vérité.

10 JU 69

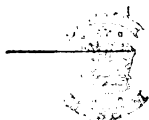


Le dit-on du peuple :

POURQUOI

DIEU NE ME FAIT-IL PAS CROIRE ?

et la réponse de Jésus-Christ.



— C'est bien facile que de dire aux gens : croyez ceci, croyez cela ! oui, mais ne croit pas qui veut. Moi je ne demanderais pas mieux que de croire, malheureusement je ne le puis pas ; cela ne dépend pas de moi. Pourquoi Dieu ne me fait-il pas croire ?

— Ainsi, vous avouez donc que vous ne croyez pas ?

— C'est selon.

— Selon quoi ?

— Oui, je crois à ce que je vois, par exemple, à moi, à ce monde.

— Cela ne s'appelle pas croire, mais voir. Or, je vous demande, non ce que vous voyez, mais ce que vous croyez ?

— Eh bien ! je crois qu'il existe un Être-Suprême, un Créateur.

— C'est déjà quelque chose. Et ensuite à quoi croyez-vous encore ?

— Je crois aussi un peu à la vie à venir ; du moins, je la désire, je l'espère.

— Et ensuite ?

— Voilà tout.

— Ainsi vous ne croyez pas que Dieu ait donné sa loi dans la Bible ?

— Non.

— Vous ne croyez pas que ceux qui l'ont violée seront punis ?

— Non.

— Vous ne croyez pas que Jésus-Christ soit venu sauver ceux qui se confient en lui ?

— Non.

— Vous ne croyez pas que Dieu donne son Saint-Esprit à ceux qui veulent vivre saintement ?

— Non, non.

— Bien. Maintenant pourriez-vous me dire

pourquoi il est des choses que vous croyez et d'autres que vous ne croyez pas ?

— Je ne sais.

Je vais vous l'apprendre. Vous croyez en un Créateur et en un avenir, parce que cela ne vous oblige à rien ; et vous ne croyez pas à la Bible , à Jésus-Christ, au Saint-Esprit, parce que cela vous obligerait à quelque chose. Voilà vos raisons pour croire et ne pas croire. Ne dites donc pas que vous désirez croire, car quand on le désire véritablement, on y arrive.

— Moi je vous dis que je le désire et que je n'y arrive pas !

— Désirez-vous aussi vous enrichir ?

— Sans doute !

Que faites-vous pour cela ?

— Je travaille jour et nuit, dimanches et fêtes ; j'ai des ouvriers, un commerce ; je calcule ; enfin je me donne assez de peine.

— J'en suis persuadé. Aussi je ne doute pas de votre désir de devenir riche. Mais si vous avez aussi le désir de croire, pourquoi donc n'y travaillez-vous pas aussi ?

— Et comment ?

— Y pensez-vous souvent ?

— Non.

— En parlez-vous à beaucoup de monde ?

— Non.

— Lisez-vous quelques bons livres religieux ?

— Non.

— Lisez-vous au moins la Bible ?

— Non.

— Comment ! Vous ne faites rien, ne dites rien, ne pensez rien en religion, et vous prétendez avoir le désir de croire ! Non, non, vous dis-je ; vous avez bien plutôt le désir contraire, et comme je vous le disais tout à l'heure : vous croyez ce qui ne vous oblige à rien : vous croyez à un Créateur, auquel vous permettez d'exister ; encore en faites-vous tout simplement l'Etre-Suprême, le premier dans la série d'êtres où vous êtes vous-même ; vous croyez à une vie à venir, simple prolongation sous une autre forme de la vie présente, parce que cela vous sourit de vivre toujours. Mais pour croire à un paradis ou à un enfer ; à la sainte loi de Dieu, ou à l'Esprit sanctifiant, non, non, vous ne le voulez pas ! vous êtes même bien décidé

à n'y pas croire, car cela vous obligerait à changer de vie.

— Moi je vous dis que non. Je ne demanderais pas mieux que de croire. Pourquoi Dieu ne m'y force-t-il pas ?

— Ce que vous demandez est impossible ! Comment voulez-vous que Dieu vous force à croire ?

— Par exemple, il pourrait me faire voir des choses, telles que le ciel et l'enfer.

— Mais alors vous ne les *croiriez* pas, vous les *verriez* ! Ce serait vos yeux et non votre cœur qui seraient persuadés.

— C'est égal ; moi je veux voir pour croire.

— Ce n'est pas vrai ! Vous croyez déjà ce que vous ne voyez pas, puisque vous croyez en un Etre-Suprême que vous n'avez jamais vu.

— Oh ! c'est bien différent. Le bon sens me dit que l'univers ne s'est pas fait tout seul ; donc il faut un Créateur, et j'y crois sans l'avoir vu.

— Très-bien. De même vous pourriez dire, ma conscience, qui vaut bien mon bon sens, me dit que le bien et le mal ne sont pas la

même chose, et qu'il faut un juge pour les apprécier, et finalement récompenser ou punir. Mais non, vous ne dites pas cela, crainte d'éveiller votre conscience et affirmer de nouveau que vous ne croyez pas parce que vous ne voulez pas croire. Or Dieu ne peut pas forcer votre volonté.

— Comment ! il ne le peut pas ? Mais vous-même dites que Dieu est tout-puissant ?

— Entendons-nous : sans doute dans un sens Dieu pourrait vous contraindre à croire ; mais alors vous ne seriez plus libre, votre volonté serait comme si elle n'existait pas. Ainsi le Créateur fait que le soleil éclaire et réchauffe le monde. Mais le soleil n'a ni liberté, ni volonté, et dès-lors ni sentiment, ni bonheur, ni joie, ni peines, ni vices, ni vertus ; c'est une admirable machine ; mais rien qu'une machine ! Ce qui n'a pas de volonté n'est plus un être, n'est plus un homme ; c'est une chose, c'est de la matière. Or je vous le demande : dussiez-vous devenir un soleil, consentiriez-vous à perdre votre libre volonté, à être pétri, façonné, sans résistance ni sentiment ? J'ai donc raison de dire qu'aussi longtemps que vous serez un

être sensible, volontaire et raisonnable, Dieu ne peut pas, à la lettre il ne peut pas vous forcer à croire. Ne dites donc plus: « Que Dieu me fasse croire; » mais cherchez plutôt comment vous-même pouvez marcher vers la foi.

— Mais enfin sans tout-à-fait me contraindre, Dieu ne pourrait-il pas par quelque moyen me pousser à croire, tout en respectant ma volonté ? Ne pourrait-il pas employer ce que nous appelons une douce violence ? Ne pourrait-il pas me donner de bonnes, de fortes preuves, des raisons invincibles ? gagner mon cœur et mon esprit ? Enfin je ne sais quoi, mais il me semble que Dieu pourrait se conduire envers moi de telle sorte que je cédasse volontairement à sa propre volonté, et que je fusse conduit à la foi de bon gré.

— C'est vrai ; mais remarquez que ceci n'est plus la contrainte, ce sont des raisons.

— Soit ; je m'en contente. Que Dieu me donne donc des raisons puissantes pour croire.

— Mais n'est-ce pas précisément ce qu'il a fait ? Ne vous a-t-il pas donné une conscience qui distingue entre le mal et le bien ? Une voix intérieure ne vous dit-elle pas que le

premier doit être puni, comme le second récompensé ? n'êtes-vous pas mal à l'aise quand vous commettez une injustice ? Et aujourd'hui, vous et moi chargés de fautes accumulées depuis notre jeunesse, n'éprouvons-nous pas le besoin d'être pardonnés ? Nos espérances de bonheur, constamment trompées sur la terre, ne nous conduisent-elles pas à croire que le bonheur n'est pas ici-bas ? Et malgré cela n'en éprouvez-vous pas un impérieux désir ? N'est-il pas vrai que vous ne faites pas le bien que cependant vous aimez ? et que vous sentez la nécessité d'être aidé pour l'accomplir ? Tout cela n'est-il pas une raison pour croire que l'Évangile proclamant une loi sainte, offrant un pardon complet, donnant un esprit sanctifiant, est bien la vérité ? En un mot, toutes les aspirations morales de votre âme ne sont-elles pas ces motifs puissants que vous demandiez pour vous conduire à la foi, sans vous y forcer ? N'est-ce pas précisément cette douce contrainte que vous réclamiez ?

— Il paraît bien que non, puisque je ne crois pas encore.

— Mais c'est que vous résistez ; vous

étouffez votre conscience , vous niez vos **torts** ; vous cherchez le bonheur dans la **matière** qui vous l'a jusqu'à ce jour refusé. Quant à cet **Evangile**, ce **Sauveur**, ce **Saint-Esprit**, comment y croiriez-vous quand vous refusez obstinément d'ouvrir le livre qui en parle ? Attendez-vous que les mots se détachent du volume et viennent vous sauter aux yeux ? Espérez-vous comprendre et sentir sans lire, ni écouter ? Franchement, que faites-vous pour mettre à profit les moyens de persuasion que Dieu vous a donnés ? Rien ! Au contraire, vous faites tout ce qui dépend de vous pour les annuler ; vous fermez les yeux et le livre ! Vous cherchez dispute à ceux qui vous en parlent ! Au lieu de désirer croire, vous êtes satisfait quand vous pouvez élever une objection. Vous avez écouté avec plus de plaisir l'incrédule qui se moquait agréablement de la religion, que le croyant qui en parlait avec sérieux. Voyez, par exemple, ce qui se passe dans ce moment entre vous et moi : Je vous parle pour votre bien ; je cherche à vous convaincre que vous êtes un être immortel, que vous avez un Sauveur, et cependant loin d'écou-

ter avec joie ces bonnes nouvelles, vous vous efforcez de me combattre ; dans ce moment je vous fatigue ; vous seriez bien aise de me prouver que j'ai tort et que vous n'avez ni Sauveur ni salut, ni ciel ni immortalité ! Quelle folie ! un homme qui désire prendre en faute celui qui lui apporte une fortune plus vaste que le monde et un ami plus puissant qu'un roi ! un homme qui refuse d'examiner les titres qui lui confèrent l'éternité !

— Du tout, du tout ! Je ne repousse aucune de vos raisons de croire. Si je ne les examine pas assez souvent, ni assez en détail, c'est qu'en vérité je n'en ai pas le temps.

— Quoi ! pas le temps d'examiner si vous êtes un ange futur ou une brute présente ? Pas le temps de sonder les Ecritures qui prétendent donner la vie éternelle ? Quelle est donc la vie plus longue, la destinée plus belle qui réclament votre temps avec plus de raison ?

— Bah ! tout cela est bel et bon ; mais avant tout il faut vivre et travailler ; votre Bible n'est pas facile à comprendre ; elle est bien longue ; moi, je ne suis pas un savant et j'en reviens à mon dire ; Pourquoi

Dieu ne me fait-il pas croire, sans me soumettre à tant d'embarras et de difficultés ?

— Eh bien ! soit. Faisons une supposition ; Dieu va vous donner la foi, il va vous contraindre à croire ; vous croirez si vivement, que les biens spirituels deviendront en quelque sorte visibles pour vous. Vous vous sentirez assuré du ciel ; vous saurez à n'en plus douter que Jésus est mort pour vous, qu'Il vous attend dans le paradis, et qu'à cette heure même, Il prie son Père de vous envoyer son Saint-Esprit. Cet Esprit-Saint descend ; il pénètre dans votre cœur ; avec la foi la plus vive, il y dépose la charité la plus large ; vous aimez votre Dieu, vous aimez vos frères ; vous vous dévouez pour eux ; tout votre superflu passe aux pauvres, vos heures hors de travail sont employées à visiter les malades, vous priez auprès de leur lit ; vous exhortez l'incrédule, vous reprenez le coupable ; vous donnez à tous de bons exemples. Plus de médisances dans votre bouche, plus de plaisanteries, plus de goût pour altérer la vérité ; plus d'amour de l'argent ; plus d'orgueil, de vanité ; vous êtes devenu humble ; vous prenez la dernière

place ; enfin, avec la racine de la foi, Dieu vous en donne les fruits : toutes les vertus chrétiennes. Répondez franchement : Acceptez-vous ces dons ? Vous allez croire comme saint Paul, vous dévouer comme saint Paul : y consentez-vous ? Non, non ! Si Dieu tenait sa main sur votre tête prête à laisser tomber ce trésor en vous, vous prendriez la fuite pour l'éviter ! Vous auriez peur de ce dévouement qui vous priverait de votre cher égoïsme ; vous auriez peur de cette humilité qui vous ravirait votre petite gloriole ! Et, comme je vous le disais en commençant, vous n'accepteriez la foi qu'à la condition qu'elle ne vous obligerait à rien. Ce qui revient à dire qu'aujourd'hui vous la fuyez parce que vous comprenez qu'elle oblige à quelque chose. Ne dites donc plus : Pourquoi Dieu ne me fait-il pas croire ? Il ne le fait pas parce que vous ne le voulez pas !

— C'est possible. Mais, après tout, Dieu ne me demandera pas compte de la foi que je n'aurai pas eue.

— Non, sans doute ; mais il vous demandera compte des péchés que vous avez.

— Bah ! ce sont les péchés de tout le monde.

— Aussi Dieu en demandera-t-il compte à tout le monde.

— Il aurait bien à faire de punir tous les coupables !

— Pas plus qu'à les récompenser. Et puisque les deux sont également difficiles, il me semble que Dieu choisira le plus juste. Or, trouvez-vous qu'il soit juste de donner le bonheur éternel au pécheur ?

— Non, mais Dieu nous pardonnera.

— Bien mieux, il nous pardonne !

— Comment ?

— Oui, il nous pardonne par Jésus-Christ dès aujourd'hui, complètement et pour toujours !

— Eh bien ! c'est bon : j'accepte son pardon.

— Ainsi vous croyez ?

— Je n'ai pas dit cela !...

— Non, mais pour vous débarrasser de moi vous parlant de Jésus-Christ, vous m'avez répondu : J'accepte son pardon ; ce n'était pas vrai ; c'était un mensonge de plus.

— Il semble que vous preniez plaisir à me tourmenter.

— Oui, je vous tourmente comme une

lumière placée devant un homme qui ne veut pas voir. Mais comme il n'y a pas de bandeau assez épais ni des yeux assez bien fermés pour éteindre jusqu'à la dernière lueur du soleil, de même la vérité que j'ai mise devant votre conscience s'y fait sentir à travers le bandeau de vos passions ; elle vous importune, vous la repoussez. Mais c'est en vain. Malgré vous vous l'entrevoyez. La foi sollicite son entrée dans votre cœur. Vous pouvez la lui refuser, mais rappelez-vous qu'aujourd'hui vous en avez aperçu l'éclat ; rappelez-vous qu'elle ne veut pénétrer votre âme que pour l'éclairer, la réchauffer et finalement vous rendre heureux. Contemplez ses rayons : sur un, vous arrive le pardon de votre passé : Jésus-Christ expirant pour vos péchés ; sur l'autre, vous vient la sanctification de votre vie, la force du Saint-Esprit ; celui-ci vous donne la foi ; celui-là l'assurance ; un dernier dépose en vous l'amour de Dieu et des hommes ; la paix, la joie dans l'humilité. Vous pourrez vieillir, mais ce ne sera que pour approcher de l'immortalité ; vous pouvez être malade, pauvre, méprisé ; tout cela ne sera plus qu'une épreuve bénie

qui vous enseignera la prière et vous fera sortir plus fort de cette épreuve, jusqu'à ce qu'enfin le ciel s'ouvre et que la foi fasse place à la vue.

10 JUN 69



Le dit-on du peuple :

LES MIRACLES SONT IMPOSSIBLES,

et la réponse de Jésus-Christ.



Les miracles sont impossibles, dit-on ; moi je demande : Pourquoi ? — Parce que, me répond-on, un miracle est le renversement des lois de la nature, supposition absurde, puisque ces lois sont immuables.

Voilà, j'en conviens, une de ces belles phrases qui ont le privilège de jeter de la poudre aux yeux de ceux qui se contentent de parler sans se comprendre. Mais comme je veux savoir ce que signifie ces paroles, je demande la permission de les examiner de près.

D'abord vous dites que le miracle est un renversement ; je ne le crois pas. Celui qui a créé la loi a pu prévoir le miracle, et y donner place dans la loi même. La loi s'accomplit tous les jours d'une manière incessante comme le miracle peut arriver au bout d'un certain temps fixé. Il est telle plante qui donne des feuilles chaque année et qui ne fleurit que beaucoup plus rarement. Dirait-on que la fleur qui, pendant de longues années n'a pas paru, ne peut pas sortir l'année suivante parce que ce serait un renversement de la loi suivie pendant un si long temps ? Non, mais on dit, avec raison : cet arbre donne des feuilles tous les ans et des fleurs moins souvent ; l'exception de l'année de la floraison a été prévue et voulue.

Prenons un autre exemple. Le retour de telle comète qui, peut-être annoncé à jour fixe, a cependant été une fois retardé. On en a conclu que durant cette course elle avait passé plus près d'autres astres qui sous l'influence de l'attraction universelle avaient ralenti sa marche. C'est ce qu'on appelle en astronomie une perturbation. Ce phénomène sidéral est une juste image du

urnaturel sur la terre. Le miracle est une perturbation voulue et prévue par le Créateur.

Ensuite, voudriez-vous me dire ce que c'est qu'une loi de la nature ? est-ce une loi que la nature subit ? ou que la nature impose ? Cette loi est-elle faite ou fatale ? a-t-elle un Créateur, ou bien est-elle éternelle, aveugle, matérielle ? Si cette loi a été établie, comment celui qui l'a posée ne pourrait-il pas la suspendre ? Si, au contraire, cette loi est fatale, ce n'est pas une loi ; ce n'est qu'une succession de faits qui s'est produite jusqu'à ce jour. Vous n'avez pas le droit d'affirmer qu'elle se produira encore, car vous ne connaissez pas la nature des choses. Tout ce que vous pouvez dire, c'est que vous avez toujours vu les choses ainsi ; vous ne savez pas, de science certaine, qu'elles ne sauraient être autrement. Ainsi, vous dites : la terre a toujours tourné autour du soleil d'une marche régulière, elle ne peut donc pas être arrêtée... Ce qui revient à dire que rien, dans l'univers, ne saurait être changé, que notre globe a toujours existé, et qu'il existera toujours. Mais vous ne savez

donc pas que la science moderne (non pas la Bible, mais la science) a reconnu qu'il y avait dans les espaces, non-seulement des mondes en voie de formation, mais encore des mondes tombés en ruines qui se promènent dans le vide où d'autres ont déjà complètement disparu ? Cela prouve que quelques changements ont pu intervenir dans l'état de choses jusqu'alors maintenu. Soit donc que vous disiez que les lois de l'univers ont été établies ou qu'elles sont fatales, je vous réponds, non plus par des raisonnements, mais par des faits : ces lois ont été plus d'une fois renversées.

Enfin, qu'est-ce donc que la nature dont vous parlez avec tant d'assurance ? le savez-vous ? Est-ce un être ou une chose ? Est-ce une volonté ou la fatalité ? Est-ce un Dieu ou de la matière ? Moi je vais vous dire ce que c'est que votre nature : c'est un mot ! rien de plus. Remplacez ce mot par la chose, et vous sentirez mieux la vérité de ce qui précède. Au lieu du mot nature, qui est équivoque, mettez le mot Dieu ou matière ; Dieu volontaire ou matière sans volonté ; et alors votre fameuse phrase deviendra celle-ci, qui a du moins l'avantage d'être claire : Le mi-

racle est impossible, parce qu'il est un renversement des lois de Dieu ou des lois de la matière. Si vous choisissez Dieu, je dis : Dieu peut changer ou suspendre les lois qu'il a établies. Si vous préférez la matière, je réponds que vous ne connaissez pas cette matière pour affirmer ce qui adviendra, et que vous avez d'autant moins le droit de déclarer que ces mouvements sont immuables, que l'astronomie vous montre des mondes qui commencent et des mondes qui finissent ; il y a donc dans les lois de l'univers quelque chose qui peut changer.

Mais donnons à ces vérités une forme plus frappante. Dire que le miracle est impossible, c'est dire que Dieu n'a ni vouloir, ni puissance, ni bonté ; c'est dire même que Dieu n'existe pas. Si ce Dieu a une volonté, à quoi lui sert-elle ? à rien ; les lois de la nature le lient ; elles sont immuables ; il faut que lui-même les suivent. Il s'est donné un maître dans une force aveugle ; il a lancé la terre et ne peut plus l'arrêter. S'il lui opposait un obstacle, la terre l'emporterait dans sa course, car sa course ne saurait être suspendue. Il a pu créer, mais il ne peut dé-

truire, ni modifier ; il a abdiqué son pouvoir à l'énergie de la matière. Nous l'avions cru bon en voyant sur la terre nos moissons, nos amis, nos joies ; c'était une erreur, les choses sont ainsi parce qu'elles sont ainsi. Dieu, qui ne les conserve pas, n'a pas pu les créer. L'eau rafraîchit, les fruits nourrissent, parce que l'eau rafraîchit et parce que les fruits nourrissent ; Dieu n'y avait pas pensé. Que dis-je ? un Dieu qui ne peut rien changer à son œuvre n'a pas fait cette œuvre ; l'œuvre existe, mais sans Créateur ; alors, pourquoi donc imaginer un Dieu inutile dans le passé comme dans le présent ? La matière seule existe, elle a toujours existé ; il n'y a pas de Créateur ; il n'y a pas de Dieu ! Voilà la conclusion forcée de cette assertion : Le miracle est impossible.

Mais il est une preuve qui vaut mieux que les raisonnements, ce sont les faits. Au lieu de dire : Le miracle est-il possible ; beaucoup mieux vaudrait dire : Qui a vu un miracle ? A cette question, je réponds : C'est vous, vous qui l'avez vu ! Ecoutez.

Je pourrais vous faire remarquer que la Bible a prédit, il y a quatre mille ans, que

le peuple juif serait dispersé, persécuté, et, toutefois, conservé sans jamais se confondre avec les autres nations; vous savez qu'en désignant Jérusalem, debout, Jésus-Christ a dit : « Il n'y restera pas pierre sur pierre ; » qu'en parlant de son Evangile, il a déclaré « qu'il serait prêché sur toute la terre habitable » et que « le ciel et la terre passeraient plutôt que ses paroles. » En même temps que vous savez tout cela avec certitude, vous voyez de vos yeux, avec évidence, qu'en effet, aujourd'hui, les Juifs sont dispersés sur tous les coins de la terre, qu'ils ont été seuls conservés de toutes les nations antiques, qu'ils ont été persécutés, méprisés, tourmentés dans tous les siècles, et qu'on les reconnaît entre mille aux traits de leur visage. Vous voyez aussi de vos yeux, et avec non moins d'évidence, que l'Evangile est porté sur toute la terre habitable par des missionnaires; que la Parole de Jésus-Christ est plus répandue, plus vivante que jamais; qu'on la trouve par millions d'exemplaires dans les maisons, dans les cœurs, dans les bouches, dans la vie des chrétiens; vous savez, par les témoignages de l'histoire et des voya-

geurs, que la Jérusalem ancienne a été détruite, qu'il n'y est pas resté pierre sur pierre. Je pourrais donc vous dire : Voilà des prophéties nombreuses, éclatantes, vastes comme le monde, accomplies sous vos yeux; ce sont bien autant de miracles que vous-même voyez. Je pourrais m'arrêter à tout cela et répéter à chaque détail : Voilà bien un miracle que vous voyez et touchez; mais non, je ne veux pas insister sur tous ces points. J'aime mieux vous montrer un prodige d'un autre genre, si grand, qu'il enveloppe le globe; si puissant, qu'il dirige les peuples; si beau, qu'il engendre la seule civilisation vraiment morale qui ait jamais paru sur la terre. Ce miracle le voici.

A l'époque où Jésus-Christ vint dans ce monde, les peuples les plus policés se distinguaient des nations barbares par leur courage militaire, leurs arts et leurs sciences; mais remarquez-le bien : ces mêmes peuples guerriers, artistes, philosophes et savants n'étaient pas des peuples *moraux*, tant s'en faut. La corruption des mœurs, au contraire, s'était développée avec les succès guerriers, artistiques et littéraires. C'est quand les Ro-

mais eurent vaincu l'univers, amoncés en Italie toutes les richesses des peuples, réunis toutes les délices du luxe et de la bonne chair, c'est alors aussi que fut à son comble l'immoralité : adultère et divorce, dans la famille, esclavage pour la moitié de la nation; jeux métriers, où l'on jetait des hommes vivants par centaines à des bêtes féroces, ou mieux encore à d'autres hommes non moins féroces, pour divertir les spectateurs. En Grèce, la femme confinée dans le gymnécée comme aujourd'hui chez le Turc, dans le harem ; cette femme traitée en servante, assimilée à un meuble, à la matière propre à satisfaire les caprices de l'homme, et puis rejetée....., l'homme devenu femme....; mais je m'arrête et me résume : ces peuples venus avant Jésus-Christ pouvaient bien se dire courageux, artistes, philosophes; mais, certes, ils n'étaient pas moraux !

Qu'a fait Jésus-Christ de ces mêmes peuples ? Il les a transformés par son Evangile; non par la force des armées, la séduction des richesses ou des voluptés, mais par la simple parole de son Evangile. Il leur a dit : Chargez ma croix et me suivez ; comme moi vous

serez persécutés, on vous jugera, condamnera, fera mourir. N'importe, marchez, soyez saints comme je suis saint ; dévouez-vous à vos frères, aimez vos ennemis ; respectez la femme ; plus d'esclaves parmi vous, vous êtes tous frères, que les premiers se fassent les derniers ! Il dit et bientôt les peuples dociles obéissent à sa simple parole : les idolâtries tombent, les cirques se ferment, les gymnécées s'ouvrent, la femme devient l'égale de l'homme, on la respecte ; l'esclave est affranchi par le Maître chrétien, des institutions de charité s'élèvent, des chaires de moralisation se dressent à la place des autels où se pratiquait l'impudicité ; écoles, hospices, asiles pour les malades, les vieillards, les pauvres, les enfants, se multiplient, et aujourd'hui, dans les contrées où règne cet Evangile, il n'est plus possible à l'indigent de rester dans l'ignorance, au malade de mourir dans la rue, au vieillard dans l'abandon. La famille est honorée, la morale respectée de ceux mêmes qui ne la suivent pas toujours. Non contents de vivre selon la piété, ces chrétiens envoient jusqu'au bout de la terre des hommes dévoués porter la foi et

la pureté des mœurs. Ces peuples nouveaux se moralisent comme les anciens, et partout où l'Évangile pénètre la moralité se développe : le cannibalisme, l'idolâtrie, la vie sauvage disparaissent ; une chapelle de glace ou de feuillage s'élève, et les barbares d'hier y viennent en longues files, une Bible à la main, écouter paisiblement nos missionnaires. Pour preuve de leur vie nouvelle, ils nous envoient leurs dons pour travailler à la conversion d'autres païens. Cette marche dans la civilisation morale est lente comme toute œuvre éternelle, mais elle est sûre, elle ne recule pas ; comme le soleil, elle avance irrésistible et traversera le monde.

Je le répète à dessein, cette civilisation ne ressemble à aucune autre, ni de l'antiquité grecque ou romaine, ni des temps modernes dans la Chine et les Indes. Seule, cette civilisation est essentiellement morale. Or, je le demande, une transformation morale accomplie par la simple parole, chez tous les peuples, dans tous les siècles, une transformation morale, universelle, n'est-elle pas un fait unique, admirable, divin ? N'est-ce pas un prodige, un vrai miracle ? Ce miracle, ne le

voyez-vous pas ? ne vous enveloppe-t-il pas ? n'est-ce pas une atmosphère spirituelle que vous respirez et qui vous fait vivre sans que vous y songiez ?

Remarquez combien cette civilisation morale est supérieure à toutes autres. Quand il ne s'agit que d'aguerrir des soldats, de former des artistes, des savants, on a pour soi toute l'énergie des maîtres et des élèves : l'amour de la gloire, le goût de la musique, de la peinture, le stimulant de la richesse et du bien-être ; une telle civilisation flatte tous les penchants de l'homme, il suffit d'être égoïste, vaniteux, voluptueux pour s'y livrer. Mais une civilisation morale soulève contre elle ceux-mêmes qu'elle a mission de dompter. Pour qu'elle réussisse, il lui faut donc d'autres agents que l'homme. Pour former des cœurs humbles, aimants, dévoués, il ne faut pas une puissance moindre que pour former un corps. Ce sont deux créations : l'une spirituelle, l'autre physique. Je n'admire pas moins un monde moral qu'un monde matériel, et c'est un monde moral que Jésus-Christ a fait naître du sein même de la corruption. Si ce n'est pas là un miracle,

faites-en donc autant, vous et tous vos incroyables ! Et, si vous en êtes incapables, comme vous l'avez laissé voir depuis Platon jusqu'à Voltaire, convenez donc que l'Évangile a produit ce que tous les livres et tous les hommes ensemble n'avaient pas même soupçonné.

Voilà le miracle en fait ; maintenant niez-le si bon vous semble en théorie. Dites : Le miracle est impossible ; je vous répondrai toujours : Le miracle est sous vos yeux.

Peut-être me direz-vous que ce n'est pas de semblables miracles que vous parlez ; mais que vous avez en vue ces guérisons de malades , ces résurrections des morts, mentionnées dans l'Évangile. Je le sais bien ; aussi j'y vais venir.

Puisque vous ne niez pas la révolution spirituelle, grand miracle moral accompli sur le genre humain par Jésus-christ, vous reconnaissez par cela même que Jésus-Christ n'est pas un homme ordinaire ; que c'est un envoyé spécial de Dieu et un envoyé plus grand qu'aucun de tous ceux qui ont jamais paru. Jésus est tout simplement ce qu'il a dit lui-

même, la lumière du monde, le Fils unique de Dieu, le Sauveur des croyants. Mais si Jésus-Christ est cet être extraordinaire, est-il étrange que pendant sa présence sur la terre il ait accompli des prodiges ? Ces miracles n'étaient-ils pas à la fois en harmonie avec sa grandeur, avec le besoin de se faire reconnaître pour un messager céleste, et enfin avec la nature du peuple auquel il avait à faire ? La génération qui vivait alors devait-elle attendre pour preuve le développement moral, accompli de nos jours pour croire en Jésus-Christ ? Était-elle seulement capable d'apprécier le caractère moral de l'Envoyé divin ? Ne lui fallait-il pas des signes frappants, indubitables, visibles, que Jésus-Christ venait des cieux ? Cela est si vrai, qu'aujourd'hui ; comme jadis, l'incrédule qu'on exhorte à la foi répond volontiers : qu'on me montre un miracle, et je croirai. Eh bien ! les Juifs de jadis, comme les hommes d'aujourd'hui, ont obtenu, chacun de son côté, des miracles appropriés à leur temps, leurs besoins, leurs lumières : aux Juifs sensuels, Jésus a multiplié des pains ; à notre génération raisonneuse, il donne le miracle d'une régénération

morale transformant les peuples. Les miracles sont divers, mais ce sont toujours des miracles. Tous se tiennent ; le dernier de la chaîne prouve l'existence des premiers. Il faut tous les rejeter ou tous les admettre.

En effet, les prodiges et les faits ordinaires sont tellement liés dans l'Évangile, qu'il est impossible de retrancher les uns sans anéantir les autres. Quand même la critique parviendrait à effacer des récits apostoliques tel ou tel miracle, et, si vous voulez, dix miracles, vingt miracles, il en resterait toujours plus qu'il n'en faut pour constater que le miracle est possible. Retranchez-les tous, si vous voulez ; mais alors niez la vie de Jésus-Christ passée jadis sur la terre, son action présente dans les cieux, et expliquez-nous le grand miracle de la transformation morale des nations par la simple Parole évangélique !

Ah ! il y a quelque chose de mieux à faire que de nier ce miracle : c'est d'en devenir soi-même une preuve vivante ; c'est de reconnaître enfin que Celui qui nous offre le salut éternel dans l'Évangile en a le droit et le pouvoir ; et au lieu de disputer avec sa

Parole, la sagesse consisterait, pour les incrédules, à la lire, la croire et à en vivre pour être eux-mêmes sauvés.



Le dit-on du peuple :

TOUTES LES RELIGIONS SONT BONNES.

et la réponse de Jésus-Christ.



Un voyageur venait de régler avec son hôte la dépense faite par lui dans l'hôtel. L'hôtelier avait compté, pesé, examiné, à face et pile, sur la tranche et par le son, chacune des pièces d'or que le voyageur avait placées devant lui; et enfin il avait dit: « C'est juste. » Avant de partir, l'étranger tira de sa poche un petit livre intitulé: *De la vérité de la Religion chrétienne*, et le présentant à l'aubergiste, il lui dit: « Vous lirez cela à votre loisir. » L'homme regarde le titre et répond: « Oh! Monsieur, toutes les religions sont

bonnes. » Sans répliquer, le voyageur va chercher dans un tiroir où se trouvaient des médailles de toutes les dimensions une pièce à l'effigie du monarque régnant, et la jetant sur la table où elle résonne d'un son étrange, il dit à l'hôtelier : « Voulez-vous me changer cette pièce contre sa valeur ? » L'hôte, étonné de ce son mat, prend la pièce entre ses doigts, l'examine de tous côtés, la rejette et dit : « Je n'en veux pas. »

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle est fausse.

— Toutes les pièces ne sont donc pas bonnes ?

— Non.

— Ainsi, en fait de monnaie, vous distinguez entre les pièces fausses et les autres ?

— Sans doute.

— Vous appelez mauvaises les fausses, et bonnes les autres ?

— Certainement.

— Pourquoi donc ne faites-vous pas la même distinction entre les religions ? Pourquoi n'appelez-vous pas mauvaise la fausse et bonne la vraie ?

L'aubergiste ne répondit rien.

— Substituez, reprit l'étranger, le mot vrai au mot bon, et vous n'oserez plus dire : « Toutes les religions sont vraies. » Et si toutes ne sont pas vraies, toutes ne sont pas bonnes. Ainsi nous avons tous un choix à faire parmi les religions comme parmi les pièces de monnaie : accepter la vérité, repousser l'erreur. L'indifférence à cet égard prouverait qu'on n'estime pas toutes les religions bonnes, mais plutôt toutes mauvaises ; cette adhésion banale ne serait au fond que de l'incrédulité. Avant tout le vrai !

— Mais n'y a-t-il pas du vrai dans toutes les religions ?

— Et n'y a-t-il pas de l'or ou de l'argent dans toutes les pièces fausses ? les acceptez-vous pour cela ? Non ; vous les voulez pures, vous les exigez au titre légal. Si ce titre n'existait pas, vous choisiriez encore parmi ces pièces ; vous leur appliqueriez la pierre de touche pour reconnaître celles qui ont le moins d'alliage. Eh bien ! quand il s'agit de religion, ayez donc la même exigence. Si vous dites qu'il y a du vrai dans toutes, choisissez encore celle où il y en a le plus, sans cela, je le répète, votre indifférence dévoilera votre incrédulité.

— Mais ce qu'il peut y avoir de faux dans les religions, ce n'est pas l'important. L'important c'est la morale. Or toutes les religions prêchent la morale.

— C'est-à-dire que la morale vous paraît importante, parce qu'elle recommande aux voyageurs et à vos voisins de ne vous faire aucun tort ; comme cette morale prend votre défense, vous prenez la sienne ; parce qu'elle protège vos intérêts, vous la jugez bonne. Mais tout le reste n'est-il donc rien ? Par exemple, suffit-il de prêcher la morale pour qu'on la suive ? et parce que les prêtres de toutes les religions la recommandent, cela fait-il que tous les troupeaux s'y conforment ? Non ; prêcher la morale n'est rien ; c'est la faire suivre qui est quelque chose ; or pour la faire suivre, il faut donner des motifs puissants, de vrais motifs ; en un mot, pour que la morale soit pratiquée, il faut qu'elle soit soutenue par une croyance conforme à la vérité. Eh bien ! cette croyance conforme à la vérité, quelle est-elle ? Est-elle de Mahomet ou de Jésus-Christ ? celle de Boudah ou celle de Confucius ? Ce ne peut pas être toutes à la fois, car ces croyances sont opposées.

Si Jésus-Christ est le Fils de Dieu, Mahomet n'est pas son prophète. La vérité ne peut pas se contredire ; il faut opter entre le oui ou le non.

— Ainsi, d'après vous, je devrais laisser là ma maison et courir le monde pour chercher, dans cette masse de religions, quelles sont les fausses et quelle est la vraie ?

— Avant de vous répondre, permettez-moi de vous faire moi-même une question Avez-vous entendu parler de la Californie ?

— Oui, j'ai moi-même un jour songé que je ferais bien d'y aller.

— Pour chercher la religion vraie ?

— Non, sans doute ; mais pour y chercher de l'or.

— Quoi ! vous avez été près de faire un voyage de deux mille lieues, à prendre la pioche, à travailler comme un nègre au risque de mourir de la fièvre, et tout cela pour un peu d'or que vous mangerez en quatre jours, et vous trouvez qu'un semblable voyage serait trop pénible pour découvrir la religion qui sauve pour une éternité ? Convenez que votre préférence prouve que vous ne croyez guère à la possibilité de dé-

couvrir une religion vraie. Si vous aviez cette espérance, vous iriez au bout du monde ! Mais rassurez-vous, cela n'est pas encore nécessaire. Avant d'aller examiner au loin, il convient d'examiner au près. Votre premier soin doit être de sonder la religion du pays où vous êtes, celle dans laquelle vous êtes né et qui cependant n'est pas la vôtre.

— Comment ! elle n'est pas la mienne ?

— Non, car si vous jugiez la religion de votre patrie vraie, vous ne diriez pas : « Toutes les religions sont bonnes. » Le fait est que vous êtes chrétien par votre nom, votre baptême, votre première communion, etc. ; mais vous n'êtes pas chrétien de persuasion. Ainsi, ce que vous avez à faire d'abord, c'est d'examiner sérieusement le Christianisme.

— Mais quel travail pour ce seul examen !

— Pas aussi long que vous croyez. Ainsi, sans avoir ni voyagé, ni lu, vous savez que le Christianisme est aujourd'hui la religion unique des pays civilisés. Vous savez qu'il s'étend au loin, qu'il gagne chaque jour de nouvelles contrées, et se prépare aux Indes, en Chine, en Turquie, dans l'Océanie, en Afrique, à de nouvelles conquêtes. Le Chris-

tianisme, depuis dix-huit siècles, ne recule nulle part et il avance sur tous les points, tandis que le Mahométisme menace ruine, le Boudisme faiblit et toutes les superstitions païennes s'en vont. Ce premier fait, ce succès général est une preuve immense. Remarquez ensuite que partout où le Christianisme perce, la lumière, les arts, la moralité s'établissent. Ce second fait vient fortifier la preuve que le Christianisme pourrait bien être la religion vraie. Je ne vais pas plus loin que la présomption, et je dis qu'elle doit suffire pour vous décider à l'examiner complètement et de plus près.

— Je n'en ai pas le temps.

— Quoi! vous avez le temps de travailler pour vous enrichir, le temps de manger trois fois par jour, le temps de lire votre journal chaque matin, de causer le soir avec vos voisins, le temps de vous promener, de fumer votre pipe, et vous n'auriez pas le temps d'examiner si la religion qui vous offre le ciel et vous menace de l'enfer est fausse ou vraie? Dites donc plutôt que vous ne voulez pas vous en occuper.

— Du tout, du tout; mais je dis sérieuse-

ment que je ne puis pas donner tant d'heures à l'examen de la religion.

— Tant d'heures, dites-vous ?

— Oui.

— Combien est-ce *tant* d'heures ?

— Oh ! vous ne voulez que m'embarasser !

— Du tout ; mais puisque vous ne pouvez pas donner tant d'heures, dites-moi donc combien vous en donnez déjà ? Si le mot d'heures vous effraie, dites-moi combien de minutes par jour vous consacrez à l'étude de la religion ? Et si c'est trop encore, dites-moi combien vous y employez de minutes par semaine ? Vous vous taisez. Convenez-en donc, vous ne vous en occupez ni peu ni beaucoup, ni souvent ni jamais.

— C'est qu'en vérité, quand je vois tant d'opinions diverses, tant d'églises différentes, je n'ose pas commencer un tel examen ! Je me dis : Qui a raison ? Est-ce l'Eglise romaine ? est-ce l'Eglise grecque ? est-ce l'Eglise protestante ? Et quand j'aurai choisi une de ces trois, serai-je Janséniste ou Jésuite ? Calviniste ou Luthérien ? Grec orthodoxe ou Grec schismatique ?

— Je vous propose un moyen de vous débarrasser de toutes ces questions. Ces églises, quelque diverses qu'elles soient, prétendent être conformes à celle que Jésus-Christ a établie. Eh bien ! remontez tout simplement à Jésus-Christ et à ses apôtres immédiats. Contentez-vous d'examiner le livre unique qui sert de base à toutes ces communions ; prenez le Nouveau-Testament et jugez par vous-même. Quoi de plus simple, quoi de plus juste ?

— Mais je crains de ne pas bien comprendre ce livre.

— Avez-vous essayé de le lire ?

— Oh ! je l'ai tout repassé quand j'allais à l'école.

— Quoi ! c'est une lecture faite dans l'enfance et sous la férule, que vous croyez capable de vous faire connaître un livre religieux ? Tout-à-l'heure, vous aviez peur de ne pas le comprendre, bien que vous soyez un homme fait, et maintenant, pour vous dispenser de l'étudier, vous alléguez l'étude que vous en avez faite dans l'enfance.

— J'avoue que je ne serai pas fâché d'être aidé dans cette lecture.

— Eh ! qui vous empêche de prendre au-

tant ou aussi peu d'aides que vous voudrez ? Les livres qui expliquent l'Évangile sont-ils donc si rares ? Et si vous n'en acceptez aucun, l'Évangile par lui-même est-il donc, obscur ? Écoutez quelques lignes prises çà et là dans ses pages : « Heureux ceux qui sont
« doux, car ils hériteront la terre ! Heureux
« les miséricordieux, c'est à eux qu'il sera
« fait miséricorde. Heureux ceux qui ont le
« cœur pur, car ils verront Dieu ! Heureux
« ceux qui procurent la paix, car ils seront
« appelés enfants de Dieu ! Si tu viens pré-
« senter ton offrande à l'autel et que là il te
« souvienne que ton frère a quelque grief
« contre toi, laisse ton offrande devant
« l'autel et va d'abord te réconcilier avec
« ton frère. Aimez vos ennemis, priez pour
« ceux qui vous persécutent. Quand tu fais
« l'aumône, que ta main droite ne sache pas
« ce que fait la gauche. » Après avoir
entendu de tels préceptes, sentez-vous que
vous êtes loin de les avoir accompli et trem-
blez-vous devant la Parole de Dieu ? Je le
comprends, mais rassurez-vous en écoutant
ces nouvelles paroles de Jésus-Christ : « Je
« suis venu chercher et sauver ce qui était

« perdu. Vous tous qui êtes fatigués et char-
« gés, venez à moi et vous trouverez le
« repos de vos âmes. Apprenez que je suis
« doux et humble de cœur ; chargez mon
« joug qui est facile et mon fardeau qui est
« léger. » — Pleurez-vous sur vos fautes ?
Jésus ajoute : « Va en paix, tes péchés te
« sont pardonnés. Je donne ma vie pour mes
« brebis, mon corps est brisé pour la rançon
« de plusieurs, vous croyez en Dieu, croyez
« aussi en moi ; il y a beaucoup de place
« dans la maison de mon Père ; que votre
« cœur ne se trouble point. Je vous donne
« ma paix, prenez bon courage. J'ai vaincu
« le monde ; celui qui se confie en moi je le
« ressusciterai au dernier jour ; où je serai,
« vous serez avec moi. »

Après le Maître, écoutez les disciples. Paul
vous dit, toujours dans ce Nouveau-Testa-
ment : « Il n'y a plus de condamnation pour
« ceux qui sont en Jésus-Christ, nous som-
« mes assurés que ni la vie , ni la mort,
« ni les anges, ni les principautés, ni les
« choses présentes, ni les choses à venir, ni
« aucune créature ne pourra nous séparer
« de l'amour que Dieu nous a témoigné en

« Jésus-Christ. S'il nous a donné son Fils, ne
« nous donnera-t-il pas toutes choses avec
« lui? Les souffrances présentes ne sont rien,
« comparées à notre gloire à venir. Que
« votre charité soit sincère, ayez le mal en
« horreur, soyez joyeux dans l'espérance,
patients dans l'affliction, persévérants dans
« la prière. Ayez les mêmes sentiments
« entre vous, n'aspirez point aux choses re-
« levées ; marchez avec les humbles, ne pré-
« sumez pas de vous-mêmes ; s'il se peut,
« ayez la paix avec tous les hommes. Atta-
« chez-vous aux choses invisibles, car nous
« savons que si notre demeure terrestre est
« détruite, nous possédons dans les cieux
« une demeure éternelle qui n'est point faite
« de mains d'hommes ; vous êtes sauvé par
« grâce, cela ne vient point de vous, mais de
« Dieu! »

Je m'arrête, car il faudrait lire tout le Nouveau-Testament, et j'en suis réduit à l'appauvrir en le citant par lambeaux. Mais puisque vous craignez de ne pas assez bien comprendre ce livre pour décider s'il est vraiment divin, laissez-moi vous le résumer en quelques mots, vous me direz ensuite s'il

est probable que ce soit là une œuvre humaine.

L'Évangile suppose l'homme altéré de bonheur, et le premier mot de Jésus à ses disciples est celui-ci : « Bienheureux ; » bienheureux huit ou dix fois répété en quelques lignes. Or, je vous le demande, est-il vrai, oui ou non, que vous désirez être heureux ?

L'Évangile affirme ensuite que la source de nos tristesses est en nous-mêmes. La cause de notre bonheur ou de notre malheur n'est pas dans l'habitation d'une demeure plus ou moins vaste, dans le service d'une table plus ou moins abondante ; mais dans nos dispositions intérieures. Nous souffrons plus par nos craintes, par nos fautes, que par toute autre cause. Si nous pouvions être délivrés de nos appréhensions pour cette vie et pour l'autre, si nous pouvions avoir en un être tout-puissant une confiance entière, si nous pouvions être délivrés de nos tourments de conscience, de nos terreurs de la mort, de l'incertitude du jugement ; enfin si nous pouvions être assurés d'une bienheureuse immortalité, nous serions dès à présent heureux ! Eh bien ! voilà précisément ce que

l'Évangile vous apporte : il vous offre de vous confier pleinement, non pas en l'homme, mais en Dieu ; en Celui assez puissant pour créer les cieux et la terre, assez bon pour avoir mis ici-bas tout à notre service. L'Évangile vous offre le pardon de votre passé, la force de mieux faire à l'avenir, les joies du ciel, le don de l'éternité ; et tout cela gratuitement ; le prix en est payé d'avance par Jésus-Christ mort pour vous sur la croix. Ce que vous avez à faire, c'est d'accepter, c'est de vous confier à ce Sauveur. Que pouvez-vous désirer de plus ? Et maintenant, je vous le demande, un livre qui répond aussi bien aux besoins de votre cœur et de votre conscience, ne porte-t-il pas, par cela même, le cachet de Celui qui vous a donné ce cœur et cette conscience ? Ne sentez-vous pas que la confiance vous manque plus que le pain ? Ne sentez-vous pas que vous êtes incapable d'effacer vos fautes ? incapable de mieux faire à l'avenir que par le passé ? Et n'êtes-vous pas heureux d'apprendre qu'une miséricorde infinie répare tout, subvient à tout, sauve tout ? Voilà l'offre de l'Évangile : un salut gratuit, un salut complet, un salut pré-

sent, certain, éternel ! Je le répète, que pouvez-vous désirer de plus et de mieux ? Et remarquez que ce salut que Jésus-Christ vous offre, d'autres l'ont accepté ; ils en sont heureux. Bien plus, ils en sont sanctifiés. Oui, la marque divine imprimée sur cette promesse, c'est qu'elle a produit la sainteté de vie chez ceux qui l'ont acceptée. Ce n'est pas ici une opinion, c'est un fait : l'homme changé, moralisé dans tous les siècles et dans toutes les contrées, quelle preuve plus belle et plus forte pourriez-vous exiger ? Cher Monsieur, je n'ai pas la prétention de vous avoir tout dit. Aussi je vous invite à lire vous-même cet Evangile. Et quand vous l'aurez compris, goûté, accepté dans votre cœur, vous saurez alors que ce n'est qu'en lui que se trouve la religion de la vérité.

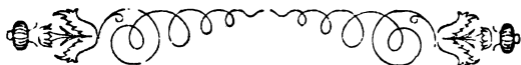
10 JU 02

Le dit-on du peuple :

**ON NE DOIT PAS CHANGER DE RELIGION,
MAIS GARDER LA RELIGION DE SES PÈRES,**

et la réponse de Jésus-Christ.





Le dit-on du peuple :

**ON NE DOIT PAS CHANGER DE RELIGION,
MAIS GARDER LA RELIGION DE SES PÈRES ,**

et la réponse de Jésus-Christ.

— Et moi je vous dis qu'on ne doit pas changer de religion.

— Et moi je vous réponds que pour en changer, il faudrait d'abord en avoir une, tandis que vous n'en avez point.

— Qu'en savez-vous ?

— J'en sais ce que vous en dites vous-même ; quelqu'un qui dit vouloir rester dans la religion de ses pères, prouve par cela même qu'il n'en a point dans le cœur. Sans cela il ne dirait pas : Je veux garder la religion de mes pères ; mais bien : Je veux garder ma religion.

— Mais ne voyez-vous pas que la mienne c'est la leur ?

— Non, je vois seulement que vous avez les mêmes habitudes, les mêmes pratiques, les mêmes cérémonies ; mais tout cela n'est pas la religion.

— Qu'est-ce donc ?

— C'est un corps mort, un cadavre. La religion est esprit et vie. Or, je vous demande : Avez-vous dans le cœur une religion vivante, active, dévouée ?

— Oh ! moi, je n'ai pas la prétention d'être un dévot comme...

— Comme qui ?... Vous ne répondez pas ? Eh bien ! je vais compléter votre pensée : un dévot comme moi, n'est-ce pas ?

— Je ne dis pas cela.

— Comme qui donc, enfin ?

— Eh bien ! comme les gens d'autrefois.

— C'est précisément ce que je vous disais : Les gens d'autrefois, vos pères, par exemple, étaient dévots ; ils avaient une religion ; mais vous, vous-mêmes, comparé avec eux, vous n'en avez qu'une vaine apparence, un fantôme. Vous allez à l'église deux ou trois fois par an, vous avez été baptisé malgré vous,

vous avez fait une première communion par obéissance, et probablement pas une seconde de votre propre mouvement. Peut-être avez-vous été marié à l'église ; et sans peut-être vous y serez enterré. Voilà votre religion. Eh bien ! laissez-moi vous dire que la cloche de mon village a été baptisée comme vous ! J'ai vu aux bagnes trois mille galériens, qui avaient fait leur première communion comme vous. Il n'est pas un scélérat, pas un voleur, pas un adultère qui ne puisse aussi bien que vous, s'il est riche, se faire enterrer par un prêtre. Me direz-vous que cette cloche baptisée, ces galériens communiants, ce voleur enseveli en terre sainte ; me direz-vous que tous ces gens, qui ont *pratiqué* comme vous, aient une religion ? Non, non ; ils ont, si vous voulez, une église, mais ils n'ont pas de religion. Et quant à vous, pour en changer, je le répète, il faudrait commencer par en avoir une.

— Soit, je ne veux pas disputer, je vous accorde tout ce que vous avez dit pour en finir. Mais je maintiens que lors même que je n'aurais que la même Eglise que mes pères, je ne dois pas en changer.

— Pourquoi ?

VII

1.

— Parce que ce serait avoir honte de mes aïeux et les déshonorer. Moi, je veux, par respect pour la mémoire de mon père, garder sa croyance.

— Eh bien ! parlons d'autre chose ; dites-moi : Où êtes-vous né ?

— A Brives-la-Gaillarde.

— Comment se fait-il que vous soyez à Paris ?

— Nous y sommes venus faire un peu de commerce. Mon père était maçon, j'ai appris le dessin linéaire à l'école primaire, et maintenant je suis chez un architecte.

— Quoi ! votre père était maçon et vous prétendez être architecte ? Votre père portait le mortier, et vous voulez ériger des palais ! Votre père était à la campagne, et vous à la ville, lui un paysan, et vous un monsieur ; il est resté pauvre, et vous aspirez à devenir riche ? Mais ne voyez-vous pas que vous déshonorez vos ancêtres, en ne gardant ni leur village, ni leur ignorance, ni leur pauvreté ? Si vous avez tant de respect pour vos aïeux, que vous gardiez leur religion uniquement parce qu'ils l'avaient, pourquoi ne gardez-vous donc pas leurs guenilles parce qu'ils en

portaient ? Ah ! quand il est question de fortune, vous ne raisonnez plus aussi mal que lorsqu'il s'agit de religion. C'est que vous tenez plus à l'argent qu'au ciel, et qu'en définitive votre Dieu c'est l'or. Pour cette religion, je suis sûr que vous n'en voulez pas changer, bien que ce ne soit pas celle de vos pères.

— Mais ce n'est pas la même chose. Paris vaut mieux qu'un village ; l'architecture est moins fatigante, plus productive et plus honorable que la truelle et le mortier. La fortune est préférable à la misère.

— Bien, bien ; mais alors avouez qu'il faut en toutes choses choisir le mieux, et que si nos pères avaient une religion mauvaise, nous devons la laisser, comme nous laissons leur baraque pour habiter un palais ; leurs haillons, pour revêtir un habit propre et chaud, comme enfin nous secouons leur ignorance et cherchons le savoir. Notre religion est-elle bonne ? Y en a-t-il une meilleure ? Voilà la vraie question.

— Moi je suis content comme ça et je veux garder la religion de mes pères.

— Ce n'est pas vrai.

— Comment ! ce n'est pas vrai ?

— Vos premiers pères étaient juifs ou païens, et ce sont leurs enfants qui se sont faits chrétiens. Ainsi vous ne faites pas comme vos aïeux, car les plus nobles, les plus anciens ont changé de religion.

— Oh ! je ne parle pas de ceux-là.

— Mais moi j'en parle, et je vous dis encore que selon ce principe : Il faut garder la religion de ses pères, vous déshonorez vos aïeux, en blâmant leur changement. Si vous me dites vouloir faire comme eux, je vous répons : Donc examinez ; et, s'il le faut, pour être dans la vérité changez de religion.

— Du tout, du tout. Je ne m'inquiète pas des païens, je suis chrétien et je veux rester dans la religion où je suis né. Je ne prétends pas justifier toute ma généalogie ; je dis seulement : Il faut vivre et mourir dans la religion où l'on est né ; or, je suis né, j'ai vécu et je veux mourir en chrétien.

— Comme les apôtres, sans doute ?

— Oui, comme les apôtres.

— Et comme Jésus-Christ certainement ?

— Oui, comme Jésus-Christ.

— Eh bien ! permettez-moi de vous dire

encore ; ce n'est pas vrai ; car les apôtres et Jésus-Christ lui-même ont tous changé de religion : ils sont nés juifs, et sont morts chrétiens. Oseriez-vous les en blâmer ? Prétendriez-vous faire mieux que les apôtres et que Jésus-Christ, en ne changeant pas de religion ? Eh ! ne voyez-vous pas que si votre règle était bonne, il faudrait blâmer tous les saints qui se sont convertis à l'Évangile ; il faudrait blâmer nos pères, nos grands-pères nos aïeux et remonter jusqu'à la première génération, pour prendre la religion d'Adam et de Caïn ? Or quelle fut la religion d'Adam ? La révolte ! et la religion de Caïn ? Le meurtre ! Laissons donc là ce principe absurde, et acceptons celui-ci : Si notre religion est bonne, gardons-la ; si elle est mauvaise, ayons le courage d'en embrasser une meilleure.

— Moi je ne suis pas un théologien. Je suis seulement chrétien, et je vous répète encore qu'on ne doit pas changer de religion. Je ne connais que ça.

— Dans ce cas, moi, je fais bien de garder la mienne ?

— Oui.

— Et vous la vôtre ?

— Oui.

— Et les Juifs la leur ?

— Aussi.

— Les mahométans font bien d'obéir au Coran et d'avoir quatre ou cinq femmes ?

— C'est leur religion.

— Et les Chinois, les Indous, les idolâtres, les cannibales, qui adorent un serpent et mangent un homme, tous ces gens-là font bien de ne pas changer de religion ?

— Pourvu qu'on soit honnête homme, toutes les religions sont bonnes.

— Vous voulez dire que toutes les religions sont mauvaises ?

— Non, je dis qu'elles sont toutes bonnes, pourvu qu'on se conduise bien.

— C'est cela ; vous admettez que dans toutes les religions on peut faire le mal ou le bien ; dès-lors, la religion est inutile, il suffit de garder l'honnêteté.

— Mais non ! mais non ! Toutes les religions sont bonnes parce que toutes prêchent la morale.

— Alors il faut toutes les garder, toutes sont bonnes, toutes sont vraies, toutes sont divines,

même celles qui sont opposées, celles qui disent blanc et celles qui disent noir ; celle qui proclame Jésus Dieu, et celle qui affirme qu'il n'est qu'un homme. Mahomet a raison en se posant comme prophète, le Pape a raison en déclarant Mahomet un imposteur ! Votre principe, « *il ne faut pas changer de religion,* » me rappelle ce faune de la Fable qui, d'une même bouche, soufflait et le chaud et le froid. Ou plutôt votre principe est une grande hypocrisie : ses partisans disent toutes les religions bonnes, afin que chacun garde la sienne et respecte ainsi leur vie et leurs biens, tandis qu'eux, ne croyant à aucune, font semblant de garder celle de leurs pères pour n'avoir pas à s'en occuper.

— Alors, selon vous, il faudrait que tout le monde changeât de religion ?

— Non ; il faudrait seulement que chacun examinât si la sienne est bonne ou mauvaise. Dans le premier cas, il n'aurait pas perdu son temps, car il aurait fortifié sa foi ; dans le second, il aurait sauvé son âme en changeant de croyance.

— Mais quel travail pour celui qui s'aperçoit que la foi de son Eglise n'est pas très-

raisonnable ! Sera-t-il donc obligé d'examiner toutes les communions chrétiennes ? toutes les religions du monde idolâtre et païen ? Car, enfin, pour savoir si telle religion est meilleure que toutes les autres, il faut toutes les examiner.

— Il y a un examen plus court, et qui, dans tous les cas, doit précéder les autres.

— Lequel ?

— L'examen de soi-même.

— Que voulez-vous dire ?

— Je vais m'expliquer. Je vous prends vous-même pour exemple. Qu'auriez-vous à faire ? Le voici. D'après tout ce que vous m'avez dit, il est clair que pour vous la vraie religion c'est d'être honnête homme ?

— J'en conviens.

— Eh bien ! examinez si vous l'êtes en effet ; je sais bien que vous n'avez commis aucun crime et que le code à la main on ne pourrait pas vous envoyer en prison. Mais il ne s'agit pas du code, il s'agit de la conscience. Il n'est pas question des juges humains, mais du Juge suprême, de Dieu ; de Celui qui sonde les cœurs, qui tient compte des intentions, qui connaît les secrets de

toute vie, qui voit dans les ténèbres, qui condamne la calomnie, le mensonge, la médisance, l'impureté de langage et d'action, toutes fautes dont les tribunaux ne tiennent aucun compte. Vous comprenez, je pense, qu'examiné sur cette règle sévère, je ne prétends pas être meilleur que vous; peut-être aussi ne suis-je pas pire. Eh bien! si je vous juge d'après moi-même, vous ne sauriez dire, en conscience, que vous n'avez rien à vous reprocher. Vous ne voudriez dévoiler les secrets de votre vie ni à votre ami, ni à votre pasteur, ni à aucun être vivant! Vous tâchez même de les oublier. Vous vous sentez donc coupable. Que serait-ce si vous rappeliez tout votre passé! Que serait-ce si, au lieu de vous juger vous-même (car on est toujours indulgent pour soi), vous étiez jugé par un ange! Que serait-ce enfin si vous étiez jugé par le Dieu « dont les yeux sont trop purs pour voir aucun mal? » Je ne puis le dire au juste; mais à peu près, en me mettant à votre place. Je sens que je fais quelque mal chaque jour, et cela depuis bien des années : le mal en pensées, le mal en secret, le mal aux yeux de tous ceux qui m'ont fait

des reproches, le mal aux yeux de ceux qui n'osent pas m'en faire... Suis-je donc meilleur juge dans ma propre cause que cette foule de témoins ? Non, non ; ma conscience me dit que j'aime le bien, mais que je suis loin de l'accomplir toujours ; que je cache une partie de mes actes, que je m'efforce de donner de moi une bonne opinion que je n'ai pas, et qu'enfin votre religion, qui n'exige que l'honnêteté, me condamne et vous condamne aussi.

— Que faire alors ?

— C'est moi qui vous le demande, que faire ?

— Mieux se conduire à l'avenir.

— Si j'en juge par le passé, nous n'y réussirons guère. D'ailleurs, notre avenir, fût-il parfait, cela détruirait-il nos fautes déjà accomplies ?

— Non ; mais pour celles-là, on peut être pardonné.

— Pardonné ? mais pourquoi ? Serait-ce pour nous encourager au mal ? Serait-ce pour montrer que la loi n'est rien ? Pourquoi notre conduite passée serait-elle jugée autrement que notre conduite à l'avenir ? Dieu

a-t-il deux poids et deux mesures ? Non, tout cela ne me satisfait pas.

— Alors que faites-vous donc ?

— Le voici : je me confie en Jésus-Christ qui, par sa mort volontaire, dévouée, m'a obtenu ce pardon. Ce que je n'ai pas mérité, lui l'a mérité pour moi. Sa vie sainte, sa mort expiatoire, son œuvre dans le monde depuis deux mille ans, tout me prouve qu'il est, comme il le dit, le Fils de Dieu, et, dès-lors, je crois à ses paroles.

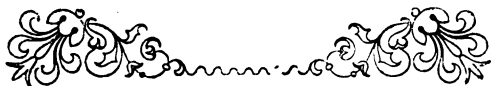
— Et que vous dit-il ?

— « Dieu a tant aimé le monde qu'il a
« donné son Fils unique afin que quiconque
« croit en lui ne périsse point, mais qu'il
« ait la vie éternel. Qui croit au Fils a la vie.
« Mon sang est versé pour la rémission des
« péchés de plusieurs. Je suis venu chercher
« et sauver ce qui était perdu. Venez à moi,
« vous qui êtes fatigués et chargés, et vous
« trouverez le repos de vos âmes. » Voilà
les paroles qui me soulagent. Si ma conscience repousse le pardon demandé, sans droit de ma part, mon cœur comprend le pardon obtenu par le dévouement et l'obéissance d'un ami. Je me confie donc à celui

qui s'est donné pour moi, qui, à cette heure, prie en ma faveur, et qui, au dernier jour, se plaçant entre moi et mon juge, se présentera comme mon avocat, ma défense écrite dans les plaies de ses mains. — Voilà la religion que j'ai choisie. Vous voyez qu'elle est bien simple. Pardonné, je prie mon Dieu de me donner la force de faire le bien, et je sens qu'il agit en moi. Le Père m'a créé, le Fils sauvé, et l'Esprit me sanctifie.

— Mais comment savez-vous que c'est là la vraie religion ?

— Un témoignage intérieur me le dit ; l'Évangile me le confirme, et les chrétiens de tous les temps viennent à l'appui de ce témoignage et de l'Évangile. Je ne prétends pas vous imposer ma foi ; mais en frère, je vous dis : essayez de lire cet Évangile, de prier Dieu, et, sentant vos péchés, confiez-vous en Jésus-Christ. Personne ne naît dans cette religion, mais tout le monde peut y entrer. Quiconque n'y est pas doit changer de religion.



Le dit-on du peuple :

QUI TRAVAILLE PRIE,

et la réponse de Jésus-Christ.

Dans une échoppe triangulaire formée par un angle de mur et une devanture de planches, un savetier frappait et refrappait son cuir, un dimanche matin. Un passant, un livre à la main, s'arrête en face du réparateur de la chaussure et lit ces mots à haute voix : « Tu « travailleras six jours et feras toute ton « œuvre; mais le septième jour est le jour du « repos. » Et sans attendre de réplique, il continue son chemin.

Le dimanche suivant, à la même heure et sur la même place, le savetier frappait comme le dernier dimanche, et le même passant

s'arrêtant encore lut cette parole devant l'échoppe : « Que servirait-il à un homme de « gagner le monde entier, s'il faisait la perte « de son âme ? » et il passa outre.

Enfin, huit jours après, toujours à la même place, le même cordonnier frappait encore et le même passant s'arrêtait pour dire : Combien gagnez-vous par jour ? Le cordonnier, surpris, leva la tête, et, reconnaissant son homme, lui répondit d'un ton de mauvaise humeur :

Je gagne juste pour ne pas mourir de faim.

— Et combien vous faut-il pour vivre ?

— Juste ce que je gagne.

— Si vous le voulez je vous indiquerai un moyen de gagner en un jour, en une heure, en une minute, de quoi vivre à toujours.

Le cordonnier, soupçonnant un piège sous ces paroles, garda le silence et tapa plus fort. Enfin obligé de rompre la glace, le passant lui dit :

— Vous feriez bien mieux de prier Dieu, aujourd'hui dimanche, et de travailler sous sa bénédiction pendant la semaine.

— Bah ! repartit l'ouvrier, qui travaille prie, comme dit l'Évangile.

— Comment dites-vous ?

— Je dis : Qui travaille prie, comme dit l'Évangile.

— Voudriez-vous bien m'apprendre dans quel chapitre et à quel verset l'Évangile dit cela ? Parlant ainsi, le passant mit son livre entre les mains du savetier.

Oh ! dit l'artisan, moi je ne suis pas si savant.

— Dans ce cas, reprit l'étranger, je vais répondre pour vous. Sans être savant, je puis vous affirmer que ces paroles : « Qui travaille prie » ne sont ni dans le premier, ni dans le second, ni dans le troisième, ni dans le dernier, enfin dans aucun des Évangiles.

— C'est peut-être dans les Épîtres ?

— Pas plus dans les Épîtres que dans l'Évangile ; pas plus dans les Actes des apôtres que dans l'Apocalypse. Enfin, pour couper court, je vous garantis que ces paroles ne sont ni dans l'Ancien ni dans le Nouveau Testament.

— C'est étonnant.

— C'est bien plutôt votre dit-on qui est étonnant et même absurde !

— Comment ! absurde ?

— Oui, absurde, arcli-absurde ; et je vais vous le faire sentir.

— Ne soyez pas trop long.

— Si je vous disais : Qui prie travaille, qu'en penseriez-vous ?

— Que c'est une bêtise.

Cette bêtise est la vôtre. Dire : « Qui travaille prie, » ou dire : « Qui prie travaille, » c'est de la même force. On pourrait de cette manière faire des proverbes à l'infini, et tout aussi raisonnables les uns que les autres ; par exemple, on pourrait dire : « Qui dort dîne et qui dîne dort ; » ou bien : « Qui boit mange et qui mange boit ; » ou bien : « Se reposer c'est travailler ; » et : « Travailler c'est se reposer ; » ou bien : « Dire vrai c'est dire faux ; » et : « Dire faux c'est dire vrai : » « Une sottise est un bon mot ; » « un bon mot est une sottise. » Vous voyez que la recette est facile. Aussi j'aimerais beaucoup mieux des vérités à la Palisse comme celles-ci : « Qui travaille travaille ; » ou : « Qui prie prie ; » « celui qui dort dort ; celui qui dîne

dîne. » Si ces dit-on d'un nouveau genre ne sont pas aussi piquants, du moins ont-ils l'avantage d'être parfaitement vrais.

— Moi je ne suis pas un savant, comme je vous l'ai déjà déclaré, et je vous répète ce que j'ai toujours entendu dire : « Qui travaille prie. »

— Soit, mais à l'avenir n'ajoutez-plus : « comme dit l'Évangile ; » ajoutez plutôt : « comme dit l'incrédule. »

— J'y consens et j'en reviens à mon adage : « Qui travaille prie, comme dit l'incrédule. »

— Et voudriez-vous me dire ce que demande ce travailleur dans une telle prière ?

— Oh ! c'est bien clair, il demande son pain.

— Quoi de plus ?

— Le vêtement.

— Encore quoi ?

— Un logement plus solide et plus chaud que cette échoppe.

— Ensuite ?

— La santé.

— Après ?

— Quelques épargnes.

— Allez toujours.

— Enfin, si possible, des rentes.

— Est-ce tout ?

— Mais c'est bien assez ! Moi je m'en contenterais bien, d'avoir des rentes et la santé !

— Oui ; mais avec des rentes et la santé on finit toujours par mourir.

— C'est vrai ; mais plus tard !

— A quel âge mourrez-vous avec plaisir ?

— Oh jamais !

— Il me paraît que le travail-prière qui donne des rentes ne vous guérit pas de la peur de mourir. Et quand vous serez mort, où irez-vous ?

— En terre.

— Oui, votre corps ; mais votre âme ?

— On dit que l'âme retourne à Dieu.

— Quoi ! elle retournerait dans le sein de Dieu toute dégoûtante de souillures ?

— Oh ! quant à ça.....

— Je comprends : ça ne vous inquiète guère, vous n'y pensez même pas, et cela me prouve que votre travail-prière ne vous donne pas l'assurance de votre pardon.

Ah ! j'ai trop affaire pour avoir le temps de penser au mal ; il faut que je travaille du

matin au soir, sept jours par semaine ; bien-heureux encore de pouvoir dormir.

— Puisque vous pensez n'avoir jamais fait le mal, il est évident que dans votre travail-prière vous ne demandez-pas à Dieu de vous rendre meilleur. Ainsi, en résumé, dans vos prières à coups de marteaux, vous ne demandez ni d'être guéri de la peur de la mort, ni d'être pardonné de vos péchés, ni de devenir meilleur. En un mot, la seule chose que vous oubliez de demander en priant ainsi, c'est d'être sauvé dans l'éternité ! et la seule que vous n'oubliez pas, ce sont les rentes et la santé pour quatre jours ! Dès-lors je vous déclare que votre œuvre-oraison n'est pas une prière, c'est tout simplement du travail, bonne chose sans doute ; car comme le dit quelque part cette Bible : « Qui ne travaille pas ne doit pas manger, » et ailleurs : « Tu mangeras le pain à la sueur de ton visage ; » mais cette bonne chose n'est pas tout ; elle n'est pas même l'essentiel ; à coup sûr, elle n'est pas la prière ; car la prière n'est pas faite pour les choses temporelles, mais pour les éternelles, pour celles auxquelles vous n'avez même pas songé !

VIII

1..

— Ainsi, selon vous, au lieu de travailler nous devrions prier du matin au soir, puisque c'est pour l'essentiel ?

— Non ; mais, selon moi, nous devrions travailler pour ce monde et prier pour l'autre. Quand Dieu nous aurait exaucés, nous trouverions assez de temps dans cette vie pour travailler la semaine, nous reposer le dimanche, prier tous les jours, faire du bien à nos frères et acquérir des vertus chrétiennes.

— Ta, ta, ta, ta ! Et où le prendriez-vous le temps pour faire tout cela ?

— Rien de plus simple : tout le temps que je donnerais à la prière je le retrancherais aux bavardages, aux médisances, aux conversations légères. Tout le temps que je donnerais à lire la Bible, je le prendrais sur celui qu'on donne à la lecture des romans, des chansons, des journaux même. Tout le temps que je donnerais à mes frères pauvres, malades, ignorants, je le supprimerais de mes parties de billard, de boules, de bateau, de pêche, de chasse, de bal, de musique, et ainsi, sans retrancher un seul instant à mon travail, j'aurais du temps pour prier, rendre

service, surveiller mes paroles et ma conduite. Vous voyez que je ne vous dis pas : Cessez de travailler, mais bien : travaillez et priez, travaillez pour avoir du pain, priez pour être pardonné, sauvé et sanctifié.

— Vous avez beau dire. Moi je vous répète qu'il n'y a pas du temps pour tout cela : tandis que je prie dans ma chambre, mon travail ne se fait pas dans mon échoppe. C'est clair, cela.

— Combien travaillez-vous d'heures par jour ?

— Douze heures.

— Douze heures, cela fait 720 minutes. Et sur 720 minutes, vous n'en pouvez pas prendre cinq pour prier ?

— Non.

— Eh bien ! soit. En travaillant, à quoi pensez-vous ?

— Oh ! à mille choses ! On se rappelle le temps d'autrefois, on fait des projets pour plus tard.

— Et à quoi vous servent ces pensées de jadis et ces projets d'avenir ?

— Pas à grand chose, mais cela fait passer le temps.

— Eh bien ! puisque vous ne pouvez absolument pas retrancher cinq minutes de prières sur vos 720 de travail, travaillez donc sans cesse, mais tout en travaillant, au lieu de penser à des balivernes, priez votre Dieu. Je ne vous demande pas de vous mettre à genoux, de vous croiser les mains ; mais puisqu'il vous est impossible de donner à la prière les minutes qu'on donne à des riens, laissez-lui du moins prendre, non pas vos mains occupées, mais votre tête libre ; et tout en travaillant des mains, priez du cœur. Alors, vous pourrez dire avec vérité : « Qui travaille prie. »

— Je vous répète pour la centième fois que je n'ai pas le temps. D'ailleurs, nous voilà d'accord ; vous aussi vous venez de dire : « Qui travaille prie ; » seulement, chacun de nous l'entend à sa manière.

— Dites donc plutôt que vous ne croyez pas que Dieu exauce celui qui prie, car si vous aviez cette persuasion, vous ne marchanderez pas cinq minutes à Dieu !

— Dieu n'a pas besoin de mes prières.

— Non, certes, il n'en a pas besoin ; mais vous, vous avez besoin et de Dieu et de

prières ! Et, je le répète, tout me prouve que vous ne croyez pas,

— Chacun a sa foi.

— Oui, et chacun met sa foi dans ce qu'il aime. Alors même que vous croiriez que Dieu exauce celui qui le prie, vous ne le prierez pas.

— Pourquoi ?

— Parce que vous désirez ce qu'il n'offre pas et ne lui demandez pas ce qu'il offre. Vous souhaitez la santé de votre corps et Lui vous offre celle de votre âme. Vous ambitionnez les trésors que les voleurs peuvent dérober, et Lui vous offre ceux du ciel où les larrons ne sauraient rien prendre. Ainsi, même avec la foi que vous dites avoir et que vous n'avez pas, vous ne pourriez pas prier. Je vais plus loin et j'affirme que vous n'oseriez pas prier même pour ce que vous désirez véritablement. Voyons : oseriez-vous dire : « Mon Dieu, donne-moi des rentes ? » Non, vous auriez honte de ces paroles ! Aussi ne les prononcez-vous pas ? Dites-vous davantage : « Mon Dieu, donne-moi ton Saint-Esprit ? » Non, parce que vous n'en voulez pas. Ainsi, soit par la honte qui vous em-

pêche de demander les choses terrestres, soit par votre indifférence pour les célestes, vous ne priez ni pour les unes ni pour les autres. Tout en un mot : vous travaillez, mais vous ne priez pas. Et cependant vous en avez plus besoin qu'un autre.

— Pourquoi plus qu'un autre ?

— La raison en est bien simple : puisque vous n'avez jamais demandé le pardon de vos péchés, vous ne l'avez pas reçu ; puisque vous n'avez jamais demandé la force de faire le bien, vous ne le faites pas. Jamais vous n'avez imploré la foi ; aussi ne croyez-vous pas. Le païen qui prie Dieu, sans connaître Jésus-Christ, vaut mieux que vous, qui connaissez le nom de Jésus-Christ sans prier Dieu.

— Moi je vous dis que je ne suis pas pire que les autres !

— Non pas pire que ceux qui sont comme vous. Mais vous me permettrez de vous dire, que vous n'avez pas ce que vous n'avez pas demandé : votre pardon, le ciel, le Saint-Esprit.

— Et vous voudriez me faire croire que

si je le demandais, Dieu me donnerait son Saint-Esprit?

— Ce n'est pas moi qui veux vous le faire croire, c'est Jésus-Christ. Mais avant de vous répéter ses paroles, permettez-moi de vous faire une question : Avez-vous des enfants?

— Oui, j'ai un garçon.

— Et quand ce garçon vous a dit : « Mon père, donne-moi du pain, » lui avez-vous donné un caillou ?

— Pas de moquerie.

— Je ne me moque pas. Répondez seulement : Quand votre fils vous a demandé un œuf, lui avez-vous mis dans la main un scorpion ?

— Ah ! c'est encore pire ! Où donc en voulez-vous venir ?

— Le voici : Si vous, homme qui êtes, comme tout homme, plus ou moins mauvais, donnez cependant de bonnes choses à vos enfants : « Comment Dieu le Père céleste ne donnerait-il pas aussi de bonnes choses, c'est-à-dire son Saint-Esprit, à ceux qui le lui demandent ? »

— Votre raisonnement est juste ; mais....

— Ne dites pas mon raisonnement ; dites

celui de Jésus-Christ, car cette parole n'est pas de moi, mais de Jésus-Christ.

— Faut-il vous dire toute ma pensée ?

— Parlez.

— La voici : Je me dis : mon garçon peut bien me prier, moi qui suis là et qui l'entends, mais....

— Je comprends et je vous donne encore une réponse de la Bible : « Comment Celui qui a fait l'oreille n'entendrait-il pas ? comment Celui qui a formé l'œil ne verrait-il pas ? »

— Mais Dieu est au ciel et moi sur la terre ?

— « Ne suis Dieu que de près, vous répond le Conducteur de l'univers, ne le suis pas aussi de loin ? »

— Mais comment voulez-vous que Dieu s'inquiète des prières de tant de créatures ?

— Il a bien pris la peine de les créer ! Etait-ce pour les abandonner à elles-mêmes et y a-t-il quelque chose de plus naturel, de plus simple que des enfants prient leur père ?

— Non, mais les pères et les mères ne sont pas toujours disposés à nous entendre... Il en est même qui campent là leurs enfants...

— Eh bien ! « lors même que père et mère vous abandonneraient, dit encore Dieu lui-même, moi, je ne vous abandonnerais pas ! »

— Et vous croyez que Dieu va faire tomber les cailles toutes rôties sur ma table, sans que je travaille ?

— Cher ami, ne me faites dire ni plus ni autre chose que ce que j'ai dit. Dieu vous donnera votre pain quotidien, à la condition du travail ; mais le pardon, le ciel, l'éternel bonheur, sans condition. Il vous suffira de les demander pour les obtenir gratuitement, et, pour me servir encore d'une parole de Jésus-Christ, je vous dirai : « Cherchez premièrement le royaume des cieux et sa justice, « et tout le reste (c'est-à-dire, le nécessaire « pour cette vie) vous sera donné par-
« dessus. »

— Oh ! je ne demanderais pas mieux ; mais quand je songe que mon travail seul doit nourrir avec moi femme et enfants, je vous avoue que je ne suis pas sans inquiétude....

— « Ne soyez point en souci, vous dit « Jésus-Christ, pour votre vie, de ce que vous « mangerez ou boirez, ni pour votre corps, de

« ce dont vous serez vêtus. Regardez les
« oiseaux des airs, ils ne sèment ni ne mois-
« sonnent et cependant votre Père céleste les
« nourrit. Ne valez-vous pas beaucoup plus
« qu'eux ? D'ailleurs, qui peut par ses soucis
« ajouter une coudée à sa taille ? Quant au
« vêtement, voyez les lys des champs, ils ne
« travaillent ni ne filent ; et toutefois Salo-
« mon, dans toute sa magnificence, n'a jamais
« été revêtu comme l'un d'eux ! Si donc Dieu
« revêt ainsi l'herbe des champs qui, demain,
« sera jetée au feu, combien plus ne vous re-
« vêttera-t-il pas, vous, gens de petite foi ! »
Voilà ce que vous dit Jésus-Christ.

— Et si le pain venait à me manquer ?

— Quoi ! le pain vous manquerait parce
que vous priez Dieu ?

— Non, mais si je ne travaillais pas ?

— Vous le voyez : vous m'attribuez tou-
jours des pensées que je n'ai pas exprimées.
Je ne vous ai pas exhorté à ne pas travailler ;
au contraire, je vous ai cité ces mots de la
Bible : « Celui qui ne travaille pas ne doit
pas manger ; Tu mangeras ton pain à la
sueur de ton front. » Ce que je vous conseille,
le voici : « Ne vous mettez pas en souci ; on peut

travailler des mains, sans se mettre en peine de l'esprit. Travaillez donc, travaillez tant que vous voudrez ; mais ne vous *inquiétez* pas ! Ayez foi et confiance en Dieu et le priez. »

— Avec leurs prières, il y a des saints qui meurent de faim !

— En connaissez-vous ? Lors même que vous pourriez m'en citer, je vous rappellerais que ce ne sont pas les biens de ce monde, la santé, la guérison qui sont promis à la prière dans l'Évangile. S'il en était ainsi, le chrétien ne devrait jamais ni souffrir ni mourir. Mais ce que la prière donne à coup sûr, ce sont les biens spirituels : la foi, la charité et le salut éternel de l'âme. Aussi Job dit-il de son Dieu : « Quand même il me tuerait, « je ne cesserais pas d'espérer en Lui ! »

— Mais je ne sais point de prière.

— Tant mieux !

— Comment ! tant mieux ?

— Oui, car si vous en saviez une vous seriez tenté de la réciter. Or une prière, mise dans la mémoire et répétée des lèvres, n'est qu'un vain bavardage : « N'usez pas de « vaines répétitions, vous dit Jésus, comme

« les hypocrites qui s'imaginent être exaucés en parlant beaucoup. »

— Mais alors que faut-il dire ?

— Que vous dit votre garçon quand il désire du pain ?

— Il me dit comme ça : « Père, donne-moi, s'il te plaît, du pain. »

— Et quand vous avez besoin d'un peu d'argent ou de toute autre chose qu'un voisin peut vous procurer, que faites-vous ?

— J'y vais et je lui dis : L'ami, rends-moi donc un service.

— Eh bien ! faites envers Dieu ce que votre garçon fait envers vous et ce que vous-même faites auprès de vos amis, allez et dites tout simplement : « Mon Dieu, pardonne-moi mes péchés, donne-moi ton Saint-Esprit ; » et ainsi du reste, demandez ce que vous sentez vous manquer et non ce qui est écrit dans telle ou telle prière. Avez-vous peur que Dieu ne vous comprenne pas ? ou bien pensez-vous que Dieu exige qu'on s'exprime en bon français ? A ce compte, les paysans, qui parlent patois, ne pourraient pas prier !

— C'est vrai ; mais ne pourriez-vous pas prier pour moi ?

— Oui, sans doute, et je l'ai déjà fait.

— Vraiment ? vous avez prié pour moi, que vous ne connaissiez pas ?

— Hélas ! en vous voyant travailler tous les dimanches, j'avais appris à vous connaître, et ce matin en pensant que j'allais vous rencontrer comme d'habitude, le marteau à la main, j'ai prié Dieu tout en marchant, de me donner à moi le courage de vous parler, et à vous la patience pour m'écouter. Vous voyez qu'il a exaucé ces deux prières.

— Alors, priez-le encore à mon intention.

— Volontiers ; cependant il y aurait quelque chose de mieux à faire.

— Quoi ?

— Ce serait de prier ensemble.

— Je le veux bien, dit le cordonnier en hésitant.

— Quand cela ? répondit le passant enhardi.

— Quand vous voudrez.

— Eh bien ! maintenant. Venez chez moi.

— Attendez, je vais fermer mon magasin.

10 JU 99

Amiens. — Imp. T. Jeunet.



Le dit-on du peuple :

CHARITÉ BIEN ORDONNÉE COMMENCE PAR SOI-MÊME,

et la réponse de Jésus-Christ.



Bazile avait accommodé quelques proverbes populaires à son usage particulier ; de ce qu'on appelle la sagesse des nations, il avait fait sa sagesse, pour ne pas dire son égoïsme. Il ne disait plus comme tout le monde : « Tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se brise ; » mais : « Tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle s'emplit ; » comme en ramassant un objet perdu, il ne répétait pas, d'après le vulgaire : « Ce qui est bon à prendre est bon à rendre ; » mais il disait,

d'après son propre sentiment : « Ce qui est bon à prendre est bon à garder. »

Le Bazile de Beaumarchais n'est pas mort, ou plutôt il a laissé des petits. Il y en a tout une bande qui court le monde, arrangeant à leur usage particulier, non plus des proverbes, mais l'Évangile. Ces gens vous disent avec une assurance imperturbable : « Qui « travaille prie, comme dit l'Évangile. Aide- « toi et le ciel t'aidera, comme dit l'Évangile. « Il n'y a que la foi qui sauve, comme dit « l'Évangile. Charité bien ordonnée, dit l'É- « vangile, commence par soi-même. » Et ceux qui les écoutent, n'ayant guère plus étudié l'Évangile que le Coran, acceptent comme paroles de Jésus-Christ, ce qui n'en est qu'une indigne parodie et souvent le contraire.

Il faut donc le dire à haute et intelligible voix : Non, l'Évangile n'a rien dit de tout cela; vous, qui le faites ainsi parler, vous le falsifiez au gré de vos désirs. Vous êtes bien aises d'emprunter son autorité pour cacher votre égoïsme. C'est parce que vous avez honte de vos principes mondains, que vous les qualifiez d'évangéliques. Jésus-Christ aurait en horreur de vos caricatures.

Usez de votre sagesse terrestre, si bon vous semble, mais n'en ternissez pas les pages divines.

Telles étaient les réflexions de M. Dumon, après une dernière rencontre avec M. Dursec, qui, pour la centième fois, lui avait répété avec un sourire plein de satisfaction : « Avant de travailler pour les autres, il faut travailler pour soi. Je ne puis pas me dépouiller pour des paresseux. La charité est la plus belle chose du monde ; il faut qu'elle soit réglée, et charité bien ordonnée commence par soi-même, comme dit l'Évangile. »

Il faut savoir que M. Dumon était un de ces personnages pétris de bienveillance, toujours prêts à se mettre en avant pour collecter en faveur d'une bonne œuvre. Si l'on annonçait un incendie, une inondation, une famine, fût-ce au bout du monde, notre homme prenait une feuille de papier, s'inscrivait en tête pour une somme assez ronde, puis courait la ville pour engager amis, voisins, parents à joindre une offrande à la sienne, jusqu'à ce que jugeant le total présentable il l'envoyât aux victimes de la catastrophe.

M. Dursec était un des voisins sollicités de temps à autre, mais voisin rangé qui n'avait jamais donné qu'une de ces réponses économiques : « Je ne travaille pas pour les autres ; — chacun pour soi et Dieu pour tous ; — charité bien ordonnée commence par soi-même, comme dit l'Évangile. »

M. Dumon avait perdu patience, et il s'était permis de faire intérieurement les réflexions qui ouvrent ce récit. Sans doute, il aurait pu se dispenser de solliciter encore M. Dursec, mais il lui semblait toujours que la nouvelle cause qu'il plaidait était si digne d'intérêt qu'elle devait attendrir même un cœur de pierre ; à ce titre, il pouvait donc revenir chez son voisin.

Un mois s'était à peine écoulé depuis le dernier refus, que tous les journaux racontèrent les épouvantables massacres des chrétiens de Syrie. M. Dumon, les poches et les mains pleines de feuilles publiques et de lettres particulières, vint encore trouver M. Dursec et lui dit d'un air triomphant :

— Ah ! cette fois vous en conviendrez, voilà des veuves et des orphelins dignes d'intérêt : dix mille maronites massacrés à

Damas ; quatre mille à Sidon ; trois mille dans le Liban ; leurs familles en fuite, leurs femmes violées, leurs enfants meurtris, tous pourchassés comme des bêtes fauves, sans pain, sans asile.

Bah ! Bah ! L'avez-vous vu ?

— Non ; mais les journaux sont unanimes ; les Juifs eux-mêmes viennent de donner l'exemple de la charité chrétienne ! Vous, baptisé, seriez-vous plus dur ?...

— Non, sans doute ; la charité est une belle chose ; c'est pour cela qu'il faut bien la régler ; or, on a sa famille aussi, le commerce ne va guère, mes débiteurs sont en retard ; enfin j'ai mes pauvres dans le quartier.

— Qui donc ?

— Tous ceux qui passent.

— Mais vous m'avez dit que vous aviez pour règle invariable de leur refuser, parce que la mendicité était interdite ?

— C'est vrai, mais c'est tout de même un dérangement que de venir leur ouvrir la porte quand ils frappent ; et puis d'écouter leur histoire, et puis.... Enfin, il faut s'occuper avant tout de ceux qui sont autour de nous, sans courir en Syrie, car, vous le savez,

« charité bien ordonnée commence par soi-même. »

M. Damon voyant qu'il n'y avait rien à gagner avec un tel homme, ne garda plus aucun ménagement et lui dit :

— Si charité bien ordonnée commence par soi-même, M. Dursec, vous êtes un homme d'ordre, de beaucoup d'ordre, j'en conviens. Depuis des années que je viens chez vous, je n'ai pas trouvé la moindre confusion dans vos sumônes. Si charité bien ordonnée commence par soi-même, quand donc continue-t-elle ? et par qui termine-t-elle ? Vous ne l'avez jamais dit. Serais-ce par où elle a commencé ? Seriez-vous uniquement charitable envers vous-même ? je connais une autre chose qui commence exactement comme votre charité : c'est l'égoïsme ; lui aussi commence par lui-même ; et, comme votre charité, il recommence toujours. Il n'y a pas un avare, pas un ladre qui ne soit prêt à répéter votre principe et même à le pratiquer ; je n'ai jamais vu un homme donner cinq centimes à mes collectes et me dire : Charité bien ordonnée... vous savez le reste ; et j'ai remarqué de tous ceux qui m'ont répété ce

beau précepte, pas un seul, pas un seul, l'entendez-vous ? ne m'a donné ! jugez-en plutôt par vous-même. Tout ce que je puis dire de mieux à votre égard, c'est que vous êtes un homme conséquent, invariable. Votre morale a cela de commode qu'elle se réduit à une seule règle : « Charité bien ordonnée commence par soi-même. » Cependant j'ose vous donner...

— Quoi ?

Un conseil ; c'est de modifier votre adage comme suit : charité bien ordonnée commence, continue et finit toujours par soi-même.

Oh ! non, non, je ne veux pas être dur, et je m'en tiens à la morale telle que l'a donnée l'Évangile.

— L'Évangile, dites-vous ? Mais voilà un abominable mensonge ! je ne dis pas une erreur, mais un mensonge ; il est impossible que l'homme le plus stupide puisse croire qu'un livre quelconque de morale renferme une règle de conduite si basse, si vile que les animaux en auraient honte.

— Les animaux ?

— Oui, les animaux ont une conduite plus

charitable que la vôtre. Depuis le tigre des forêts jusqu'à la poule de nos basses-cours, pas une bête ne commence par soi ! toutes commencent par leurs petits... Le lion chasse pour sa femelle ; l'épervier s'épuise sur sa couvée ; le moineau.... Tenez, laissez-moi vous raconter l'histoire d'un moineau.

— Un meunier portait un sac de blé au moulin ; la toile déchirée laissait sortir le grain, et, derrière l'homme, s'était répandue une longue traînée bien précieuse pour un passereau qui se trouvait là. A cette vue, la pauvre petite bête s'enfuit à tire-d'aile sans toucher à cette table si bien servie, et bientôt revient avec toute une volée de moineaux qu'elle était allée convier au festin. Eh bien ! M. Dursec, voilà une bête qui vaut plus que vous, car sa charité n'a pas commencé par elle-même.

M. Dursec mit la main à la poche. M. Dumon, persuadé qu'il avait enfin touché sa conscience, tendit la sienne.

M. Dursec tire sa tabatière, commence par humer une prise, refermer sa boîte, et présente à M. Dumon... la réponse suivante :

— Quand je rencontrerai une traînée de

pièces d'or dans la rue, j'irai chercher les chrétiens de Syrie pour en ramasser avec moi.

— Ce n'est pas vrai ! vous les ramasserez tout seul, le plus vite possible ; vous vous jeterez par terre, vous vous traînerez dans la boue pour avoir plus tôt fait, et toute votre crainte sera qu'un passant ne survienne pour en prendre une seule ! Est-ce vrai ?

— C'est très-vrai, dit en s'avançant un autre voisin qui avait entendu la fin de la conversation, et je vous avoue que moi-même je ferais comme M. Dursec, je ramasserais le plus rapidement possible, laissant aux autres le droit de ramasser ailleurs toutes leurs trouvailles, car, voyez-vous, chacun pour soi dans ce bas monde.

— Mais que devient la charité ? interrompit M. Dumon.

— Oh ! quant à la charité, reprit le nouveau venu, rien de mieux, mais vous savez : « Charité bien ordonnée commence par soi-même. »

— Ah ! vous voyez, dit M. Dursec, j'avais raison ; M. Vautour pense comme moi.

— Oui, comme vous, reprit M. Vautour,

en tirant un journal de sa poche. Je viens vous proposer une partie de plaisir en faveur des chrétiens de Syrie. Nous ferons une bonne œuvre et nous nous amuserons en même temps.

— De quoi s'agit-il ?

— Il s'agit tout simplement d'une loterie, d'un bal et d'un concert, au profit des massacrés de Damas. On adresse dans le journal un appel à quiconque veut faire don d'un lot pour la tombola, et à tous ceux qui veulent prendre des billets d'entrée au concert et au bal, ce qui donne en même temps droit à un billet de loterie où presque tout le monde gagne.

— Tout le monde ?

— Oui.

— J'en suis. Mais combien coûte le billet ?

— Pour le public c'est vingt francs ; pour vous, ce ne sera que quinze.

— Ah ! vraiment ?

— Voici comment : j'ai été chargé de quelques fournitures pour cette fête ; et... vous comprenez, j'ai dû, par bienséance, prendre les deux numéros qu'on m'offrait.

— Gratuitement ?

— Non.

— Ainsi, vous avez dépensé quarante francs pour deux billets ?

— Mais vous comprenez qu'on se rattrape. Un ou deux pour cent, ajouté au prix courant des fournitures...

— Je comprends.

— Cela ne ruine personne ; et l'on a la satisfaction de faire une bonne œuvre. Je venais donc vous offrir un des deux billets.

— Merci.

— Contre quinze francs.

— Ah ! Mais votre femme ?

— Oh ! elle n'aime pas à sortir le soir.

— Quinze francs, c'est beaucoup d'argent.

— J'en donne bien vingt-cinq : vingt pour moi et cinq pour vous ! D'ailleurs, outre le concert auquel je ne tiens guère et le bal auquel je ne tiens pas, il y a enfin une chance *presque sûre* de gagner à la tombola ; tout cela sans compter que l'on fait la charité,

— Mais vous auriez tous deux un meilleur moyen, dit M. Dumon, de prendre votre part à cette bonne œuvre sans aller ni au bal, ni

au concert ; envoyez tout simplement un lot pour la loterie.

— Pas si bête ! dit M. Dursec ; un lot qu'un autre gagnera, tandis que moi je puis gagner le don d'un autre ! Non, il faut être charitable, sans doute, mais charité bien ordonnée commence par soi-même.

— Et quel sera, continua-t-il, en s'adressant à M. Vautour, la valeur moyenne des lots ?

· Oh ! il y en aura de magnifiques. On dit que la cour, la banque, l'aristocratie, tout le monde enfin veut donner, et vous comprenez bien que ces personnages-là ne donneront pas des brimborions !

— Sans doute. Eh bien ! pour vous faire plaisir et pour soulager la Syrie, je prends votre billet pour 40 fr.

— Soit, à dimanche.

— Vous feriez mieux d'envoyer vos 40 fr. à la caisse, et d'aller vous coucher au lieu de danser, dit M. Dumon en se retirant, sans attendre de réponse.

— L'imbécile ! dit Dursec, quand le philanthrope fut parti.

— Oui, double imbécile ! ajoute M. Vautour, qui se ruine et nous ennuie.

Nos trois causeurs se séparèrent donc : les deux amis rêvant au gros lot, le troisième se demandant quelle part il pourrait prendre à la bonne œuvre sans se mêler à la fête. Ses poches, chargées de papiers en faveur des maronites, lui donnèrent l'idée d'aller à la porte du casino distribuer un appel pressant en faveur de ces malheureux.

Le jour venu, sur les huit heures du soir, M. Dursec et son ami cheminaient bras dessus bras dessous du côté de la salle de concert ; quelques pas derrière eux, sur l'autre côté de la rue, marchait M. Dumon dans la même direction. Les deux premiers causaient sur le plaisir qu'on trouve à faire du bien, quand il n'en coûte rien, lorsqu'un petit objet rond, jaune, brillant, posé sur le pavé à quelques pas devant eux, vint frapper leurs regards. Chacun crut instinctivement y reconnaître une pièce d'or ; mais l'un n'en dit rien à l'autre, pensant être seul à la voir, et se promettant de la ramasser silencieusement au passage. Quand ils furent tout près, M. Vautour tend vite la main, en même temps

que M. Dursec pose un pied rapide sur la pièce et sur les doigts... Les doigts se retirèrent et la pièce resta.

— Je la voyais de loin, dit l'heureux possesseur.

— Et moi aussi !

— Vous n'en avez rien dit ?

— Ni vous non plus !

— Eh bien ! partageons, dit l'homme aux doigts meurtris ?

— Du tout, dit celui qui tenait les vingt francs ; j'ai trouvé la pièce et je la garde. « Charité bien ordonnée commence par soi-même. »

Pendant cette scène, M. Dumon avait pris un cabriolet, car le temps était à la pluie, et dans ce moment il arrivait au point où se trouvaient ses deux voisins. En les reconnaissant, il fait arrêter la voiture.

— Messieurs, leur crie-t-il, en nous serrant bien, le cocher et moi nous pouvons vous faire une place, mais une seule.

— Vous êtes bien bon, dit M. Vautour, et sans hésitation ni retard, il s'élançe sur le marche-pied du cabriolet. Se tournant ensuite vers M. Dursec, vous savez, ajoutez-

é-il : « Charité bien ordonnée commence par soi-même. »

L'un avait la pièce d'or, l'autre la voiture, et tous deux de la rancune dans le cœur.

M. Vautour, arrivé le premier, attendit son digne ami à la porte, car bien qu'il lui eût cédé un des deux billets, accompagné d'un numéro de loterie, il avait gardé le tout, et non sans intention. Il s'était dit qu'en se rendant ensemble au bal il aurait l'occasion de donner à l'entrée les deux billets, et de garder comme par oubli les deux numéros de loterie. Non pas qu'il voulût se les approprier tous deux ; oh certes non ! mais enfin l'un valait mieux que l'autre, surtout après le tirage... et il attendait ce moment suprême pour décider quel serait le sien. Si M. Dursec le réclamait plus tôt, M. Vautour était toujours à temps à le lui donner. Ceci bien combiné, le tirage s'ouvrit, d'innombrables numéros sortaient, l'un apportant une montre d'or, l'autre un cure-dents ; celui-ci un gobelet de vermeil, celui-là un paquet d'allumettes.

— J'ai votre numéro, dit M. Vautour.

— Bien ! Quel est-il ?

— Je ne sais pas. Il est au fond de mon

portefeuille. M. Vautour mentait et disait vrai ; il mentait en ceci, qu'il connaissait les deux chiffres ; et vrai en cela, qu'il ignorait encore lequel il garderait.

— Donnez, donnez-le-moi, dit M. Dursec, soupçonnant quelque nouvel acte de charité bien ordonnée.

— Le voilà, dit M. Vautour, cherchant les deux cartes.

— Mais en même temps qu'il fouillait dans sa poche, il entend proclamer un nombre de lui bien connu. Dès lors, il n'hésite plus à donner l'autre à son ami, car, se dit-il, « charité bien ordonnée commence par soi-même. »

Le numéro de M. Dursec ne sortit pas ; donc son porteur ne gagna rien. Il s'en consola en pensant que son compagnon n'avait non plus rien gagné ; et M. Vautour, assez modeste pour ne pas se vanter de sa bonne fortune, se consola en songeant qu'il viendrait chercher son lot le lendemain.

La charité tirait à sa fin, il n'y avait plus un lot à gagner pour les joueurs ; la plupart se retiraient assez mécontents ; quelques-uns satisfaits, tous fatigués, et personne ne songeant aux chrétiens de Syrie. Mais enfin, si

les maronites sans asile souffraient du froid, les danseurs bienfaisants souffraient de la chaleur, et comme « charité bien ordonnée commence par soi-même, » la foule sortait en masse, lorsqu'on entendit retentir au dehors le cri : « Au feu ! au feu ! » Un peu de fumée qui pénétrait alors dans la salle fit soupçonner un incendie ; danseurs, joueurs, bienfaiteurs se précipitèrent vers la porte pêle-mêle, se culbutant, s'écrasant les pieds, se brisant les côtes et tous perdant la tête. C'était à l'entrée qu'était le danger ; la flamme s'y montra bientôt : la foule recula vers l'intérieur, renversant les décors, brisant les candélabres, au milieu d'une inexprimable confusion. Dès lors, le feu fut sur vingt points différents. M. Dursec s'esquiva vers les étages supérieurs. M. Vautour, se reposant sur son habileté, suivit son compagnon. Tous deux parvinrent à une fenêtre qui donnait dans la rue, ils l'ouvrirent et appelèrent du secours. Quel ne fut pas leur bonheur quand, dans la maison en face, ils aperçurent « l'imbécile, » M. Dumon leur montrant une corde qu'il allait leur jeter par la fenêtre ! La corde est lancée et tombe aux pieds des deux amis.

Chacun en prend un bout et se l'attache autour du corps.

— Mais non ! ce n'est pas cela, dit M. Dursec, votre bout doit être lié à la fenêtre.

— Non, c'est le vôtre !

— Non, je descends le premier !

— Non, c'est moi !

Et voilà les deux intimes se dressant l'un contre l'autre, se mesurant de l'œil et prêts à se battre... si ça n'avait pas fait mal....

— Laissez-moi passer le premier, je suis plus agile.

— Non, je pèse moins que vous !

Et les flammes gagnaient toujours.

— Vous perdez un temps précieux, leur cria M. Dumon, décidez vous : la charité...

— Oui, cria Vautour, « charité bien ordonnée commence par soi-même. » Et ce disant, il arrache la corde des mains de son ami, en fixe une extrémité à la fenêtre, et de l'autre, se faisant une ceinture, il enjambe la muraille pour descendre. M. Dursec, effrayé de rester seul, et ne croyant pas la corde encore solidement attachée autour de son ami, il retire la première, pousse le second, mais la

corde se rompant, le malheureux Vautour tombe dans la rue.

— Misérable ! crie M. Dumon.

— C'est lui qui a voulu descendre le premier.

— Mais vous l'avez poussé....

— Je devais songer à moi d'abord : charité bien... Il m'acheva pas ; la honte étouffa ses paroles.

Pendant ces deux mots d'entretien, la corde était remontée ; mais au moment de la lier à son corps, Dursec reconnut avec désespoir que, rompue par le milieu, elle était devenue trop courte....

Pendant qu'il cherche un nouvel expédient, il voit une échelle s'appuyer contre la maison. Il voudrait la saisir, mais la peur paralyse ses forces. Il craint de faire un faux pas ; il hésite, crie et ne fait rien. M. Dumon, qui voit son embarras, descend, court, monte l'échelle et vient charger le peureux sur ses épaules. Celui-ci se cramponne au cou de « l'imbécile » et se laisse sauver.

Le pied de l'échelle avait été placé près du corps inanimé de M. Vautour, en sorte que M. Dumon, arrivé dans la rue, déposa

l'homme vivant face à face avec l'homme mort. M. Dursec frémit et fit un effort pour se relever; M. Dumon, en lui tendant la main, se pencha vers son oreille et lui dit tout près du cadavre : « Voilà par où finit votre charité ! » Dursec détourna la tête, garda le silence et tenta de s'éclipser dans la foule pour cacher sa honte, sinon son remords. Ce n'était pas le moment des longues conversations, d'ailleurs d'autres travaux réclamaient M. Dumon, à la chaîne et à la pompe; il se contenta de glisser dans la poche du fuyard un des papiers qu'il était venu distribuer à la foule.

Le lendemain au lever, la première pensée qui vint à l'esprit de Dursec fut de savoir si, dans la bagarre, il n'avait pas perdu son numéro gagnant; il fouille sa poche et trouve l'imprimé de Dumon. Comment était-il venu là? Le mystère pique la curiosité de Dursec, il jette les yeux sur le papier et lit : « Dieu est
« charité. Il s'est donné pour nous, c'est en
« ceci qu'est son commandement, que nous
« nous aimions les uns les autres. Tu aime-
« ras ton prochain comme toi-même. Si
« quelqu'un veut emprunter de toi, ne te dé-

« tourne pas. Si quelqu'un veut te faire un
« procès pour t'ôter ta robe, laisse-lui plutôt
« ton habit. Donne à celui qui te demande.
« Aimez vos ennemis. Bénissez ceux qui
« vous maudissent. Si vous ne faites accueil
« qu'à ceux qui vous aiment, que faites-vous
« d'extraordinaire ? Les gens de mauvaise vie
« n'en font-ils pas autant ? Quand tu feras un
« festin, invites-y les pauvres, et tu seras
« heureux de ce qu'ils ne peuvent pas te le
« rendre. »

Ces textes, tous empruntés à l'Évangile, froissèrent quelque peu M. Dursec, qui se demanda s'il ne pourrait pas trouver aussi dans ce livre ce fameux précepte : « Charité bien ordonnée commence par soi-même. » Il en éprouvait d'autant plus vivement le désir que tous les passages qu'il venait de lire le condamnaient. Il ouvrit donc un Nouveau - Testament que lui avait donné jadis M. Dumon. Il y découvrit bien dans saint Luc l'histoire d'une femme qui retranche deux pites à son nécessaire pour les mettre dans le tronc des pauvres ; mais cela ne faisait pas son affaire. Il trouva bien aussi l'histoire d'un Samaritain, qui relève un

voyageur baigné dans son sang, le met sur sa monture, le conduit à l'hôtellerie, paie pour lui les dépenses présentes et à venir ; mais ceci non plus ne répondait guère à son désir. Dans les Actes des Apôtres, il vit un homme qui, après avoir vendu un bien destiné aux pauvres, avait commencé par mettre en réserve une bonne part pour lui ; Dursec se réjouissait déjà d'un exemple qui justifiait son principe ; mais, hélas ! en tournant la page, il voit Ananias frappé de mort ! Enfin il feuillette les Epîtres, et, par bonheur, tombe sur un chapitre où Paul décrit longuement la charité. Voilà mon affaire, se dit M. Dursec, j'y trouverai bien au moins un mot en ma faveur, et il lut : « Si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. La charité est patiente, bienveillante ; elle ne recherche point ce qui ne lui appartient pas ; elle ne s'irrite point, ne tient pas compte du mal, elle ne se réjouit point de l'injustice, elle supporte tout, elle croit tout, elle espère tout. »

Impatienté, il tourna et lut dans saint Jacques : « La religion pure, c'est de visiter les orphelins et les veuves dans leurs besoins. » Toujours plus vexé, il arrive aux

Epîtres de saint Jean et lit ça et là : « N'ai-
« mons pas en paroles et avec la langue.
« Aimons-nous les uns les autres. Celui qui
« hait son frère est un homicide !... » A ce
dernier mot, Dursec frissonna et ferma le
livre.

— Décidément, dit-il, mon fameux texte
n'est pas dans l'Évangile ; c'est dommage, il
me convenait bien.

10 JU 67



Le dit-on du peuple :

CHACUN SUIT SA DESTINÉE,

et la réponse de Jésus-Christ.



Le Champenois (c'est ainsi qu'à l'atelier on nommait Pierre Durand, né à Troyes, en Champagne), le Champenois donc était ce qu'on appelle dans le monde un bon enfant, c'est-à-dire un de ces hommes faciles à vivre, pourvu qu'on n'exige rien d'eux ; incapable, comme on dit, de faire du mal à un enfant, mais incapable aussi de faire grand bien à personne, pas même à lui, Durand. Pourvu qu'on le laissât faire sa volonté, manger et surtout boire, travailler et surtout se reposer, on le trouvait toujours de la meilleure com-

position, rendant un service quand il ne s'agissait que de laisser faire, manquant à sa parole dès qu'il fallait agir. Jamais de dispute avec personne. Pour ne se fatiguer ni la tête ni la langue, il vous donnait toujours raison. Si son bourgeois lui faisait sentir qu'en buvant plus souvent qu'à son tour il vidait sa bourse dans la juste proportion où il remplissait son estomac : « Bah ! répondait-il, c'est « plus fort que moi, je ne puis y résister ; « d'ailleurs, chacun suit sa destinée. » Si M. Darcourt, son protecteur, lui reprochait de fêter le saint lundi et de travailler le dimanche : « Bah ! reprenait Pierre, si l'on va se « promener le dimanche, il faut trainer après « soi femme et enfants, tandis que le lundi « les compagnons marchent seuls, chacun paie « son écot, et, si ce n'est pas meilleur marché, « ça dure plus longtemps. » Lorsque M. Darcourt lui observait qu'il ruinait non-seulement sa famille, mais encore sa moralité : « Bah ! répétait Durand pour clore la discussion, arrive que pourra, chacun suit sa « destinée. »

Un jour que le patron avait dit au protecteur du Champenois qu'il ne pourrait garder

plus longtemps son protégé s'il ne changeait de conduite, M. Darcourt manda Pierre Durand dans son cabinet, le fit asseoir et lui dit :

— Pierre, y a-t-il une destinée ?

— Oh ! pour ça oui, répondit Pierre.

— Dans ce cas, vous êtes destiné à m'écouter attentivement sans bouger, car moi, je suis bien résolu de vous parler ferme et net.

Un peu surpris, mais redoutant la peine de répondre, Pierre écouta.

— Je vous apprendrai donc, reprit M. Darcourt, que la destinée a décidé que votre bourgeois vous mettait à la porte sans travail. La destinée a de même arrêté que le boulanger en face et le marchand de vin du coin ne vous feraient plus crédit. En qualité de votre propriétaire, moi je vous mets dehors de l'appartement dont vous me devez trois termes, et comme je ne veux plus être responsable pour vous auprès de votre marchand de meubles, il va vous faire un procès et vous envoyer en prison.

Cette pluie de tristes nouvelles tomba

comme grêle sur le pauvre Champenois qui, d'abord étourdi, ne dit rien.

— Mais, Monsieur, reprit-il enfin, je pense que toutes ces menaces ?...

— Ce ne sont pas des menaces, ce sont des certitudes, et le sort a prononcé.

— Oh ! j'espère bien que le patron me gardera, je lui promettais de mieux travailler à l'avenir.

— Et le boulanger ?

— Je lui ferai espérer un à-compte.

— Et le marchand de vin ?

— Je n'y retournerai plus...

— Et l'ébéniste ?

— Je lui rendrai partie de ses meubles.

— Enfin et moi ? mes trois trimestres échus ?

— Vous, Monsieur ? Oh ! vous, c'est impossible ! vous êtes si bon, je vous en prie, gardez-moi jusqu'à la fin de l'année.

— Ainsi, Pierre, vous espérez par vos demandes au patron, au boulanger, aux marchands de vin et de meubles, enfin à moi-même, changer la destinée ?

— J'espère qu'en les priant bien...

— Soit ; en les priant vous les fléchirez.

Mais alors, reconnaissez qu'il n'y a pas de destinée ?

— Si bien, Monsieur, la destinée c'est que le patron me garde, que les marchands attendent, et que vous...

— Oh ! pour le coup, c'est trop fort ! et je vais vous faire voir que la destinée, c'est que vous couchiez à la rue !

En parlant ainsi, M. Darcourt tire le cordon de la sonnette, un domestique entre.

— Lafleur, allez de ce pas chez mon huissier et lui dites de procéder sans une heure de retard à l'expulsion de Pierre Durand de ma maison. Dites-lui aussi de faire protester le billet de l'ébéniste et de l'envoyer à mon avoué pour commencer des poursuites ; en passant, dites au patron de Pierre que le Champenois n'est plus mon protégé. Allez.

Lafleur sortit.

— Eh bien ! dit M. Darcourt à Durand, y a-t-il toujours une destinée pour vous assurer du travail, du pain et un logis ?

— Monsieur, je n'aurais jamais cru cela de votre part ! Pensez donc que ma femme, mes enfants vont être dans la rue !

— Chacun suit sa destinée.

— Je n'ai pas un sou, pas un morceau de pain à nous mettre sous la dent ; nous allons mourir de faim !...

— Chacun suit sa destinée.

— Mais vous allez passer dans le monde pour un homme dur !

— Chacun suit sa destinée.

— Oh ! Monsieur, je vous en prie, ayez pitié d'une pauvre famille déshonorée !

— Chacun suit sa destinée.

— Mais non ! mais non ; il dépend de vous de tout changer !

— Comment ! de changer la destinée ?

— Mais si vous le voulez, la destinée sera que nous restions bons amis.

— Voyons, Pierre, est-ce ma volonté ou la destinée, qui décidera la chose ?

— Oh ! Monsieur, c'est votre volonté !

— En sorte que, si je retire mes ordres, j'aurai changé la destinée ?

— Non, vous l'aurez suivie.

— Quoi encore ? Eh bien ! pour vous prouver que je suis plus fort qu'elle, mes ordres seront maintenus !

— Vous y êtes bien décidé ?

— Bien décidé !

— Dans ce cas la destinée...

— C'est que vous mouriez de faim ?

— Il paraît bien.

— Alors, j'ai bien envie de faire mentir la destinée et de vous rendre ma protection.

— Qui, oui, je vous en supplie, et, dans ce cas, ce sera bien la destinée.

— Comment, s'écria M. Darcourt, je ne sortirai pas de là ? Voici ma dernière volonté : c'est qu'avant de sortir vous me disiez enfin quelle est la destinée : que je vous soutienne ? ou que je vous abandonne ?

— Que vous me souteniez !

— Allez, je vous abandonne !

M. Darcourt ouvrit la porte du cabinet et fit signe à Pierre de sortir. — Une pensée subite frappa le Champenois. Il se dit : « M. Darcourt a pris cette décision uniquement pour faire mentir la destinée ; si je lui avais dit le contraire, il eût fait autrement. » Près de passer la porte, Pierre se retourna et dit :

— Eh bien ! Je me suis trompé, la destinée est que vous m'abandonniez, et je m'en vais.

Tout en parlant ainsi, au lieu de sortir, Pierre rentra. M. Darcourt devina sa ruse.

— Bien, lui dit-il, puisque votre destinée est d'être abandonné, suivez votre destinée et sortez !

Pierre sortit. Il vint trouver sa femme et lui raconta tout.

— Tu n'es qu'un imbécile, lui dit-elle pour conclusion. Il ne s'agissait pas de tant bavarder de destinée, il s'agit de ce que veut le patron : du travail ; de ce que veut le boulanger : de l'argent ; de ce que veut le marchand de vin : être payé ; de ce que veut l'ébéniste : ses meubles ; et encore de ce que veut le maître de maison : son loyer.

— C'est cependant vrai, dit Pierre.

— Et tu aurais dû répondre à M. Darcourt : Comme vous voudrez ; mais je vous en prie, prenez patience ; si nous nous conduisons bien, vous nous garderez ; si nous nous conduisons mal, vous nous renverrez. Nous aurions fait notre possible pour le satisfaire et nous serions restés.

— C'est probable. Je vais y retourner et je lui parlerai dans ce sens.

Pierre allait sortir lorsque l'huissier et M. Darcourt arrivèrent chez lui.

— Mon cher Monsieur, dit Pierre, ma

femme dit que je suis un imbécile, et c'est un peu vrai. Le fait est que le destin, c'est bon pour la conversation; mais au fond, l'important c'est votre volonté.

— Ah ! vous y voyez clair maintenant !

— Il le faut bien.

— Oui, vraiment il le faut, car, quoique vous en ayez dit jusqu'à ce jour, je suis certain que vous, qui défendiez la cause de la destinée, vous n'aviez pas vous-même cette croyance.

— Je pense bien que je l'avais.

— Non, non ! vous vouliez l'avoir, mais vous ne l'aviez pas ! Et savez-vous pourquoi vous vouliez vous persuader que telle était votre opinion ?

— Pourquoi ?

— Pour vous dispenser de changer de vie. Il vous était commode de répondre toujours : C'est ma nature, c'est mon sang, c'est ma destinée, et ainsi de mettre sur le compte du destin, c'est-à-dire finalement sur le compte de Dieu, vos propres sottises ! Vous faisiez semblant de croire à la destinée pour n'avoir ni à réfléchir, ni à mieux faire.

— Je vous assure que quand j'ai envie de

m'amuser, il y a quelque chose qui me pousse...

— Oni, probablement le démon.

— Oh ! moi je ne crois pas au démon.

— C'est donc vous-même qui vous poussez vous-même ?

— Non.

— Alors c'est celui qui vous a fait, votre Créateur, votre Dieu ? L'entendez-vous ? C'est Dieu qui vous rend paresseux le lundi ! c'est Dieu qui vous envoie au cabaret, et, quand vous hésitez à vous rendre dans quelque mauvais lieu, c'est Dieu qui vous y décide ! N'êtes-vous pas épouvanté d'un tel blasphème ? Non, reconnaissez que si vous vous efforcez de croire à la destinée, c'est contre votre conscience et selon votre passion ; votre véritable désir, c'est de faire le mal sans en avoir la responsabilité.

— Je ne veux faire aucun mal, je désire seulement m'amuser.

— Oui, c'est un nom agréable donné pour dissimuler une vilaine chose. Moi j'appelle mal ce que vous appelez plaisir ; mais tout cela Dieu l'appelle péché, et il n'en reste pas moins vrai que c'est pour pécher plus librement que

vous parlez de la destinée. Quand vous êtes paresseux, c'est vous qui le voulez ; quand vous buvez trop, c'est vous qui le voulez ; et quand vous faites l'entêté pour ne pas me comprendre, c'est encore vous qui le voulez. Si bien que c'est vous, vous-même qui aurez à rendre compte....

— A qui ?

— D'abord à moi, ensuite au tribunal de commerce ; et enfin plus tard à Dieu ! Vous avez donc à choisir entre le repentir et l'entêtement, ce qui revient à dire entre le pardon et la condamnation ! Vous n'aurez désormais plus la ressource de dire : J'ai cru pendant ma vie que chacun suivait sa destinée ; car aujourd'hui vous avez vu, touché, senti qu'au contraire chacun la faisait, sa destinée. A l'instant vous pouvez choisir entre le pardon et la condamnation de Dieu, comme à l'instant vous pouvez préférer ma bienveillance à votre expulsion.

— J'accepte votre bienveillance ; mais qui paiera mes dettes ? Quand même je travaillerais le lundi, quand même je veillerais jusqu'à dix heures du soir, je m'y épuiserais sans jamais m'acquitter. Ah ! les bourgeois ne

savent pas combien c'est difficile pour un pauvre ouvrier d'acquitter un passé chargé de comptes, de billets, de loyer. Quand on se voit tant et tant en arrière, on est bien tenté de jeter le manche après la cognée et de dire : Je n'ai pas de chance, décidément il y a une destinée ! Qui paiera mes dettes, monsieur Darcourt ?

— C'est moi.

— Vous ?

— Oui, moi.

— Oh ! quel bonheur !

— Un moment. Si moi, simple homme, je puis et je veux acquitter vos dettes, ne comprenez-vous pas aussi que Dieu puisse et veuille acquitter votre dette énorme de péchés ? Sachez donc qu'il le peut, le veut, et même qu'il l'a fait. Votre rançon vivante est montée sur la croix de Golgotha. Là Jésus est mort pour vos fautes et aujourd'hui son Evangile proclame votre salut. Ecoutez ses paroles : « Maintenant il n'y a plus de condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ. Quand nous n'étions que pécheurs, Christ est mort pour nous. Comment échapperons-nous, si nous négligeons un si grand salut ? Tandis

que vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs. Je ne mettrai point dehors celui qui viendra vers moi. Confiez-vous en moi, je donne ma vie pour vous, je ne vous appelle pas mes serviteurs; je vous appelle mes amis.» Et si vous vous confiez à ces douces paroles de Jésus-Christ, son apôtre vous dit : « Nous sommes assurés que rien au monde ne peut plus nous séparer de l'amour que Dieu nous a témoigné en Notre Seigneur Jésus-Christ.» Mais si vous refusez ce salut, prenez garde ! vous n'aurez plus la ressource de dire à l'avenir : je ne savais pas qu'on pût être pardonné. Non, aujourd'hui vous le savez et vous pouvez opter entre la vie et la mort, la grâce ou la condamnation. Ce choix, ce n'est pas la destinée qui vous le dictera, c'est bien vous qui l'aurez fixé !

— Soit, voilà le passé réglé : mon loyer est payé, mes meubles sont payés, tout est soldé. Oh ! maintenant je vais travailler de bon cœur !... pourvu que les camarades ne viennent pas encore me tenter ; car voyez, monsieur Darcourt, on a beau avoir la volonté, on n'a pas toujours la force. On prend de bonnes résolutions et puis on y manque ; vous savez : La chair est faible...

— Eh bien ! maintenant que vous travaillerez le lundi, venez chez moi le dimanche, nous lirons ensemble un livre qui nous donnera de bons conseils ; surtout nous prierons Dieu qui nous donnera des forces. Après avoir pardonné notre passé, il nous protégera dans l'avenir, car sa Parole nous dit : « Que celui « qui manque de sagesse la demande à Dieu « qui la donne libéralement. Tout ce que « vous demanderez en mon nom, dit Jésus, « mon Père vous l'accordera. Quand vos enfants vous demandent du pain, dit encore le « Sauveur, vous ne leur donnez pas une « pierre. Comment donc votre Père céleste « vous refuserait-il le Saint-Esprit ? Veillez et « priez » Mais, Pierre, ne dites plus désormais : Je ne savais pas où puiser énergie et courage, car maintenant vous le savez. Libre à vous de prier ou de ne pas prier ; choisissez, et rappelez-vous que vous n'avez plus le droit de dire : Je ne savais pas que Dieu pût nous aider.

— Puisque vous me parlez maintenant au nom de la religion, n'est-il pas dit dans l'Évangile, que nous pouvons être tentés ?

— Écoutez ce que vous répond un apôtre :

« Vous n'êtes pas exposé à des tentations surhumaines, et Dieu, qui est fidèle, ne permettra pas que vous soyez éprouvés au delà de vos forces. »

— Si c'est le diable qui nous tente, n'est-il pas plus fort que nous ?

— Un autre apôtre vous dit : « Chacun est tenté en se laissant entraîner et amorcer par sa propre convoitise. »

— Cependant n'est-il pas vrai que le démon a tenté Jésus-Christ ?

— Oui, comme il est vrai que Jésus-Christ l'a vaincu.

— Mais on dit dans votre Bible que Dieu nous a *prédestinés* ?

— C'est juste : « Prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, afin qu'il fût le premier-né entre plusieurs frères. »

— N'est-il pas dit que d'autres sont *prédestinés à la damnation* ?

— Nulle part ! Dieu endurecise les cœurs, mais des cœurs déjà durs, qui ne veulent pas être touchés ; des hommes « qu'il a longtemps supportés avec patience » et qui ont toujours résisté. Quand une créature a voulu, obstinément voulu se perdre, Dieu ne sera-t-il pas

en droit de fixer la voie que suivra la perdition ? C'est donc bien nous qui nous perdons ; Dieu fait une seule chose : il sauve ; mais il ne sauve que ceux qui veulent être sauvés, et il laisse se perdre ceux qui ne veulent pas de son salut. Rappelez-vous donc que vous êtes libre ; c'est vous, vous-même qui allez choisir. Vous avez devant vous la vie ou la mort ; le pardon ou la condamnation ; vous êtes libre, mais de cette liberté un jour vous en rendrez compte. — Et vous, monsieur l'huisier, au revoir ; j'espère n'avoir pas à vous rappeler !

10 JU 62



Le dicton du peuple :

**DIEU NE PEUT PAS DAMNER LES PAIENS
POUR N'AVOIR PAS CONNU JÉSUS-CHRIST,**

et la réponse de Jésus-Christ.



Il est des gens (peu nombreux sans doute) pour qui c'est un besoin que de parler de religion. Ils y reviennent sans cesse, sous toutes les formes, avec tout le monde. Tel était M. Bernard.

Il en est d'autres pour qui les premiers sont insupportables ; ils les fuient du plus loin qu'ils les voient venir. S'ils sont interpellés sur un sujet religieux, ils font la sourde oreille. Si l'on insiste, ils répondent par un de ces mots qui coupent court à toute conversation. Tel était M. Cazal. Son argument péremptoire était d'ordinaire celui-ci : « Au reste, Dieu

ne peut pas damner les païens pour n'avoir pas connu Jésus-Christ. » M. Bernard parlait-il du devoir d'envoyer des missionnaires dans les contrées sauvages ? « Bah ! répondait M. Cazal, Dieu ne peut pas damner les païens pour n'avoir pas connu Jésus-Christ. » Le convertisseur parlait-il à son voisin de la nécessité de changer de vie lui-même ? Revenait toujours la même parole : « Dieu ne peut pas damner les païens pour n'avoir pas connu Jésus-Christ. » Un jour, impatienté de cette éternelle répétition, M. Bernard regarda en face M. Cazal et lui dit :

Vous avez bien raison, Dieu ne peut pas damner les pauvres païens qui n'ont jamais entendu parler de Jésus-Christ, des hommes qui savent à peine distinguer leur main gauche de leur main droite ; des hommes qui, non seulement n'ont pas connu le Sauveur, mais qui n'en ont jamais entendu parler ; qui ne savent pas même qu'il existe un Evangile et des contrées chrétiennes.

— Vous avouez donc que j'ai raison ?

— Sans doute ; comment damner un homme pour n'avoir pas su ce qu'il ne pouvait pas savoir ? Oh ! si cet homme avait re-

poussé le missionnaire, déchiré l'Évangile ; ou si, après avoir reçu le missionnaire et lu l'Évangile, il avait mangé l'homme et brûlé le livre ; ou bien encore, si après avoir écouté le prédicateur, étudié le volume sacré et reconnu que tous deux disaient vrai, certes, si à ce moment le païen était resté idolâtre, cannibal, polygame, voleur et assassin, alors sans doute, Dieu aurait le droit de le condamner, car alors il aurait connu et rejeté le salut et Jésus-Christ.

— Oh ! alors ce serait bien différent, répondit M. Cazal.

— Oui, ce serait bien différent de la supposition que vous faisiez du sauvage ignorant ; mais c'est parfaitement semblable à vous, homme civilisé, élevé dans un pays chrétien, instruit sur des livres chrétiens ; vous qui avez lu l'Évangile, comme Jésus-Christ, approuvé les deux. Or, ce n'est pas des païens, c'est de vous qu'il s'agit ; et si Dieu ne peut pas les condamner, eux, pour n'avoir pas connu Jésus-Christ, par la même raison Il doit vous condamner, vous, qui l'ayant connu, ne l'avez pas accepté.

M. Cazal ne s'attendait pas à cette conclu-

sion ; il resta quelques instants étourdi sous le coup. Mais enfin il reprit son ancienne tactique, et ramena les païens.

— Ce n'est pas d'eux, c'est de vous qu'il s'agit, reprenait toujours M. Bernard. Répondez pour vous-même : Avez-vous connu Jésus-Christ ?

— Oui.

— L'avez-vous pris pour Sauveur ?

— Non.

— Donc ne trouvez pas étrange qu'il ne vous sauve pas.

— Mais ces pauvres païens....

— Vous êtes en vérité trop compatissant ; vous pensez toujours aux autres, et vous oubliez vous-même.

— C'est qu'en effet, quand on songe qu'il y a cinq cent millions d'hommes....

— Non, non, monsieur Cazal, la vérité est que vous ne songez guère à ces cinq cent millions que pour m'empêcher de parler de vous. Ces cinq cent millions sont une petite ruse pour changer la question, et je vous répète en abondant dans votre sens : les païens ne sont pas responsables pour une

connaissance qu'ils n'ont pas eue ; mais vous l'êtes, vous qui la possédez.

— Je vous assure qu'en parlant des païens, je pense à moi....

— Oui, dans un sens cela est vrai ; mais voici ; comment vous vous dites : « Si les païens
« peuvent se passer de Jésus-Christ, pour-
« quoi moi-même ne le pourrais-je pas comme
« eux ? Ne puis-je pas profiter de l'ignorance
« dont ils profitent ? et pourvu que j'ignore,
« n'en aurai-je pas le profit ? Donc ne nous
« cassons pas la tête pour apprendre ce qui
« ne servirait qu'à m'obliger ; laissons dans
« l'ombre le plus possible les dogmes évan-
« géliques, afin d'avoir moins de responsa-
« bilité. Plus j'ignorerais et plus j'aurais de
« liberté. » Voilà votre secrète pensée. Vous
ne vous l'avouez pas, vous cherchez même à
vous faire illusion. Mais sachez-le bien : là est
votre véritable désir : rester dans l'incertitude
religieuse, pour n'être pas soumis à une obli-
gation ! Si bien qu'au lieu d'être excusable,
comme ces païens, vous êtes deux fois cou-
pable : coupable pour ne pas suivre ce que
vous connaissez déjà, et coupable pour ne
pas vouloir en savoir davantage.

— Moi je vous répète que si le sauvage peut se passer de Jésus-Christ, tout le monde peut s'en passer, et par conséquent moi-même.

— Je vous répète aussi que le païen n'est excusable que par son ignorance. Or êtes-vous ce païen ?

— Non.

— Jésus-Christ vous est-il inconnu ?

— Non.

Donc vous n'êtes pas du nombre de ceux que Dieu ne saurait damner. Je continue : N'auriez-vous pas pu vous instruire davantage de l'Évangile.

— Oui.

— Ne négligez-vous pas un peu ce que vous en savez ?

— Oui.

— Donc, d'après votre règle, que Dieu punit selon la lumière qu'on a et celle qu'on refuse, vous êtes doublement condamnable. Ce n'est pas moi, c'est vous qui l'avez dit.

— Mais, moi, je vous répète que Dieu ne peut pas damner les païens pour...

— Ah ! vous en revenez encore à vos païens ? convenez qu'ils vous rendent le grand

service de détourner la conversation de dessus votre propre personne ? C'est précisément là que je trouve un nouvel indice de votre culpabilité. Si vous vous sentiez en foi et en conduite ce que vous devriez être, vous n'éviteriez pas avec tant de persévérance de parler de vous-même. Vous seriez bien aise qu'on parlât de votre Sauveur, de votre amour pour lui. Vous diriez clairement, directement : Je suis sauvé, Dieu ne peut pas me condamner, et vous n'iriez pas, répétant toujours : Dieu ne peut pas damner les païens.

— C'est vous qui mettez votre plaisir à me taquiner ; mais vous ne répondez pas à la difficulté : Est-ce que votre Evangile ne damne pas les païens pour n'avoir pas connu Jésus-Christ ?

— Non.

— Comment ! non ? mais ne dites-vous pas tous les jours : Il n'y a de salut qu'en Jésus-Christ ?

— C'est vrai. Toutefois, écoutez une histoire. Un jour un médecin vient dans un hôpital offrir ses services à tous les malades. Quelques-uns le consultent et sont guéris ;

d'autres ne le consultent pas et meurent. De quoi sont-ils morts ?

— De leur maladie.

— Bien répondu. Il en est de même du grand docteur Jésus et des pauvres pécheurs dans l'hôpital de ce monde. Jésus vient offrir le pardon par la foi en sa mort expiatoire. Les uns croient et sont sauvés ; les autres ne croient pas et restent perdus. Par quoi sont-ils perdus ?

— Par leurs péchés.

Encore bien répondu. Si donc les païens sont un jour condamnés, ce ne sera pas pour leur ignorance de Jésus-Christ, ignorance invincible, ignorance involontaire ; je dirai même, si vous voulez, ignorance innocente ; mais ils seront condamnés parce qu'ils ont péché. C'est la pensée de saint Paul : les transgresseurs qui n'auront pas eu la loi n'en périront pas moins, parce que leur conscience leur tient lieu de loi.

— Alors pourquoi Jésus-Christ ne s'est-il pas fait connaître aux hommes de tous les siècles, et de tous les pays, afin qu'ils pussent être sauvés ?

— Je vous le dirai tout à l'heure ; mais

d'abord laissez-moi vous faire une réponse de côté, pour vous très-intéressante.

— Je vous écoute.

— Si Jésus-Christ s'était fait connaître dans tous les siècles et dans tous les pays, il n'aurait pas mieux réussi sur les autres hommes que sur vous, qui le connaissez et ne le croyez pas ! Vous voyez donc, d'après votre exemple personnel, qu'il n'aurait pas suffi que Jésus fût connu pour qu'il fût cru.

— C'est vrai ; mais alors tous les hommes auraient été inexcusables.

— Vous avouez donc que vous, vous êtes inexcusable ?

— Bien, bien ; il ne s'agit pas de moi ; mais des païens. Voyons votre réponse directe.

— J'y viens ; mais, remarquez en passant que, comme je vous l'ai dit : vous détournez toujours la conversation de vous-même parce que vous vous sentez coupable. Maintenant j'en viens à vous dire pourquoi Jésus-Christ ne s'est pas fait connaître dans tous les temps et dans tous les lieux. D'abord, remarquez que Dieu se sert de moyens ; ses moyens dans l'œuvre de la diffusion de l'Evangile, ce sont des hommes et il faut qu'il

en soit ainsi. Supposez que Dieu n'ait employé pour convertir le genre humain que des moyens infaillibles, l'éclat violent de la foudre ou la force irrésistible du Saint-Esprit ; les convertis seraient semblables à la brute obéissant au fouet. Pour qu'ils fussent libres d'accepter le salut, il fallait qu'ils fussent libres de le refuser ; de là la nécessité de les appeler au salut par des instruments auxquels ils pussent résister, par des hommes enfin. Dieu s'est bien chargé de faire croître la semence ; mais il a laissé à des mains faillibles le soin de planter et d'arroser. Si ces cultivateurs spirituels ne font pas leur devoir, ce n'est pas à Dieu qu'il faut en demander compte. Je pourrais donc déjà vous dire : Si l'Évangile n'est plus connu parmi les païens, la faute en est aux hommes qui portent le nom de chrétiens ; en partie à vous et à moi-même. N'en accusons donc pas le Créateur. Mais j'ai plus et mieux à vous dire.

— Voyons.

— Quand Jésus-Christ aurait-il dû se faire connaître de tous les peuples ?

— Dès le jour même où il est venu sur la terre.

— Soit. Mais alors dans les jours qui ont précédé la venue de Jésus-Christ, les païens auraient encore été perdus.

— Eh bien ! Jésus-Christ aurait pu venir plus tôt ; par exemple, au même temps de Moïse.

— Soit. Mais avant Moïse il y avait des païens qui n'auraient pas connu le Sauveur et qui eussent encore été perdus.

— Eh bien ! le Christ aurait dû venir à l'appel d'Abraham... Mais non ; vous allez me dire, pour le siècle d'Abraham, ce que vous m'avez dit de celui des Apôtres et celui de Moïse. Pour couper court, je vous dirai que Jésus-Christ aurait dû venir avec le premier homme, le lendemain de la chute originelle ; ainsi le remède eût été aussitôt appliqué que le mal accompli. Au fur et à mesure que le péché se fût propagé avec les hommes sur la terre, le salut eût été proclamé ; tout le monde l'aurait connu, et l'on ne pourrait plus vous opposer aujourd'hui cette objection que l'Évangile laisse périr les païens qui n'ont pas connu Jésus-Christ.

— Je n'ai qu'un mot à répondre : Si Jésus-Christ était venu dès la création du monde,

Adam, lui-même, n'aurait-il pas pu dire : Pourquoi le monde n'a-t-il pas été créé plus tôt ? Né, il y a mille ans, je serais déjà dans le paradis. Encore mille ans plus tôt, le père d'Adam aurait pu dire la même chose, ainsi de suite et sans fin. Si bien que pour répondre à votre objection, il faudrait que ni le monde, ni l'homme, n'eussent jamais commencé ; il faudrait que la création fût éternelle, ce qui implique contradiction. Dites-vous donc que tout, excepté Dieu, tout doit avoir un commencement. Dès-lors, qui en fixera l'époque ? Qui pourra dire : Mieux eût valu créer l'univers plus tôt ou plus tard ? Ne voyez-vous pas que c'est là une question oiseuse, insoluble et que l'important pour vous, comme pour moi, c'est de voir si Jésus-Christ nous apporte oui ou non le salut ? Et quand nous aurons reconnu la vérité pour nous-mêmes, nous chercherons comment la communiquer aux autres.

— Tout cela est bel et bon ; mais je trouve toujours injuste que Dieu laisse mourir les païens dans leurs fautes. Pourquoi sauver les uns et pas les autres ? du moins, pourquoi appeler ceux-ci et pas ceux-là ?

— Je n'en sais rien ; mais que ce soit injuste, c'est ce que je nie. Remarquez que le salut de Jésus-Christ n'est pas une récompense, c'est une grâce ; Dieu peut l'accorder aux uns sans l'accorder aux autres. Il n'y a pas là d'injustice, il y a préférence. Dieu traite les croyants avec faveur, cela n'empêche pas de traiter les incroyants avec justice.

Dieu est maître de ses dons. Le Créateur de toutes choses n'est pas un homme qui, ayant hérité lui-même, soit obligé en conscience de partager des biens qu'il a reçus d'un autre et dont il n'est que l'administrateur. Le Créateur n'a rien reçu de personne, il n'est obligé envers aucun être. Il reste équitable en donnant plus ou moins, et tout ce qu'il accorde, quelque peu que ce soit, reste un bienfait. Vous connaissez la parabole des ouvriers appelés à différentes heures du jour pour travailler dans une vigne. Le soir, le maître donne à ceux venus le matin le prix convenu, un denier ; à ceux venus sur les midi et même plus tard, il accorde le même salaire. Les premiers s'en plaignent et le maître réplique avec raison : « Mon ami,

« je ne te fais aucun tort ; n'as-tu pas fait
« accord avec moi, à raison d'un denier ?
« Prends ce qui est à toi et t'en va. Pour
« moi, je veux donner au dernier venu au-
« tant qu'à toi. Ne m'est-il pas permis de
« faire ce que je veux de ce qui est à moi ?
« Ou bien, vois-tu de mauvais œil que je sois
« bon. » Tel est l'emblème de la conduite de
Dieu. Il fait aux païens la promesse de les
traiter dans l'autre monde selon leur con-
duite dans celui-ci. Ils ont pour loi leur con-
science. S'ils font bien, ils trouveront bien.
S'ils font mal, ils trouveront mal. En quoi
consistera leur punition ? Je n'en sais rien, je
sais seulement que ceux d'entre ces pécheurs
qui parviennent à la connaissance de Jésus-
Christ et se confient en lui seront pardon-
nés et sauvés. Cela empêche-t-il que Dieu ne
soit juste envers ceux qui ne reçoivent pas
cette *faveur de plus* ?

— Alors, le salut de Jésus-Christ n'est
qu'une *faveur de plus* ?

— Oui ; mais cette *faveur de plus* se change
en une condamnation de plus pour ceux qui
comme vous ont pu obtenir cette *grâce* et
qui ne l'ont pas voulu.

— Je vous dis qu'il est impossible que Dieu damne les païens pour n'avoir pas connu Jésus-Christ.

— Moi, je le dis comme vous et j'ajoute : Il les condamne pour avoir fait le mal.

— Si les païens ne sont pas condamnés....

— Vous n'êtes pas païen.

— Pour avoir ignoré...

— Vous n'êtes pas dans leur ignorance.

— Mais laissez-moi donc parler des païens...

— Non, il s'agit de vous.

— Ah ! vous me fatiguez !

— Ce n'est pas moi, c'est la vérité qui vous fatigue.

— C'est bon, je n'en veux pas savoir davantage.

— Ce que vous savez suffit pour vous rendre inexcusable.

— Est-ce à dire que je sois damné ?

— Vous devez savoir si vous avez péché, si vous avez repoussé l'Évangile ; si, dans ce moment, vous fermez les yeux à la lumière que je m'efforce de tenir devant vous. C'est peut-être la dernière fois que je vous parle

sur ce sujet, mais ce n'est pas la dernière fois que vous en entendrez parler.

— J'enverrai promener tous ceux qui viendront à l'avenir m'en casser la tête comme vous.

— Mais un jour, il en est Un qui saura vous faire écouter.

— Qui ?

— Celui qui ne damne pas les païens pour ne l'avoir pas connu, mais qui vous condamnera pour l'avoir entrevu... et repoussé.

10 JU



Le dicton du peuple :

POURQUOI Y A-T-IL

TANT DE RELIGIONS DIFFÉRENTES DANS LE MONDE ?

et la réponse de Jésus-Christ.



— Pourquoi tant de religions différentes dans le monde ?

— Et pourquoi votre pourquoi ? est-ce une plainte ou une objection ?

— L'un et l'autre.

— Vous vous plaignez donc qu'il y ait plusieurs religions. Mais à qui la faute ? A Dieu ou à l'homme ? Qui les a faites ces religions diverses, contradictoires, et par conséquent fausses ? Dieu a-t-il dit oui et non, blanc et noir ? a-t-il recommandé en même temps Christ et Boudha ?

— Je ne dis pas que cela vienne de Dieu.

— Alors cela vient des hommes, et c'est aux hommes qu'il faudrait s'en prendre. Ainsi, vous qui vous plaignez, vous avez probablement votre petit système de croyance que vous vous êtes fait à vous-même.

— Sans doute; chacun a ses idées en religion comme en politique.

— Eh bien ! plaignez-vous à vous-même de vous-même, car, pour votre part, vous contribuez à grossir le nombre des religions dans le monde. Peut-être ne vous manque-t-il que plus de puissance, plus d'esprit pour faire école. Roi ou philosophe, vous feriez votre petite religion pour vos peuples ou vos concitoyens; à moins que vous ne trouvas- siez plus commode de leur laisser celle qu'ils auraient. Ainsi tous les hommes, chacun selon son pouvoir ou son intelligence, concourent à multiplier les religions. Si ces religions sont nombreuses et diverses, c'est la faute de tout le monde, excepté de Dieu.

— Mais Dieu n'aurait-il pas pu mettre obstacle à cette confusion ?

— Comment ?

— En maintenant tous les hommes dans la même croyance.

— Expliquez-vous : voulez-vous dire que Dieu aurait dû forcer ou persuader les hommes ?

— Les persuader si possible ; sinon...

— Je vois que vous êtes de ces maîtres débonnaires qui consentent à ne faire violence qu'à ceux qui résistent. Mais remarquez que personne ne force ceux qui obéissent, et que par conséquent votre persuasion aidée au besoin de la violence, c'est tout simplement de la tyrannie. Voilà donc ce que vous auriez voulu, que Dieu contraignait les hommes à croire ?

— Un peu.

— L'auriez-vous voulu pour vous ? Seriez-vous bien aise de ne pouvoir penser que des choses arrêtées d'avance, de n'avoir pas la liberté de réfléchir et de choisir ? Et comme cette foi imposée aurait pour but final de diriger votre conduite, seriez-vous encore bien aise d'être obligé de faire ceci ou cela ? Voudriez-vous, comme le galérien, être conduit au travail, traîné par une chaîne, poussé par le bâton ?

— Pas précisément.

— Puisque vous ne le voudriez pas pour

vous, ne le demandez pas pour les autres, et reconnaissez que Dieu a bien fait de nous laisser libres, même au risque de nous voir embrasser et former diverses religions. L'homme sans liberté ne serait plus l'homme; il serait moins que la brute; car la brute, malgré ses instincts, peut encore choisir. Sans liberté, nous n'aurions plus d'option entre le bien et le mal, plus de responsabilité, plus de bonheur moral.

Eh bien! je retire le mot de contrainte; je dis seulement: Dieu aurait pu persuader, tout doucement persuader aux hommes de n'avoir qu'une religion?

— Mais c'est précisément ce qu'il a fait!

— Comment cela?

— D'abord vous reconnaissez que Dieu n'a pu donner aux hommes, ni deux ni plusieurs religions.

— J'en conviens.

— Vous reconnaissez, sinon qu'il en a donné une, du moins qu'il aurait pu le faire?

— Je le reconnais.

— Vous avouez même qu'il eût sagement

agi, en faisant accepter une croyance par la douce persuasion.

— C'est vrai.

Si vous, dans votre petite sagesse, reconnaissez que Dieu devait recommander une religion aux hommes, une religion unique, n'est-il pas probable que Dieu a été aussi habile que vous ? et s'est conduit aussi prudemment que vous l'eussiez fait, en octroyant cette unique religion appuyée par de bonnes raisons ?

— Oui, comme vous dites, cela paraît probable ; mais en est-il ainsi ? Voilà la question.

— Très-bien. A cette probabilité, j'ajoute le fait : oui, Dieu a donné aux hommes une religion, et une unique religion : elle a commencé par Adam ; suivi par Noé, Abraham, Moïse, David, les Prophètes, Jésus-Christ et ses Apôtres. Dans cette religion unique, rentrent les Juifs, les chrétiens, et même les mahométans.

— Comment ! Juifs, chrétiens, mahométans, sont tous de la même religion ?

— Du moins tous se réclament de la même origine ; pour tous, Abraham est le père des croyants, et la Bible une révélation. Le tronc

est unique, bien que les branches soient nombreuses. Dieu n'a donné qu'une religion, que les hommes ont hachée. Et malgré tous les efforts humains pour dénaturer la révélation divine, je vous montre un tiers de l'humanité sous l'influence d'une unique religion.

— Je passe condamnation pour ce tiers ; mais les deux autres : pourquoi les avoir laissés dans une telle ignorance de la vérité ?

— Remarquez d'abord que ce n'est pas Dieu qui les laisse dans l'ignorance ; c'est bien nous, hommes, nommés chrétiens ; car Dieu a dit : « Allez, enseignez toutes les nations. » Si nous ne l'avons pas fait, le tort est encore à nous, non pas à Dieu.

— Oui, mais c'est dès l'origine que Dieu aurait dû donner une seule religion à tout le monde.

— Et ne voyez-vous pas que c'est ce qu'il a fait ? Le monde a commencé par une seule famille ; or, pensez-vous que Dieu ait donné à Adam et Eve deux religions différentes, et ne voyez-vous pas que si les enfants d'Adam et d'Eve en ont plusieurs, aujourd'hui en dehors de la Bible, c'est parce qu'eux-mêmes

les ont créées? C'est l'homme, toujours l'homme, abusant de sa liberté, qu'il faut accuser. Mais au fond de ces religions diverses, par les hommes inventées, on retrouve quelques traces de celle unique que Dieu leur avait révélée. Chez tous, la notion d'un Créateur, le souvenir d'un déluge, l'institution des sacrifices, l'attente d'un Sauveur, la prière, l'Esprit-Saint, le pardon, le ciel; voilà les restes de cette religion primitive donnée par Dieu, altérée par les hommes, et aujourd'hui tellement défigurée par les superstitions dont on l'a couverte, qu'il faut y regarder de près pour la reconnaître. Oui, au fond non seulement de toutes les sectes chrétiennes, juives, musulmanes, mais encore au fond des religions idolâtres des Indes, de la Chine, de l'Océanie, de l'Afrique et du nouveau monde, on retrouve des fragments de vérité qui, réunis, se trouveraient constituer la religion unique que Dieu a donnée au monde, et que le monde a brisée au gré de ses passions.

— Mais qu'est-ce que les passions de l'homme ont à faire ici?

— Elles sont la cause première de toute

cette confusion. Ce sont elles qui ont multiplié les croyances, et ce sont elles qui, maintenant, se plaignent de cette multiplication.

— En sorte que moi, qui fais de cette multiplicité de croyances une objection contre l'existence d'une croyance unique et vraie, c'est aussi poussé par mes passions que je vous parle ?

— Précisément ; j'affirme même que s'il n'y avait qu'une seule religion dans le monde entier, vous objecteriez alors contre elle comme maintenant contre toutes ?

— Et voudriez-vous me dire quelle serait mon objection ?

— Volontiers. Vous me direz : « Il est vrai qu'il n'y a qu'une doctrine, mais tout le monde n'y croit pas. Ce n'est pas la diversité des croyances chez des hommes qui m'arrête, c'est leur incrédulité. Si cette religion unique est vraie, pourquoi tout le monde n'y croit-il pas ? »

— Le raisonnement que vous m'attribuez n'est pas si mauvais.

— Je vais donc plus loin ; j'ose vous dire que, s'il n'y avait qu'une religion dans le

monde et que tous les hommes fussent enclins à y croire, vous objecteriez encore.

— Quoi ?

— Vous diriez que cette foi est un instinct de la nature ; un préservatif divin contre la crainte de la mort, un fruit de l'imagination humaine, une faiblesse de notre organisation.... Que sais-je encore ? Vous trouveriez mille mots pour vous défaire d'une croyance unique qui gênerait votre liberté. Vous renverriez la religion aux vieillards pour les consoler, et vous, encore jeune, penseriez n'en avoir pas besoin. Est-ce vrai ?

— Peut-être.

— Ce n'est pas tout. Je pense que s'il n'y avait qu'une religion sur la terre, acceptée par tous, jeunes et vieux, et que vous-même la sentissiez s'imposer à votre conscience même dans la vigueur de la jeunesse et de la santé, si tous les hommes croyaient en un avenir aussi naturellement qu'ils croient à leur passé, vous trouveriez encore un moyen de lutter contre votre propre persuasion.

— Pour le coup, c'est trop fort !

— Oui, vous posant en philosophe pour mieux abriter vos passions, vous diriez : « La

foi est un instinct donné par le Créateur aux hommes, pour les rendre plus dociles à leurs gouvernants. Les intérêts des nations et des individus sont si divers, il est si facile d'é luder les lois, de cacher le mal, qu'il était bien nécessaire que le Créateur mit en nous comme un frein, une espérance, une crainte au-delà de la tombe. C'est une fraude ; mais une fraude pieuse. Laissons donc croire les créatures ; mais rapprochons-nous du Créateur ; plaçons-nous au-dessus de l'instinct qui nous tyrannise, bon pour la foule, superflu pour l'homme qui réfléchit. »

— Avec des suppositions, vous pouvez tout prouver.

— Mes suppositions sont des réalités. Il existe, en effet, une religion unique, acceptée de tout le monde, qui vient évidemment du Créateur, et que cependant chacun repousse autant qu'il peut et ne pratique qu'à son corps défendant.

— Laquelle ?

— Celle de la conscience. Certes, s'il y a quelque chose de certain, c'est que Dieu n'a donné qu'une seule et même conscience à tous les hommes. Voyez, cependant, combien

les hommes l'ont dénaturée, tordue, rapetissée de mille et mille manières ! La conscience reçue de Dieu était une règle droite, unie, parfaite. Les hommes en ont fait une règle d'écolier tachée, ébréchée, fendue, raccourcie ; une règle de plomb qui se tord, s'allonge, s'amincit, comme un fil qui s'enroule en tous sens. Ce qu'on a fait de la conscience, on l'a fait aussi de la religion révélée, tordue par les uns, écornée par les autres, dénaturée par tous ; et quand chaque peuple en a gardé le lambeau qui lui convenait et rejeté la partie embarrassante, quand on est ainsi parvenu à faire de la religion primitive et vraie cent religions dérivées et fausses, on s'est écrié : « Pourquoi tant de religions différentes dans le monde ? » C'est tout simplement parce que vous, qui vous en plaignez, avez multiplié l'unique que Dieu y avait mise.

— Ainsi, d'après vous, toutes les religions humaines se rattachent de près ou de loin à une seule religion divine ?

— Toutes.

— Et sans doute cette religion unique et divine, c'est la vôtre ?

— Non, car j'ai pu y mettre mes propres erreurs.

— C'est donc la mienne ?

— Non, car vous n'en avez point.

— Laquelle donc ?

— Celle de la Bible, commençant par Moïse et les Prophètes, finissant par Jésus-Christ et les Apôtres. En dehors de ce livre, il peut y avoir beaucoup de vérité, mais de la vérité entachée d'erreur. La Bible est une source qui coule et se répand au loin ; le fleuve qui en sort couvre le monde, se ramifie à droite, à gauche ; mais chemin faisant, il reçoit des torrents fangeux, la terre en s'y mêlant ternit ses flots. Que faire pour avoir l'onde pure ? Tout simplement remonter à cette source ; lire l'Évangile de Jésus-Christ, écrit par ses apôtres. Là l'eau est si saine et si profonde qu'en allant y boire, vous êtes sûr de vous abreuver de pure vérité.

— Mais c'est vous, homme, qui me donnez ce conseil ; n'auriez-vous pas mêlé votre torrent fangeux au fleuve limpide ?

— Soit ; je vais donc me taire et laisser parler Jésus-Christ : « Sondez les Écritures, dit-il, car elles rendent témoignage de moi, et par elles vous espérez obtenir la vie éternelle. »

— Votre Bible est un livre si gros, si difficile...

— Oui. C'est un arbre magnifique, aux mille branches et aux rameaux touffus ; mais allez de suite aux fruits ; saisissez l'Évangile, vous verrez combien il est doux et savoureux. « Je suis doux et humble de cœur, vous dit Jésus ; chargez mon joug qui est facile et mon fardeau qui est léger. »

— Quel est ce joug, ce fardeau ?

— Et vous, dites-moi : Quel est le joug, le fardeau que vous portez ?

— D'abord la misère, ensuite le travail, enfin la maladie.

— Rien de plus ?

— C'est bien assez !

— Vos péchés ne vous pèsent donc guère ?

— Ah !...

— Eh bien ! voilà le fardeau dont Jésus veut vous soulager. Celui qu'il vous offre en échange, c'est le pardon.

— Fardeau léger, en effet.

— Oui, pour vous ; mais pesant pour Jésus-Christ.

— Comment ?

— Parce que pour vous pardonner il a dû

porter votre fardeau sur la croix; en d'autres termes, mourir pour effacer vos fautes, et c'est pourquoi il ajoute maintenant : « Venez à moi et vous trouverez le repos de vos âmes !

— J'aimerais aussi trouver le repos de mon corps et de mon esprit !

— Jésus vous l'offre aussi ; écoutez une histoire qu'il va vous raconter : « La terre d'un homme riche avait rapporté une abondante récolte, et il délibérait en lui-même, disant : Que ferai-je ? Car je n'ai plus de place pour serrer mes fruits ? Et il dit : « voici ce que je ferai : J'abattraï mes greniers et j'en bâtirai de plus grands, et j'y serrerais tout mon blé et mes biens, et je dirai à mon âme : Mon âme, tu as beaucoup de biens amassés pour beaucoup d'années ; repose-toi, mange, bois, réjouis-toi. Mais Dieu lui dit : Insensé, cette nuit on doit te redemander ton âme ; ce que tu as mis en réserve, à qui sera-t-il ? Il en est ainsi de celui qui thésaurise pour lui-même et qui ne s'enrichit pas pour Dieu. Puis Jésus dit à ses disciples : C'est pourquoi je vous le déclare : ne vous inquiétez point

« pour votre vie de ce que vous mangerez,
« ni pour votre corps, de quoi vous serez
« vêtus ; car la vie est plus que la nourri-
« ture, et le corps plus que le vêtement.
« Observez les oiseaux : ils ne sèment ni ne
« moissonnent ? ils n'ont ni cellier, ni gre-
« nier, et Dieu les nourrit. Combien ne
« valez-vous pas plus que des oiseaux ! Et
« lequel de vous peut, par ses inquiétudes,
« ajouter une coudée à sa taille ? Si donc
« vous ne pouvez pas la moindre chose,
« pourquoi vous inquiétez-vous du reste ?
« Observez les lys. Comment croissent-ils ?
« Ils ne travaillent ni ne filent ; cependant
« je vous le déclare, Salomon dans toute sa
« gloire ne s'est pas même vêtu comme l'un
« d'eux ! Or, si Dieu revêt ainsi dans la cam-
« pagne l'herbe qui vit aujourd'hui, et qui,
« demain, est jetée au feu, à combien plus
« forte raison le fera-t-il pour vous, gens de
« peu de foi ? Ne vous inquiétez pas de ce que
« vous mangerez et boirez ; votre Père sait
« ce dont vous avez besoin. Mais recherchez
« le royaume des cieux et sa justice, et le
« reste vous sera donné par-dessus. »

— A votre compte, Jésus-Christ m'offre

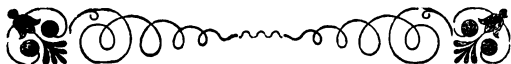
mon pardon et mon pain, le ciel et la terre.
Je n'ai donc plus rien à faire ?

— Ce n'est pas ce que Jésus dit. Mais il dit qu'au lieu de vous inquiéter, vous devez vous confier, ou, selon le mot de la Bible, croire en lui.

— Après cela, je n'ai plus rien à faire ?

— Non, qu'à « *veiller et prier !* »

10 JU 99



Le dicton du peuple :

MOI JE CROIS CE QUE JE VOIS,

et la réponse de Jésus-Christ.



Moi, je crois ce que je vois.

— Et vous avez bien raison.

— Je vois le soleil, c'est clair comme le jour; et je me dis : Le soleil existe.

— Parfaitement jugé. Mais puisque vous me parlez du soleil, avez-vous jamais entendu dire que bien qu'on le voie monter le matin à gauche, descendre le soir à droite, cependant il ne bouge pas, et que c'est la terre qui tourne ?

— Non-seulement je l'ai entendu dire, mais encore expliquer. Si le soleil, qui est à

38 millions de lieues de nous, décrivait un cercle chaque jour, cela ferait une fameuse route de 10 millions de lieues par heure, tandis qu'en admettant que la terre tourne sur elle-même comme une toupie, c'est bien plus simple.

— Mais comment la terre se soutient-elle en l'air ?

— Si elle ne s'y soutient pas, dites-moi, vous, comment le soleil passe dessous chaque soir pour revenir de l'autre côté le matin ? Vous le voyez donc, que vous fassiez tourner ou le soleil ou la terre, il faut que tous deux soient libres dans les espaces. Dès-lors, je comprends mieux que la terre tourne sur elle-même en 24 heures, que je ne comprendrais que le soleil parcourût un cercle de deux cent millions de lieues en un jour.

— Très-bien raisonné. Mais remarquez que tout cela vous ne le voyez pas et cependant vous le croyez.

— C'est vrai ; je raisonne et je le comprends ; on n'est pas un imbécile !

— Non, certes, car vous raisonnez juste et comprenez très-bien. Seulement, je veux vous faire observer que vous croyez quelque

chose de plus que ce que vous voyez : vous croyez encore ce que vous comprenez.

— Sans doute, et l'on s'en fait honneur !

— Très-bien. Seulement, vous ferez bien, à l'avenir, de ne plus répéter votre adage : « Moi je crois ce que je vois, » et de le remplacer par celui-ci, plus honorable et tout aussi vrai : « Moi je crois ce que je comprends. »

— Accepté.

— A l'unanimité. Mais puisque nous parlons du soleil, pourriez-vous me dire qui l'a fait ?

— D'abord, ce n'est ni vous ni moi, ni aucun homme. Ensuite, le soleil ne s'est pas fait lui-même, car pour agir il faut exister. Je ne vois donc qu'une supposition raisonnable : Le soleil, comme la lune, comme la terre, les planètes et les étoiles, l'univers entier, doit avoir un Créateur surhumain.

— A merveille. Mais tenons-nous-en à la terre et au soleil. Vous semble-t-il qu'il y ait quelques rapports entre les deux ?

— Il y en a mille. Le soleil réchauffe la terre, mûrit nos moissons, éclaire nos yeux, ranime notre corps, égale notre esprit. Je

n'en finirais pas s'il me fallait dire tout ce que le soleil fait pour notre bas monde.

— C'est bien assez. Mais dites-moi : Pensez-vous que ces rapports entre le soleil et la terre aient été voulus par leur commun Créateur ?

— Voulus et préparés.

— En sorte que si nous sommes nourris, chauffés, vêtus, éclairés et réjouis, c'est que notre Créateur a tout disposé pour cela ?

— Sans doute.

— Convenez que c'est une grande bonté ?

— Oh ! j'en conviens, et je crois au bon Dieu.

— Cependant cette bonté ne se voit pas comme le soleil, elle ne se raisonne pas comme le mouvement de la terre ; ni vos yeux ni votre esprit ne peuvent l'expliquer.

— Non, mais mon cœur la sent.

— C'est précisément où j'en voulais venir. Vous voyez donc que non-seulement vous croyez au soleil que vous voyez, au mouvement de la terre que vous comprenez ; mais encore à la bonté du Créateur, que vous sentez. Il y a pour vous des vérités saisies par les sens, d'autres par l'esprit, d'autres par le cœur.

— C'est vrai; qu'en voulez-vous conclure?

— Que vous croyez aussi ce que vous *sentez*. Vous croyez aux sentiments; vous croyez que votre mère vous a aimé; vous-même chérissez vos enfants; votre femme a pour vous de l'affection. Convenez que l'amour est une réalité qu'on ne voit pas, ne raisonne pas et qui n'en existe pas moins. La mère qui ruine sa santé pour veiller la nuit son enfant malade, le fait-elle par raisonnement?

— Non.

— Et fait-elle bien?

— Oui.

— Vous le voyez, vous croyez aussi au sentiment.

— Je n'y avais pas pensé.

— Ce n'est pas tout. Etes-vous riche?

— Non.

— Voudriez-vous le devenir?

— Oui?

— Pour cela seriez-vous disposé à faire un faux? à escalader un mur? à donner du poison, alors même que vous seriez sûr de n'être pas découvert?

— De telles questions ne méritent pas de réponses!

— Répondez toujours.

— J'en aurais honte, car cela supposerait que je puisse hésiter.

— Mais enfin répondez !

— Eh bien ! je vous dirai que vous m'insultez par de telles suppositions. On est pauvre, mais on a une conscience tout aussi bien que vous !

— Et cette conscience, vous voulez la respecter ?

— Mieux que vous ne respectez les conventions.

— J'en suis charmé. Mais remarquez que cette conscience, par vous respectée, ne se voit pas comme le soleil ; ne se comprend pas comme le mouvement de la terre, n'émeut pas comme l'amour ; car vous usez de cette conscience, même envers un étranger. Le cœur aime des parents, des amis ; mais la conscience respecte la fortune et la vie même d'un inconnu. Le voleur peut aimer, il ne peut être consciencieux. La conscience est donc distincte de l'amour, et cette conscience, vous y croyez.

— Certainement.

— Ainsi maintenant résumons toutes vos

croyances : vous croyez à ce que vous voyez, et vous avez raison. Vous croyez à ce que vous comprenez, et vous faites bien. Vous croyez à ce que vous sentez ; c'est une bonne disposition. Enfin, vous croyez à votre conscience ; c'est parfaitement juste. Vous reconnaîtrez donc avec moi qu'il y a des vérités qui se jugent par les yeux, d'autres par l'esprit, d'autres par le cœur, d'autres par la conscience ; et qu'il n'est pas moins vrai, pas moins clair, pas moins certain que le soleil nous éclaire et qu'un assassin est un méchant ! pas moins vrai, pas moins clair, pas moins certain que la terre tourne et qu'on doit aimer sa mère !

— Je vous accorde tout cela ; mais quand je vous ai dit : moi je crois ce que je vois, il ne sagissait ni du soleil, ni de la lune, ni de père ni de mère ; il s'agissait de religion.

— Je le sais bien et j'y arrive. Si les sens, l'esprit, le cœur et la conscience sont bons juges dans les choses de ce monde, pourquoi ne pas s'en servir lorsqu'il s'agit du monde à venir ? Le sujet est plus haut, plus noble, plus vaste ; est-ce une raison pour le rapetisser à la mesure de nos sens ? N'est-ce pas préci-

sément alors que nous aurons besoin de toutes nos ressources pour nous élever à la vérité ? La religion n'est-elle pas précisément une chose du cœur et de la conscience ? C'est là son domaine. Approprions à chaque sujet les preuves en harmonie avec lui ; à la religion qui est amour et vertu, appliquons les instincts du cœur et de la conscience ; alors nous serons parfaitement dans le vrai.

— Ce n'est pas encore ce dont il est question. Quand j'ai dit : « Je crois ce que je vois, » c'était à l'occasion de ces miracles et de ces mystères où personne ne comprend rien. Tenez, par exemple...

— Oh ! je vous en prie, n'allons pas nous égarer dans les miracles et les mystères. Nous pourrions y venir si vous voulez, mais avant tout procédons par ordre et parlons de ce qui fait la base de la religion. Voyons si l'Évangile, si Jésus-Christ vous demandent quelque chose de contraire à la raison, au cœur et à la conscience ; d'abord l'Évangile, ou plutôt Jésus-Christ en personne vous dit : « Aime ton Dieu de tout ton cœur et ton prochain comme toi-même. Pardonnez les offenses, aimez vos ennemis afin que vous

« soyez les fils de votre père qui est dans les
« cieux, car il fait lever son soleil sur les bons
« et sur les méchants. Quand tu fais l'au-
« mône, que ta main gauche ne sache pas ce
« que fait ta main droite. Quand tu prieras,
« entre dans ta chambre, et après en avoir
« fermé la porte, prie ton Père qui est pré-
« sent en secret. Ne vous amassez pas de tré-
« sors sur la terre, où les voleurs dérobent,
« mais dans le ciel, où les voleurs ne déro-
« bent rien. Ne vous inquiétez pas du lende-
« main, à chaque jour suffit sa peine. Ne ju-
« gez point. Otez premièrement la poutre
« qui est dans votre œil, vous verrez ensuite
« comment enlever la paille qui est dans
« l'œil de votre frère. Entrez par la porte
« étroite. Tous ceux qui me disent Seigneur,
« Seigneur, n'entreront pas dans le royaume
« des cieux, mais celui-là seulement qui fait
« la volonté de mon Père céleste. Soyez par-
« faits comme votre Père qui est dans les
« cieux est parfait. » Ces préceptes sont-ils
bons ?

— Oui.

— Les suivez-vous ?

— Pas toujours.

— Vous avez donc fait le mal ?

— Quelquefois.

— Quand votre conscience vous autorise-t-elle à le faire ?

— Jamais.

— Vous reconnaissez donc, avec la Bible, que nous avons fait le mal vous et moi, nous et tous les hommes, car ce livre dit : « Il n'y a pas un seul juste, non pas même un seul. Ils se sont tous égarés, tous corrompus, il n'y en a pas un seul qui fasse le bien. » Sans doute cette vérité est triste, il est dur de la reconnaître, mais devant la conscience c'est une vérité. Quant à moi, je crois à mon péché plus fermement s'il est possible qu'à la rotation de la terre. Je sens l'un, je ne sens pas l'autre. Chaque instant du jour, chacune de mes pensées, de mes actions, me dit clairement que le mal est en moi, tandis qu'il me faut plus ou moins d'étude et de réflexion pour comprendre le système solaire. Quand vous aurez écouté cette conscience proclamant les fautes de votre vie, vous comprendrez alors que la Bible puisse vous dire : « Le salaire du péché, c'est la mort ! Maudit est quiconque ne persévère pas dans toute

« la loi. L'affliction et l'angoisse tomberont
« sur tout homme qui fait le mal. Il n'y a
« point de distinction, puisque tous ont pé-
« ché, tous sont privés de la gloire de Dieu.»
Oh ! je sais qu'il est encore plus dur de re-
connaître sa condamnation que son péché.
Mais, je vous en prie, jugez comme s'il s'a-
gissait d'un autre, et vous avouerez que qui
fait le mal doit être puni.

— Mais Dieu est si bon !

— Oui, comme nous l'avons dit, la reli-
gion est aussi une affaire de cœur ; l'amour
en est l'essence, nous le verrons plus tard ;
mais pour le moment, je vous demande de
convenir qu'elle est non moins une affaire de
conscience, et que la conscience proclame
notre péché et prononce notre condamna-
tion.

— Alors tout le monde est perdu ?

— Tout le monde mérite de l'être. Bible
et conscience sont d'accord là-dessus.

— Votre religion est désespérante !

— Remarquez que ce n'est pas la religion,
c'est notre conduite qui est désespérante ;
c'est nous, nous-mêmes qui avons fait le
mal. Je ne vous demande qu'un seul mot, la

main sur la conscience : Notre condamnation est-elle juste et méritée ?

— Mais la bonté...

— Avant tout, répondez : Avons-nous fait le mal ? Avons-nous mérité d'être condamnés ?

— Eh bien ! oui, mais...

— Maintenant, écoutez en quels termes Jésus-Christ prononce notre arrêt : « O vous, « qui êtes fatigués et chargés, venez à moi « et vous trouverez le repos de vos âmes. Je « suis le bon berger qui donne sa vie pour « ses brebis ; personne ne me l'ôte. Je la « donne de moi-même. Je suis le pain « de vie. Celui qui vient à moi n'aura plus « faim. Celui qui croit en moi n'aura plus « soif. C'est ici la volonté de Celui qui m'a « envoyé que quiconque croit en moi ait la « vie éternelle et je le ressusciterai au der- « nier jour. Dieu a tant aimé le monde qu'il « a donné son Fils unique afin que qui- « conque croirait en lui ne pérît point, mais « qu'il eût la vie éternelle. Va en paix, tes « péchés te sont pardonnés. Mon Père, par- « donne-leur, car ils ne savent ce qu'ils « font. Père, mon désir est que ceux que tu

« m'as donnés soient avec moi afin qu'ils contemplent ma gloire. » Voilà l'arrêt porté par Jésus-Christ sur les pécheurs repentants qui se confient en lui.

— Mais ce n'est pas un arrêt.

— En effet, c'est un pardon. Et pour vous obtenir ce pardon, écoutez ce que Jésus a fait : « Quand nous n'étions que pécheurs, Christ est mort pour nous. » Flagellé par des soldats, conspué par des valets, moqué par la populace, insulté par des brigands, crucifié par des païens, raillé par des prêtres, il expire après de longues heures, dévoré de soif, ruisselant de sang et abandonné de ses amis. Tout cela volontairement, tout cela par dévouement pour le monde même qui le haïssait et que Lui voulait sauver. Voilà de l'amour, un amour immense, l'amour d'un Dieu. Vous le voyez, la religion est une affaire de cœur, elle s'adresse au cœur. Refuserez-vous de répondre à l'appel d'un Dieu qui se donne à vous ? Qui pour vous instruire et vous sauver s'est fait homme, est né dans une étable, s'est mêlé au peuple, à vécu d'aumônes, a dévoré les insultes, accepté les soufflets, répondu par des prières

aux moqueries et subi la mort la plus ignominieuse de la main de ceux mêmes qu'il voulait sauver ? Tout cela ne parle-t-il pas à votre cœur, et si vous êtes capable d'aimer, ne serez-vous pas capable de le comprendre ? Cependant, ce n'est pas tout : Jésus-Christ, mort pour vous, vit encore pour vous. Tandis que la philosophie humaine nous représente un Dieu perdu dans des espaces, indifférent à ce qui se passe sur la terre, l'Évangile nous montre Jésus-Christ dans le ciel, encore occupé de nous : « Je
« prierai mon Père, nous dit-il à la veille de
« sa mort, je vous enverrai un autre Conso-
« lateur, l'Esprit de vérité, qui demeurera
« avec vous, il vous enseignera toutes choses.
« Je vous laisse ma paix, que votre cœur ne
« se trouble point. » Est-il une doctrine plus douce que celle que nous annonce le Créateur sans cesse occupé de ses créatures, comme un père de ses enfants, et qui nous promet à l'avenir un bonheur éternel et des rapports d'amour avec Dieu ? Votre cœur, je le répète, ne comprend-il rien à tout cela ?
— A tout cela, je n'ai rien à dire ; mais j'en reviens à ma première pensée : quand

j'ai dit je crois ce que je vois, c'était en pensant aux miracles et aux mystères...

— Eh bien ! puisque vous y revenez encore, je vais répondre en deux mots. Vous ne voulez donc pas croire aux mystères de la religion ?

— Non.

— Auxquels voulez-vous croire ?

— A aucun.

— Alors vous ne croyez pas à l'union de votre corps et de votre âme, car c'est un mystère. Vous ne croyez pas même à votre propre existence, car c'est un mystère ! Eh ! que comprenez-vous de Dieu, de ce monde ? que dis-je ? que comprenez-vous d'une goutte d'eau et d'un brin d'herbe ? Tout dans la création n'est-il pas plein de mystères ? Que le pain vous nourrisse, c'est un mystère ; et cependant vous en mangez. Agissez donc de même envers l'Évangile. Ses promesses sont des mystères ; mais elles nourrissent votre âme, réjouissent votre cœur, sanctifient votre vie ; recevez donc ces promesses en vous-même, puisqu'elles vous font du bien, et ne dites pas sottement : « Je ne veux pas être heureux, si mon bonheur dans le ciel nécessite un

mystère, moi qui de toutes parts sur la terre en suis environné ! » Votre conscience, vos affections, votre esprit dont avec raison vous êtes fiers, ne sont-ils pas autant de mystères ? Je ne connais qu'un mystère qui m'étonne.

— Lequel ?

— L'orgueil de l'homme qui prétend se passer de mystères !

— Mais vos miracles, comment puis-je les croire ?

— Tout simplement en les voyant. Or, en voici un que je vais vous montrer. Jésus-Christ a dit : « Le ciel et la terre passeront, tandis que mes paroles ne passeront point. » Cette prédiction est si juste, qu'à cette heure même je vous cite les paroles de Jésus-Christ ; elles n'ont donc pas passé. C'est donc une prédiction accomplie, c'est un miracle. Jésus-Christ a dit encore : « Cet Evangile sera prêché sur toute la terre habitable. » Aujourd'hui, l'Evangile est prêché dans les cinq parties du monde ; la prophétie est donc accomplie, c'est un miracle. Jésus-Christ a dit à ses disciples : « Allez et instruisez toutes les nations. » Ses disciples l'ont fait. Jésus-Christ a dit que : « D'autres

brebis se joindraient à son troupeau ; » elles s'y sont jointes. Jésus-Christ a dit : « Je suis la lumière du monde. » Aujourd'hui, toute la partie vraiment civilisée du genre humain marche éclairée par son Evangile ; en tout cela, Jésus-Christ a donc prédit juste, et cela deux mille ans d'avance ! Mais le plus grand miracle, c'est celui qui vous frappe le moins peut-être, parce que vous en êtes témoin depuis votre enfance, c'est la transformation morale de la société par Jésus-Christ : la fraternité humaine a été reconnue, l'abolition de l'esclavage proclamée, l'affranchissement de la femme accompli ; où se déchiraient jadis des gladiateurs pour amuser les peuples et les princes, s'élèvent aujourd'hui des hospices pour soigner les malades et les vieillards ; l'enfant est recueilli, le pauvre secouru, l'ignorant instruit, le scélérat lui-même pour qui les siècles passés n'avaient que des tortures, reçoit de nos jours travail et exhortations. Avant Christ, on savait donner une parcelle de ses biens ; depuis Christ on sait se donner tout entier soi-même, et cela sans ostentation, cela avec plaisir. L'Evangile a fait du devoir le bonheur. Quel admirable spec-

tacle ne frapperait pas nos yeux, si l'humilité chrétienne ne tenait pas secret tout le bien qu'elle accomplit ! que de vertus se cachent à son ombre ! que d'héroïsmes qui ne seront connus qu'au dernier jour ! Ah ! le plus grand des miracles, ce n'est pas de ressusciter un corps, c'est de ressusciter une âme, et c'est ce miracle que l'Évangile accomplit depuis dix-huit siècles, sur tous les points de l'univers. Si ce prodige ne frappe à la fois votre cœur et votre conscience, ce serait en vain qu'on montrerait à vos yeux un mort sortant de son tombeau.

— J'en conviens, la régénération de la société par le Christianisme est un grand prodige...

— Cependant vous pouvez en contempler encore un plus grand.

— Lequel ?

— Écoutez.... Mais permettez-moi une question. Priez-vous Dieu ?

— Quelle question !

— Ne l'éludez pas ; répondez sincèrement : Priez-vous Dieu ?

— Mais...

— Puisque vous ne voulez pas répondre,

je vais le faire pour vous. Vous avez prié étant jeune, en répétant des prières qu'on vous avait apprises. Mais depuis longtemps vous avez mis tout cela de côté. Seulement quand vous êtes malade ou que vous redoutez quelque catastrophe, il vous arrive parfois de demander guérison, réussite, bien-être ; voilà tout, et cela encore très-rarement.

— Eh bien ! puisque vous savez ce qui se passe en moi...

— Oui, vous priez ainsi ; mais de telles prières ne sont rien !

— Comment ?

— Absolument rien. Quand je vous demande si vous priez Dieu, j'entends par prier, demander le salut de votre âme, le pardon de vos péchés, la régénération de votre conduite. Dans ce sens, priez-vous ?

— Mais puisque vous savez tout...

— Oui, je sais que non. Et voici le miracle que je vous propose à contempler : Ce n'est plus la transformation morale de l'humanité, c'est la vôtre propre.

— Et comment ?

— Priez ! priez Dieu de vous changer, de vous donner son Esprit, de vous faire sentir

vos fautes, et certainement alors vous accepterez le pardon de Jésus-Christ. Alors vous serez vous-même régénéré dans votre vie et dans votre entendement ; vous croirez non-seulement vos yeux, votre esprit, votre cœur et votre conscience, mais encore le témoignage intérieur de l'Esprit de Dieu. Enfin vous comprendrez cette parole de Jésus-Christ à Thomas : « Tu crois parce que tu as vu ; heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru ! »

10



Le dicton du peuple :

J.-C. ÉTAIT UN GRAND PHILOSOPHE,

et la réponse de Jésus-Christ.



— Oui, Jésus-Christ était un philosophe.

— Vous voulez dire qu'il n'était pas un envoyé de Dieu ?

— Dans un sens, tous les grands génies sont des envoyés de Dieu.

— Comme dans un sens, tous les hommes viennent de Lui ; mais ce n'est pas de ce sens - là que je parle. Jésus-Christ est-il un envoyé spécial, tout spécial de Dieu ? Avait-il une mission divine, unique dans l'histoire ? Est-il un être à part ? Ou bien, est-il un philosophe plus ou moins grand, plus ou moins sage ? Voilà la question. Il ne

faut pas équivoquer. Avant tout la franchise. Est-ce ainsi que vous l'entendez ?

— Oui, et je répète : Jésus-Christ était un grand philosophe ; mais, après tout, un philosophe comme on en a vu d'autres, par exemple, Socrate et Platon.

— Voilà cette fois votre opinion clairement exprimée. Maintenant, vous qui m'apprenez ce qu'était Jésus-Christ, comment le savez-vous ?

— En lisant son histoire.

— Très-bien. Son histoire est contenue dans l'Évangile. Nous allons l'étudier ensemble et nous verrons si, d'après elle, on peut penser que Jésus-Christ fût un simple philosophe. D'abord, remarquez ce que Jésus-Christ dit de lui-même ; il s'appelle le Fils unique de Dieu, il se déclare descendu du ciel, il se prétend appelé à juger le monde au dernier jour ; il affirme qu'il ressuscitera les morts, et enfin il se vante d'accomplir des miracles. Observez que je ne vous dis pas que tout cela soit vrai ; j'affirme seulement que Jésus-Christ le dit de lui-même. Si son affirmation est fondée, Jésus est beaucoup plus qu'un philosophe : il est le Fils unique de

Dieu. Si elle ne l'est pas, il n'est plus ni Fils de Dieu, ni philosophe : c'est un menteur... Il n'y a pas de milieu entre ces deux suppositions, Jésus-Christ dit vrai, ou il dit faux, quand il se prétend le Fils unique de Dieu, le Juge suprême des hommes, le Sauveur des croyants, le Dispensateur de la vie éternelle. Voilà ses affirmations nettes, ses prétentions claires ; tout cela est vrai ou faux. Si cela est vrai, Jésus-Christ est le Fils unique de Dieu. Si cela est faux, Jésus-Christ est un imposteur ; et dans ce cas ce n'est pas un philosophe. Il est beaucoup plus ou beaucoup moins ; choisissez.

— Vous êtes trop absolu. En vue de résultats importants, Jésus-Christ n'a-t-il pas pu recourir à d'ingénieux moyens ? Pour faire accepter des préceptes qui devaient faire le bonheur du genre humain, ne pouvait-il pas les donner au nom du ciel ?

— C'est-à-dire que vous faites maintenant de Jésus-Christ un hypocrite. Vous qui désirez être obéi de vos enfants, pourquoi ne leur dites-vous pas que vous avez un trésor caché qui leur sera remis après votre mort s'ils sont sages pendant votre vie ? Pourquoi

ne feignez-vous pas de leur laisser par testament des biens imaginaires ?

— Ce serait, de ma part, une indignité !

— Et si vos amis s'entendaient, pour vous promettre une fête qu'ils ne veulent pas vous donner, vous offrir un dîner en peinture, une partie de plaisir dans un château en Espagne, une fortune en *assignats* ? que penseriez-vous d'eux ?

— Je dirais qu'ils se moquent de moi.

— Pourquoi donc décidez-vous du beau nom de philosophe et de bienfaiteur de l'humanité ce Jésus qui, selon vous, a fait un testament mensonger, qui a convoqué ses disciples à se rendre dans un ciel imaginaire et leur donne une promesse d'éternité qui ne sera pas plus acquittée qu'un billet faux ?

— Mais si Jésus-Christ n'a pas compté rendre heureux les hommes dans le ciel, il a pensé les rendre heureux sur la terre par la foi, par l'espérance, enfin par la pratique même des vertus qu'il leur a recommandées.

— Ce n'en serait pas moins de l'hypocrisie, et de plus de la sottise.

— Comment ?

— Vous supposez, n'est-ce pas, que Jésus-Christ a voulu rendre les hommes heureux sur la terre par l'attente d'une vie céleste dont il ne disposait pas ?

— Oui.

— Vous pensez que si Jésus-Christ persuade les hommes d'un bonheur imaginaire dans l'avenir, cela suffit pour les rendre heureux dans le présent ?

— Oui.

— Et pour leur faire pratiquer les vertus chrétiennes, utiles à la société ?

— Précisément.

— Que diriez-vous si Jésus-Christ, avec toute cette habileté de philosophe, ne persuadait personne ?

— Mais...

— Que penseriez-vous encore si, au lieu de faire pratiquer les vertus chrétiennes, il ne parvenait qu'à propager leur vain simulacre ?

— Ce n'est pas le cas. Jésus-Christ est un grand philosophe, précisément parce qu'il est parvenu à persuader les hommes.

— Eh ! vous voyez bien que non, puisqu'il ne vous a pas persuadé vous-même !... Il se

donné pour le Fils de Dieu, et vous avez découvert qu'il ne l'était pas ! Il promet le ciel, et vous avez reconnu qu'il n'en dispose pas ! Il prétend faire des miracles auxquels vous ne croyez pas. Ainsi, auprès de vous, Jésus-Christ n'a pas réussi, non plus qu'auprès de la masse d'incrédules que vous fréquentez tous les jours. Si Jésus-Christ n'a pas été assez habile pour vous persuader, vous qui n'êtes pourtant pas un génie (pardonnez-moi la liberté), qui donc trompera-t-il ? Personne, excepté quelques imbéciles ! C'était bien la peine de le supposer un grand philosophe pour un tel résultat ! Non, je le répète : si Jésus a prétendu faussement être le Fils de Dieu, ce n'est pas un philosophe, c'est un imposteur. S'il a voulu faire le bonheur du genre humain par une fraude pieuse, ce n'est pas un génie, car il n'a pas même réussi à tromper un homme tel que vous. Il faut donc choisir : Jésus-Christ est beaucoup plus ou beaucoup moins qu'un philosophe ; beaucoup plus, s'il a dit vrai, beaucoup moins, s'il a dit faux. Choisissez.

— Cependant...

— Quoi ?

— On peut se tromper soi-même et enseigner l'erreur de bonne foi.

— Oui ; mais parce qu'on se trompe soi-même en même temps qu'on égare ses disciples, cela ne fait pas que ce qu'on enseigne devienne la vérité. La bonne foi ne change pas l'erreur en philosophie : et c'est précisément parce que vous le supposez dupe de lui-même que Jésus ne peut pas être un grand philosophe.

— On peut se tromper sur un point sans se tromper sur tous.

— C'est vrai, on peut mêler l'erreur et la vérité, en philosophie, comme en histoire, comme dans les sciences. Mais croyez-vous qu'on puisse se tromper quand il s'agit de dire qui l'on est ? Par exemple, comment vous appelez-vous ?

— Durand.

— D'où êtes-vous ?

— De Lyon.

— Quel est la profession de votre père ?

— Teinturier.

— Eh bien ! pensez-vous pouvoir jamais vous tromper assez pour dire un jour : Je

m'appelle Raymond, je suis de Paris, et mon père est banquier ?

— Non.

— Pensez-vous pouvoir jamais vous abuser jusqu'à dire : C'est moi qui ai inventé la poudre à canon et les machines à vapeur ?

— Plaisanterie !

— Non, c'est très-sérieux. Sur des sujets si simples, on ne se trompe pas ; on dit vrai ou l'on ment. Ainsi, quand Jésus a dit : Je suis le Fils unique de Dieu, je suis descendu du ciel, mon père est le Créateur du monde, il n'a pas pu se tromper ; il a dit vrai ou il a menti. Et si vous voulez absolument en faire un philosophe, traitez-le donc comme un philosophe. Socrate, Platon, Aristote, ont dit : Nous sommes des hommes ; Jésus a dit : Je suis le Fils de Dieu. Si vous croyez les premiers, pourquoi ne pas croire le dernier ? Vous y refuser, c'est le traiter, non pas en sage, mais en menteur. A m'en tenir aux paroles de Jésus-Christ sur lui-même, je ne saurais sortir de ce simple raisonnement.

Maintenant étudions ses actes. Je ne m'arrêterai pas à vous faire admirer la morale de Jésus-Christ, car je sais que vous l'admirez

déjà et que vous êtes prêt à dire comme les incrédules de tous les temps : « Jamais homme ne parla comme cet homme. » Je ne veux pas non plus vous parler de ses miracles, car ils sont en question entre vous et moi. Mais je veux vous parler de sa conduite et la comparer à celle des philosophes anciens et modernes. Jésus-Christ a donné des préceptes excellents ; les philosophes aussi. Jésus-Christ a dit : Soyez justes, chastes, charitables ; les philosophes aussi. Jusque-là, ressemblance ; mais voici l'opposition : Les vertus que Jésus-Christ a recommandées aux autres, il les a pratiquées lui-même ; tandis que celles que les philosophes ont conseillées, pas un d'eux ne les a mises en action. Sénèque a écrit sur les avantages de la pauvreté, appuyé sur une table d'or. Cicéron a parlé contre les fausses divinités, sous la robe d'un augure. Socrate a recommandé la chasteté, et l'on n'ose pas nommer ses plaisirs. Jean-Jacques a publié un beau livre pour recommander l'éducation des enfants, et il a mis les siens aux enfants trouvés ! Voltaire s'est moqué de la messe, ce qui ne l'a pas empêché de communier pour se vanter en-

suite de son hypocrisie. Je m'arrête dans cette énumération ; mais je ne crains pas d'affirmer que les philosophes ont en général bien dit et mal fait. En est-il un seul qui pût interpellé ainsi les témoins de sa vie : « Qui de vous me convaincra de péché ? » Eh bien ! cette parole que pas un philosophe n'oserait répéter, Jésus l'a prononcée, sans être démenti. Les quatre Evangélistes, qui ont raconté sa vie, ont un accent de véracité tel qu'après les avoir lus on reste convaincu que leur héros a vécu et vécu tel qu'il est représenté, à la fois humble et sublime ; débonnaire et courageux ; ami du pauvre, censeur des orgueilleux, mangeant à la table du péager, faisant la leçon aux Pharisiens, vivant d'aumônes, sans un lieu où reposer sa tête ; instruisant tour à tour la multitude et une pauvre veuve ; n'estimant aucun homme assez petit pour le dédaigner, ni assez grand pour le craindre. Aux Sadducéens qui lui tendent des pièges, il répond avec calme, non pour les confondre, mais pour les instruire ; aux prêtres qui le jugent, il oppose, non le désaccord des faux témoins, ce qui pourrait le sauver, mais la prétention d'être le Fils de

Dieu, ce qui doit le perdre. Jadis il avait donné ce précepte : « Si l'on te frappe sur une joue, présente l'autre ; » aujourd'hui il donne l'exemple, en disant avec calme à l'huißsier qui le soufflète : « Fais voir ce que j'ai dit de mal. » Le même Jésus qui répond à Pilate : « Mon règne n'est pas de ce monde, » refuse la couronne des mains du peuple et censure son disciple tirant l'épée pour le défendre. Sur la montagne, il avait dit à la foule : « Pardonnez vos ennemis ; » sur Golgotha, il prie pour ses bourreaux : « Mon Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! » Jérusalem a refusé ses instructions, repoussé sa personne ; lui, en face de la ville ingrate, pleure et s'écrie : « Jérusalem, Jérusalem, combien de fois n'ai-je pas voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses poussins ; et vous ne l'avez pas voulu ! » Si je ne puis, à vous incrédule, présenter sa mort comme expiatoire, je puis la présenter comme volontaire. A ne tenir compte dans l'Évangile que de la partie historique, vous ne sauriez nier que Jésus n'ait instruit le peuple au péril de sa vie, et qu'à l'heure du danger il n'ait refusé de la con-

server par une rétractation. Comparez à cet égard Jésus et Socrate. Le philosophe ne pouvait, sans mentir, nier sa foi en un Dieu unique ; si Jésus n'eût été qu'un philosophe, il pouvait, sans mentir, renier le nom de Fils de Dieu. Socrate n'avait, pour le défendre, ni le peuple, ni des amis puissants. Jésus refuse pour soutien de sa cause le glaive de ses disciples et le patriotisme du peuple, désireux de le faire roi et impatient du joug des Romains. Toutefois Jésus n'a voulu s'appuyer ni sur ses disciples, ni sur le peuple ; il est allé comme une brebis muette se livrer au boucher ! Un écrivain incrédule l'a mieux dit que je ne saurais le faire ; écoutez Jean-Jacques Rousseau comparant Socrate et Jésus-Christ : « Se peut-il que celui dont l'Évangile
« fait l'histoire ne soit qu'un homme ? Est-ce
« là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambi-
« tieux sectaire ? quelle douceur, quelle pu-
« reté dans ses mœurs ! quelle grâce tou-
« chante dans ses instructions ! quelle éléva-
« tion dans ses maximes ! Quelle profonde
« sagesse dans ses discours ! quelle présence
« d'esprit, quelle finesse et quelle justesse
« dans ses réponses ! quel empire sur ses

« passions ! Où est l'homme, où est le sage
« qui sait agir, souffrir et mourir sans fai-
« blesse et sans ostentation ? Quels préjugés,
« quel aveuglement ne faut-il point avoir
« pour oser comparer le fils de Sophronisque
« au fils de Marie ? Quelle distance de l'un à
« l'autre ! Socrate mourant sans douleur,
« sans ignominie, soutint aisément jusqu'au
« bout son personnage, et si cette facile
« mort n'eût honoré sa vie, on douterait si
« Socrate, avec tout son esprit, fût autre
« chose qu'un sophiste. Mais où Jésus avait-
« il pris chez les siens cette morale élevée
« et pure, dont lui seul a donné les leçons et
« l'exemple ? Du sein du plus furieux fa-
« natisme, la plus haute sagesse se fit en-
« tendre, et la simplicité des plus héroïques
« vertus honora le plus vil de tous les peu-
« ples. La mort de Socrate, philosopant
« tranquillement avec ses amis, est la plus
« douce qu'on puisse désirer ; celle de Jésus
« expirant dans les tourments, injurié, raillé,
« maudit de tout un peuple, est la plus hor-
« rible qu'on puisse craindre. Socrate, pre-
« nant la coupe empoisonnée, bénit celui
« qui la lui présente et qui pleure ; Jésus, au

« milieu d'un supplice affreux, prie pour ses
« bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la
« mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la
« mort de Jésus sont d'un Dieu. »

Mais si l'histoire de Jésus-Christ ne vous suffit pas pour prononcer sur cette alternative : Est-il un philosophe ou l'envoyé de Dieu ? il vous reste un moyen décisif de trancher la question : c'est de comparer les résultats de son œuvre aux résultats des œuvres des plus grands génies. Quels sont aujourd'hui les fruits de la sagesse de Socrate et de Platon ? Où trouverez-vous, je ne dis pas une nation, mais une ville, une famille se disant socratiste ou platonicienne ? Connaissez-vous un homme qui se conduise d'après les préceptes d'Aristote ? Epicure a-t-il moralisé un seul païen ? Sénèque consolé un seul pauvre ? Rousseau édifié un seul malade ? Voltaire édifié un seul mourant ? On a bien ouvert des écoles, des académies, pour discuter sur leurs théories ; mais en sortant de la salle, qui donc a jamais pensé mettre en pratique leurs philosophies ? On rirait au nez d'un homme qui viendrait exhorter à la patience, à la charité, une assemblée au nom

de Marc-Aurel ou de Cicéron ; et si on le tentait au nom de Voltaire ou de Rousseau, moralistes les plus goûtés en France, l'auditoire crierait au scandale ! Aujourd'hui on invoque chez le peuple la philosophie, non pour recommander les vertus, mais pour s'en affranchir ; on en déduit, non la morale, mais la liberté, ou plutôt la licence ; tandis que le seul mot d'Évangile porte avec lui un tel parfum de sainteté, qu'on évite de le prononcer. On sent qu'il oblige. On sent que Jésus-Christ est un moraliste sérieux. Si sérieux en effet, qu'il a changé la face du monde. Trois cent millions d'hommes réclament le nom de chrétiens. La croix se dresse sur des myriades d'églises, on tient compte de l'Évangile chez les sauvages et chez les peuples civilisés. Les rois s'appuient de son autorité ; les mendiants demandent au nom de Jésus-Christ ; le mot de chrétien est un titre ; l'incrédule lui-même s'indigne si l'on ose le lui refuser. Il n'y a pas dans le monde un seul coin éclairé, un seul peuple en progrès qui ne se dise chrétien. Les nations qui, jusqu'à ce jour, ont eu quelque apparence de civilisation matérielle, sinon

morale, telles que Turcs et Indiens, Japonais et Chinois, faiblissent dans leur foi et s'ouvrent à la croyance évangélique. Quelle comparaison est donc possible entre des philosophes qui n'ont laissé derrière eux que quelques pages éloquentes, et Jésus-Christ qui, sans écrire une seule ligne, a civilisé le monde, sanctifié l'Eglise et rassemblé l'univers sous sa croix ? Je sais bien que d'autres se sont dits envoyés de Dieu, qu'ils ont eu des succès, qu'ils ont conquis des peuples à leur Coran, à leurs Védas. Mais le nombre, par lui-même, n'est rien ; les moyens employés et les résultats obtenus, seuls, lui donnent une valeur. Qu'on me dise qu'il y a des millions de cannibales adorant un serpent ; ces millions ne font pas que ce serpent soit Dieu. Qu'on m'annonce qu'un guerrier vient de se faire rendre les honneurs divins par les peuplades soumises, cela n'établit pas que le vainqueur soit descendu du ciel. L'ignorance d'une part, le glaive de l'autre, m'expliquent l'adoration du reptile et du conquérant. Ah ! si ces cannibales étaient devenus des hommes doux et charitables ; si ce guerrier avait parlé au lieu

de frapper, les résultats obtenus chez les premiers et les moyens employés chez le second, m'auraient rendu admirables l'immensité de leurs succès, la multitude de leurs croyants. Mais que le sabre de Mahomet ait fait un peuple nombreux d'abrutis, cela ne prouve pas la même chose que l'Évangile de Jésus-Christ gagnant les Grecs civilisés, les Romains puissants et les barbares Germains, pour les fondre en un peuple de frères. Les nations chrétiennes ne sont seulement pas ce qu'il y a de mieux sur la terre, mais elles sont les seules qui vaillent moralement quelque chose. Voilà les résultats obtenus par Jésus-Christ. Est-ce l'œuvre d'un homme ou d'un Dieu ? Si maintenant nous pouvions étudier ce Jésus, non plus dans sa vie visible, et non plus dans son action sur le monde civilisé, mais dans le fond de son âme, dans ses sentiments de tendresse pour ses amis, de dévouement pour ses Apôtres, d'obéissance envers son Père ; si nous pouvions pénétrer dans le cœur aimant qui a dit : « Quiconque fait la volonté de Dieu, « celui-là devient mon frère, ma sœur, ma « mère. Je suis un bon berger qui donne sa

« vie pour ses brebis. Mon commandement
« c'est de vous aimer les uns les autres.
« Personne n'a un plus grand amour que de
« donner sa vie pour ses amis. Vous serez
« mes amis si vous faites ce que je vous
« commande. Je ne vous appelle plus servi-
« teurs parce que le serviteur ne sait ce que
« fait son maître. Mais je vous ai appelé
« mes amis parce que vous ai fait con-
« naître tout ce que j'ai appris de mon Père.
« Laissez-vous instruire par moi, doux et
« humble de cœur; » si nous savions sonder
des paroles telles que celles-ci : « Quiconque
« voudra faire la volonté de mon Père, con-
« naîtra que ma doctrine vient de Dieu, » ou
comme ceux-là : « La lumière est venue dans
« le monde, mais les hommes ont mieux
« aimé les ténèbres que la lumière, parce
« que leurs œuvres étaient mauvaises, » oh !
alors, loin de prétendre juger Jésus-Christ,
nous le laisserions nous juger nous-mêmes ;
nous prendrions pour nous ce mot de con-
damnation afin de pouvoir ensuite, repen-
tant, prendre aussi ces mots de salut : « Je
« ne mettrai pas dehors quiconque viendra
« vers moi. Je le ressusciterai au dernier

« jour pour le faire asseoir sur le trône de
« mon Père. »

Lecteur, les pages courtes et rapides que vous venez de parcourir peuvent bien rester impuissantes à vous persuader une vérité qui ne prétend à rien moins qu'à diriger votre vie. Mais peut-être aussi vous suffiront-elles pour vous faire étudier ce sujet. Rappelez-vous qu'il ne s'agit pas ici d'une science qu'on puisse, à volonté, poursuivre ou négliger ; mais d'une affaire capitale, nécessaire pour chacun : du salut de son âme. Faites connaissance plus intime avec Jésus-Christ en lisant et relisant son Evangile, et vous vous convaincrez que Celui qui naquit obscur, vécut pauvre, mourut crucifié, n'a pas pu changer le monde sans l'intervention du Créateur ; ce n'est pas un philosophe, c'est l'envoyé de Dieu.

10 JUL 31

Le dicton du peuple :

LA BIBLE
EST UN LIVRE COMME UN AUTRE,

et la réponse de Jésus-Christ.





La dicton du peuple :

LA BIBLE

EST UN LIVRE COMME UN AUTRE,

et la réponse de Jésus-Christ.

— Bah ! votre Bible est un livre comme un autre !

— Avant de vous répondre, me permettez-vous de vous adresser une question ?

— Deux si vous voulez.

— Non, une seule ; mais promettez-moi d'y répondre la main sur la conscience.

— Parlez.

— Avez-vous lu la Bible ?

— Oh ! j'en ai tant, tant entendu parler !

— Ce n'est pas ce que je vous demande ; voici ma question : Avez-vous lu la Bible ?

— 4 —

— Oui, à l'école... autrefois... un peu...

— Ainsi, un livre que vous avez épelé quand vous étiez enfant, un livre que vous n'avez pas lu depuis des années, enfin un livre de mille pages que vous avez lu un peu, un tout petit peu, vous vous permettez de le juger ! Vous décidez qu'il est semblable aux autres. **Mais à propos des autres, quels sont ces autres livres auxquels vous dites que la Bible est semblable ?**

— C'est tout simple : je ne compare pas la Bible à un roman, mais aux livres qui, comme la Bible, ont servi de base à des religions, tels que le Coran de Mahomet, les **Védas des Indous.**

— Bien ; puisque vous m'avez autorisé à vous faire deux questions, je vais user de la liberté et vous en adresser une seconde.

— Volontiers.

— **Avez-vous lu le Coran de Mahomet et les Védas des Indous ?**

— Oh ! pour ça non.

— **Quoi ! vous comparez la Bible, que vous ne connaissez pas, au Coran et aux Védas, que vous n'avez pas lus ? N'est-ce pas un aveugle qui juge des couleurs ?**

— **Ail** vrai dire, je répète ce que j'ai
entendu, tout le monde vous dira que la
Bible est un livre comme un autre.
— **Oui**, et tout le monde qui ne l'a pas
étudiée, mais puisque jusqu'à ce jour vous
n'avez entendu que les gens-là, permettez
à une personne qui lit cette Bible depuis
longtemps de vous donner aussi son opinion.
— **Je** vous écoute.
— **D'**abord, la Bible est le plus ancien des
livres connus. Ses premières pages remon-
tent à Moïse, plus de dix-sept siècles avant
Jésus-Christ, tandis que l'ouvrage le plus
ancien chez les Chinois ne remonte qu'à Con-
fucius, douze cents ans plus tard. Il est vrai
que les documents dont s'est servi ce philo-
sophe remontent à une époque antérieure,
mais on peut dire de même que les docu-
ments de la Genèse datent d'une époque
plus ancienne que leur rédaction définitive.
Je n'attache pas trop d'importance à ce fait,
que l'œuvre de Moïse ait devancé celle de
Confucius, mais pour répondre à votre ques-
tion, je vous fais seulement remarquer qu'à
l'égard de son âge d'abord, la Bible n'est
pas comme tous les autres livres, c'est le

plus ancien. Observez en second lieu que ce volume n'a pas été gardé par quelques amateurs de livres rares au fond d'une bibliothèque, mais par un peuple entier qui devait le lire chaque jour, dans sa maison comme en voyage, l'écouter de la bouche de ses rois et de ses prêtres. Ses gardiens en ont eu un si grand soin, qu'ils en sont venus à en compter les mots et les lettres. Les Massarètes auraient pu vous dire quelle est juste la parole qui est au centre du volume ; combien il y avait de mots dans ce livre, de lettres dans celui-là. Tous ces calculs sont puérils, sans doute, mais ils ont du moins l'avantage de nous manifester avec quelle vigilance les Juifs ont gardé l'Ancien-Testament. Quant au Nouveau, non-seulement on en a lu de tous temps les pages dans les diverses Eglises d'Afrique, d'Asie et d'Europe ; mais de nombreux conciles s'en sont occupés, des milliers d'écrivains les ont expliqués ; les citations en sont si fréquentes, qu'on pourrait aujourd'hui, si le texte sacré se perdait, recomposer le volume en rapprochant les citations qu'en ont données les seuls Pères de l'Eglise. Vous conviendrez

donc qu'à l'égard des soins pour la conserver pure, la Bible n'est pas dans un cas ordinaire, mais qu'elle est infiniment supérieure à tout autre livre.

Cette Bible, conservée avec tant de vigilance, a été copiée et recopiée par des milliers de scribes, de moines, de savants, pendant des siècles. A l'invention de l'imprimerie, la Bible fut le premier livre mis sous presse; les éditions furent si nombreuses que le nombre des volumes dépassa tous les autres réunis. Cette reproduction de nos livres saints a été si abondante qu'aujourd'hui c'est par millions d'exemplaires qu'il faut les compter. En Angleterre et en Amérique, deux sociétés bibliques impriment à elles seules pour cinq ou six millions de francs chaque année, et l'on marche à la réalisation du projet d'en mettre un exemplaire dans toutes les familles de l'univers. Parmi tous les autres livres, en est-il un seul qui s'achemine vers un tel résultat?

Mais cette Bible fait plus que de se répandre dans les familles, elle y exerce une puissante influence. Pour en bien juger, il nous faudrait vivre dans ces contrées où

père, mère, enfants, serviteurs, se réunissent, deux fois par jour, autour du volume sacré pour la lire avec attention et respect, accompagnant cette lecture de prière, pour que Dieu donne à tous la force d'en suivre les préceptes. Que de malades, que d'affligés, que de mourants, consolés par les promesses de l'Évangile ! que de troupeaux édifiés, chaque dimanche, par ces pages, tenues pour inspirées ! Y a-t-il au monde un livre qui exerce une telle influence ? Les lois humaines sont appliquées par des juges à d'autres qui les observent par crainte ; mais les lois de la Bible sont appliquées par les croyants, à eux-mêmes, qui les observent par amour. De quel code pourrait-on en dire autant ? Donc, quant à son antiquité, sa conservation, sa diffusion, son influence, la Bible est sans égale dans le monde, et nous pouvons déjà conclure qu'à tous ces égards, ce n'est pas un livre comme un autre. Mais examinons de plus près ; ouvrons ce livre et voyons son contenu.

— Quoi ! vous allez me lire la Bible toute entière ?

— N'ayez pas peur ; je sais que la patience

vous manquerait pour l'écouter. Aussi, n'ai-je l'intention que d'en prendre un petit nombre de pensées et de les comparer à celles d'autres livres sur les mêmes sujets ; puisque vous avez vous-même nommé les Védas et le Coran, rapprochons la Bible des Védas et du Coran. Tenons-nous à un sujet unique le plus intéressant *nous-mêmes* avant, pendant et après cette vie. D'abord avant nous existait notre Créateur. Or, qui est ce Créateur, d'après le livre des Indous ? Dans son passage le plus admiré on nous répond, sous mille formes : *Je ne le sais pas.* « Celui qui ne peut
« pas être compris par l'intelligence, celui
« qu'on ne voit pas par l'organe de la vi-
« sion ; celui qu'on n'entend point par l'or-
« gane de l'ouïe, qu'on ne peut distinguer par
« l'odorat. L'homme qui ne croit pas le con-
« naître, c'est celui qui le connaît ; l'homme qui
« croit le connaître, c'est celui qui ne le con-
« naît pas. Il est regardé comme incompré-
« hensible par ceux qui le connaissent le
« plus, et, comme parfaitement connu par
« ceux qui l'ignorent entièrement. » Vous le voyez, les Védas nous donnent beaucoup de mots pour arriver à dire sur Dieu ce que le

plus ignorant peut répéter : *Je ne le connais pas.* — Mais demandez à la Bible de vous définir cet Etre des êtres, et elle vous répondra sans effort et sans phrases : « DIEU EST CELUI QUI EST, » celui qui existe par lui-même ; et, par ce seul mot, elle vous fera comprendre à la fois que l'existence de Dieu est éternelle et que la nôtre a commencé ; que Dieu est nécessaire et nous contingents ; Lui maître de tout, nous ses subordonnés. Sans doute, cette définition de Dieu ne nous dévoile pas sa nature, mais elle nous apprend tout ce que nous sommes capables de comprendre, tout ce que nous avons besoin de savoir. — De notre passé en Dieu, passons à notre vie présente et demandons à Manou, fils de Dieu, selon les Védas, ce qu'est la race humaine. Il nous répondra que Brahma produisit de sa bouche, de son bras, de sa cuisse et de son pied, le *Brahmane*, le *Kchatriya*, le *Vaisya* et le *Soudra*. De là quatre races d'hommes ; de là l'institution des castes dans les Indes, l'orgueil et la domination des uns, l'abjection et l'ignorance des autres ; et, enfin, des distinctions absurdes, dégradantes, qui tiennent dans l'es-

clavage la plus grande partie de cette nation.
— Adressez la même question à Celui que la Bible appelle aussi le Fils de Dieu, et Jésus-Christ vous répondra : « Vous êtes tous frères. » Tous frères ! l'entendez-vous ? Point de classes privilégiées ; point de classes avilies ; point de maître par la grâce de Dieu ; point d'esclave par ordre de l'Évangile. Selon la Bible, « il n'y a plus ni Grecs, ni Juifs, ni Barbares, ni Scythes, ni esclaves, ni libres, mais Christ est tout en tous. Dieu a fait naître d'un même sang tout le genre humain. » Adam est notre père commun ; en un mot, nous sommes tous frères, c'est-à-dire égaux, et destinés à nous aimer comme parents d'une seule famille, à nous aider comme les membres d'un seul corps. Sans doute, dans la société, il sera loisible à chacun d'acquérir de l'instruction, de l'influence, des richesses ; mais la même liberté appartient à tous ; personne, en venant au monde, n'est condamné par l'Évangile à rester ignorant, ni pauvre, ni esclave. Ce n'est pas la naissance, c'est l'activité, le courage, la vertu, qui détermineront notre place ; et même, plus ou moins élevés en rang, fortune, dignité, les chrétiens

restent encore frères en leur commun Sauveur. Du trône à la chaumière, ils devront se tenir par la main. Voici donc la différence sur le second point de notre comparaison. D'après le livre des Indous, nous sommes quatre races d'hommes qui devons, chacun dans notre caste, rester prêtres, soldats, laboureurs et esclaves ; tandis que le livre des chrétiens nous appelle tous à la fraternité. Trouvez-vous que ce soit la même chose ? et la Bible est-elle encore ici comme tout autre livre ? Mais un dernier mot sur notre avenir, et, puisque vous avez mentionné le Coran, permettez-moi de le comparer, sur ce point, avec l'Évangile. Jésus, parlant de notre vie future, nous apprend que nous ne nous y marierons pas, mais « que nous y serons tous comme des anges. » Cela se comprend : où l'on ne meurt pas, il n'est plus besoin de naissances ; où le sort est fixé par une conduite antérieure, il ne peut y avoir de place pour des nouveaux nés, étrangers aux épreuves, qui, jadis, ont produit les sentiments chrétiens. Enfin, dans un monde où le corps actuel doit subir un changement assez complet pour revêtir l'incorruptibilité,

ce corps ne saurait rester animé des besoins terrestres. Toutes ces conséquences découlent de cette déclaration de Jésus-Christ, que, dans le monde à venir, on ne se mariera pas. Maintenant, ouvrez le Coran de Mahomet et cherchez-y les passages relatifs au bonheur du paradis. Vous y verrez les mêmes jouissances, les mêmes passions que sur la terre ; seulement, elles y seront amplifiées ; au lieu d'une femme, soixante pour un seul homme ! Je n'ose entrer dans la description de ces plaisirs grossiers, infâmes, et je me contente de vous demander : Trouvez-vous que Mahomet soit aussi chaste que Jésus-Christ ? La Bible, à cet égard, ressemble-t-elle au Coran ? Est-elle sur ce nouveau point un livre comme un autre ?

— Je ne conteste pas que votre Bible ne soit le meilleur des livres ; mais parce qu'un livre est le meilleur, il ne vient pas pour cela de Dieu. Un géant de neuf pieds serait le plus haut de tous les hommes ; il n'en resterait pas moins homme. De même votre Bible peut être le plus excellent des ouvrages terrestres, et toutefois ne pas être divin.

— J'en conviens ; quelle que soit la beauté

des doctrines morales d'un livre, il sera toujours possible de n'y voir avec une apparence de raison qu'une beauté humaine. Mais si l'excellence de la Bible ne se déploie que lentement pour ne se manifester complète qu'après plusieurs générations, il faudra bien reconnaître que ce n'est pas par le fait d'un homme vivant quatre-vingts ou cent ans, et c'est ce que j'espère vous montrer. D'abord la Bible n'a pas été écrite par un seul homme, mais par plusieurs ; non pas dans un siècle, mais dans vingt. Si donc on découvre entre ses diverses parties des rapports constituant un tout, on sera bien obligé de reconnaître que cet ensemble n'a pas été conçu par des volontés humaines diverses de siècles et de contrées, mais par une volonté unique divine qui dirigeait tous ces écrivains. Or c'est précisément ce qu'on trouve dans la Bible, depuis Moïse jusqu'à saint Jean : partout, le même Dieu ; un Dieu esprit, tout-puissant et tout bon ; un Dieu unique, Créateur de l'univers. Dans Moïse et David, comme dans les Evangélistes et saint Paul, ce que Dieu demande à l'homme, c'est toujours le même sentiment, une confiance entière, une

foi vivante. Chez les Prophètes, comme chez les Apôtres, dans l'Histoire comme dans les Epîtres, l'homme est déclaré profondément coupable, coupable à tel point qu'il ne peut échapper à la punition que par la grâce. Dans ses sacrifices de taureaux, Moïse montre l'exigence de la loi; dans ses Psaumes, David exprime le besoin de pardon; dans ses Prophéties, Esaïe annonce un être mystérieux venant concilier cette justice et ce pardon; jusqu'à ce qu'enfin dans son Evangile Jésus-Christ manifeste cette réconciliation sur la croix, où la justice et la grâce se sont entre-baisées. Dès lors le sacrifice expiatoire est aboli, et dans ses Epîtres Paul ne demande plus aux rachetés que l'offrande vivante et sainte de leur vie consacrée à leur Dieu. Ainsi la notion de sacrifice traverse toute la Bible, en s'y transformant. C'est un vaste édifice qui s'élève toujours plus majestueux: à la base les sacrifices figuratifs d'animaux institués par Moïse; au centre, le sacrifice expiatoire de Jésus-Christ, réalisant la figure et auquel tout vient aboutir; au sommet, pour couronne, le sacrifice volontaire de notre volonté à la volonté divine, ou notre

sanctification. Voilà le plan dans son ensemble. N'y a-t-il pas unité entre Moïse et les Prophètes, Jésus-Christ et les Apôtres ? cette unité n'est-elle pas parfaite, féconde et sainte ? Et cependant comment voir là l'œuvre de l'homme quand on remarque qu'elle a mis tant de siècles à se manifester ? — Il n'y a pas seulement unité dans cette grande œuvre de la Bible, il y a de plus progression. Ainsi dans le sacrifice lui-même dont nous venons de parler, ce n'est d'abord qu'une multitude d'ombres qui témoignent de notre péché ; ensuite c'est une grande et unique réalité qui efface nos fautes, accomplit notre salut et nous inspire la reconnaissance ; enfin c'est une vie sainte, affectueuse, divine, répandue dans des milliers d'êtres heureux et purs. Dans le nombre des créatures appelées à cette félicité, toujours le développement et le progrès : d'abord, c'est la seule famille d'Abraham ; bientôt le peuple juif ; plus tard « il en doit venir d'Orient et d'Occident, » jusqu'à ce qu'enfin l'apôtre Pierre comprenne que toute la race humaine est conviée au grand salut de Christ et à l'universelle fraternité.

Je pourrais vous montrer la correspondance de la Bible, non-seulement avec elle-même, mais avec l'histoire du monde, depuis que cette Bible est close ; par exemple, les menaces de Moïse, s'accomplissant de nos jours sur les Juifs, conservés, honnis, persécutés pendant de longs siècles sur toute la terre ; la réalisation de ces promesses de Jésus-Christ : « Cet Evangile sera prêché sur tout le monde habitable ; mes paroles ne passeront point, alors même que vieilliront la terre et les cieux. » Cette vision de Jean : « Contemplant un ange qui traverse les espaces portant l'Evangile éternel à toutes les nations, dans toutes les langues, » vision transformée en réalité vivante de nos jours. Mais je préfère, pour en finir plus brièvement, vous montrer un fruit de cette Bible, si beau, si savoureux que vous soyez contraint de reconnaître que cet arbre croit, fécondé par la divine rosée — Je ne vous dirai pas : Voyez combien la Bible a de sectateurs, combien de peuples l'ont adoptée, combien de prêtres la prêchent, combien de rois la protègent, car vous pourriez me répondre qu'il en est de même des Védas

et du Coran ; et la Bible eût-elle plus de partisans que tous ces autres codes ensemble, une supériorité de nombre ne suffit pas pour franchir la distance de la terre aux cieux, de l'homme à Dieu. La Bible peut avoir plus de croyants que les livres sacrés de la Turquie et des Indes, et cependant être encore un livre humain.

— Très-bien ! voilà précisément ce que je voulais vous dire.

— Vous voyez donc que je vais au-devant de l'objection et que je ne songe pas à l'éluider. Voici donc la différence essentielle entre la Bible et tous les autres livres qui n'en sont pas issus : Védas et Coran ont formé des adeptes, mais la Bible seule a fait des saints. Et par saints, n'allez pas croire que j'entends des jeûneurs, des ermites, des martyrs de fantaisie... Non. Mais des saints dans le sens primitif de ce mot : des saints, c'est-à-dire des hommes purs, dévoués, humbles, dépensant leurs biens pour les autres, donnant leur temps, leurs peines, leur santé, leur vie sans bruit, sans salaire, sans gloire. Des saints, c'est-à-dire des hommes chastes dans le secret de leur vie, dans leurs pensées, de telle sorte que

leur conduite au dehors n'est que la conséquence toute naturelle de leurs sentiments intérieurs. Saints, c'est-à-dire que leur volonté, leurs désirs sont transformés; élevés toujours plus loin de la terre et plus près du ciel, jusqu'à ce qu'ils puissent dire, comme saint Paul : « Je suis pressé des deux
« côtés, mon désir étant de déloger pour être
« avec Christ, ce qui me serait bien meilleur; mais il vous est plus avantageux que
« je demeure dans cette vie pour votre avancement. » Ainsi, cette Bible n'a pas seulement mis un culte esprit et vérité à la place d'un culte matériel; dressé des églises chrétiennes là même où jadis s'élevaient des temples païens; détourné les louanges de Jupiter impur sur Jésus-Christ saint. Non, elle a fait plus, elle a transformé, refondu le cœur de milliers et de milliers de créatures. Voilà son œuvre, voilà ce qu'aucun autre livre humain n'a jamais fait. Votre Coran a mis le glaive à la main de quelques fanatiques, son triomphe a consisté à faire des fatalistes, tout au plus a-t-il répandu une hospitalité de parade connue avant lui. Vos Védas ont fait un peuple immobile, des bour-

reaux de leur corps, des mangeurs d'herbe,
des momies séchant sur place, le bras ou la
jambe tendue... Mais des saints, des hommes
purs, humbles, dévoués... non, jamais !
Or, si la Bible produit SEULE la sainteté sur
la terre, il faut bien en conclure qu'elle a
subi l'influence des cieux.

10 III



Le dicton du peuple :

JE FAIS DE MON MIEUX,

et la réponse de Jésus-Christ.



Un pasteur de campagne, M. Durville, attristé que ses discours n'eussent pas de meilleurs résultats sur ses paroissiens, faisait un dimanche matin une tournée de visites. Il vint d'abord chez le maître d'école et lui fit sentir avec douceur le devoir d'instruire ses élèves avec le plus grand soin. L'instituteur en convint, et, sans s'excuser ni se défendre, il conclut par cette parole : « Monsieur Durville, je fais de mon mieux. » A cela, le pasteur n'eut rien à répondre, et il se retira.

La seconde visite fut pour le garde-champêtre. Après avoir causé du beau

temps et de la pluie, le pasteur en vint à la conduite morale que doit tenir tout homme en général et tout fonctionnaire en particulier. Le coup porta juste et le garde-champêtre, après bien des explications plus ou moins satisfaisantes, termina par la même parole : « Quant à moi, Monsieur, je fais de mon mieux, Dieu fera le reste. » Que répondre ? Rien. C'est ce que répondit le pasteur.

Il cheminait la tête basse, se demandant comment il pourrait trouver enfin quelqu'un qui fit mal pour pouvoir l'exhorter à mieux faire, lorsqu'il vint se heurter contre maître Pierre, une pioche à la main.

— Où allez-vous ainsi ? demanda l'ecclésiastique.

— A mon pré, répondit l'agriculteur. Et vous, Monsieur ?

— A l'église, où vous devriez venir.

— Oh ! la pluie menace, et j'ai du foin à rentrer.

— Mais c'est aujourd'hui dimanche ; rentrez plutôt en vous-même ; mieux vaudrait laisser pourrir le foin que votre âme.

— Sans doute ; mais chacun fait comme il peut.

— Vous voulez dire comme il veut ?

— Non, non. Je vous assure que quand je n'ai rien à faire le dimanche, je suis des premiers devant l'église.

— Devant ?

— Oh ! j'y entre bien quelquefois, mais on ne peut pas être toujours au prêche ; chacun fait de son mieux.

La raison était péremptoire ; M. Durville savait par expérience qu'après cette parole il n'avait rien à gagner en insistant, et il passa outre.

Après sa prédication, où vinrent quelques femmes, quelques enfants et quelques vieillards, il accosta à la sortie un de ces derniers et lui dit :

— Bon père, m'avez-vous entendu ?

— Oui.

— M'avez-vous écouté ?

— Un peu.

— M'avez-vous compris ?

— Pas beaucoup.

— Je le crois bien, vous dormiez !

— Que voulez-vous, on n'est plus jeune.

— C'est vrai ; quand on est jeune, on ne

dort pas à l'église, où l'on ne va guère, ni au cabaret, où l'on boit.

— Oh ! quant à moi, je n'ai rien à me reprocher ; je ne suis pas un ivrogne, j'ai élevé quatre enfants, je n'ai jamais fait tort à personne.

— Comment ! vous n'avez jamais fait aucun mal ?

— Oh ! je ne prétends pas être un saint ! mais je fais de mon...

— Oui, oui ; vous faites de votre mieux, n'est-ce pas ?

— Précisément.

Comme le lecteur le voit, tout le monde faisait de son mieux dans la paroisse, et cependant les enfants manquaient l'école, les braconniers ne manquaient pas le gibier. On travaillait le dimanche. Le lundi on buvait et discutait à coups de poing. Pendant le reste de la semaine, force médiancé dans la soirée ; quelques procès le matin chez le juge de paix ; haine entre voisins, disputes entre parents, coalisation contre tel village, jalousie envers telle commune, et tout cela dans un pays où chacun faisait de son mieux.

Le lendemain du dimanche dont on vient de parler, le pasteur retourna chez le maître d'école et lui parla de ses élèves.

— Francs paresseux, dit l'instituteur, vauriens de première classe. On ne peut rien faire de ces gamins : l'un vous ment la tête haute, l'autre vous vole une plume, celui-ci fait faire son devoir par un autre, la moitié manque la classe, et ce qui est pire, l'autre moitié vient et ne paie pas. Oh! quel monde que ce bas monde, monsieur le Pasteur.

— Oui, c'est un monde dont nous sommes vous et moi les habitants.

— Tenez, Monsieur, voilà précisément maître Pierre et le garde-champêtre qui vont à la chasse ; ils me doivent chacun plusieurs mois d'écolage, vous devriez bien leur en parler.

Maître Pierre et le garde-champêtre avaient ensemble une conversation si animée qu'ils risquaient de passer sans voir personne, mais le pasteur les arrêta.

— Où allez-vous donc si vite, dit M. Durville ?

— Ah! Monsieur, répondit maître Pierre, il n'y a que des voleurs dans ce monde.

— Et des braconniers, ajouta le garde.

— Oui, reprit maître Pierre, des voleurs qui vous dévalisent un verger net comme la main.

— Et des braconniers, ajouta le garde, qui vous menacent parce qu'on fait son devoir.

— Figurez-vous qu'ils ont franchi mon mur, escaladé mes arbres et fait de nuit la récolte de mes poires et de mes pommes. Oh ! quel tas de brigands ! On ne sait plus à qui se fier. On devrait, comme jadis, pendre les voleurs de..

— De pommes, n'est-ce pas ? Et, que diriez-vous donc, si, pour un procès-verbal, on vous avait mis en joue ? Ah ! les scélérats ; j'espère bien qu'ils en auront pour leur dix ans de galères ! Je vais les soigner sur mon procès-verbal !

Le pasteur ni le maître d'école n'avaient pas encore pu placer un mot entre les cris de maître Pierre et du garde-champêtre, quand le vieillard, grand dormeur à l'église, arriva.

— Ah ! M. Durville, dit-il, dans quel monde vivons-nous !

— Qu'est-ce donc ?

— Mes enfants, qui me mettent à la porte !

— Comment ?

— Mon garçon me dit comme ça : « Va vers ta fille ; » et ma fille me dit d'un ton doux : « Ne serais-tu pas mieux chez ton garçon ? » et chacun, pour me persuader que je serais mieux chez l'autre, fait son possible pour que je sois mal chez lui. Ah ! les enfants, les enfants ! Oh ! ce n'était pas ainsi de mon temps ! Quand je leur dis : « Faites-moi une pension, » ils me répondent qu'ils n'ont point d'argent. Quelle ingratitude ! Moi qui les ai nourris pendant vingt ans ! Ah ! M. Durville, dans quel monde vivons-nous !

— Mon brave, dans le monde de nos pères et de leurs enfants ; dans le monde où l'on trouve pasteur, maître d'école, laboureur et garde-champêtre ; dans le monde...

M. Durville se trouva bientôt prêchant au désert : chacun avait repris sa course, excepté le vieillard qui, trop faible, était allé s'asseoir sur le banc, à la porte de l'instituteur. Quant à ce dernier, plutôt que d'entendre un sermon, il aimait mieux aller donner une sermone à ses élèves.

Le pasteur resté seul, s'approcha du vieillard et s'efforça de le consoler. Celui-ci pleurait et ne l'écoutait pas. Il était venu demander qu'on fit un sermon à ses enfants. Cette pensée en suggéra une autre au pasteur, qui lui promit de satisfaire son désir, si, lui-même, voulait parcourir le village pour engager tout le monde à venir l'entendre prêcher le dimanche suivant. Le marché fut conclut, et, ce dimanche arrivé, l'église se trouva pleine à l'heure du prêche. Le pasteur monte en chaire et dit à peu près ce qui suit :

Mes amis, ce monde est une énigme pour moi, et je viens vous prier de me l'expliquer. Si je m'adresse aux habitants de ce village et que je leur demande comment ils se conduisent, tous me répondent : « Je fais de mon mieux. » Si, parlant à ces mêmes personnes, je les entretiens de leurs concitoyens, toutes me disent que les autres sont voleurs, méchants, paresseux, ingrats ; que le monde est perverti ; qu'on ne peut se fier à personne, pas même à ses amis, pas même à ses enfants. Comment se fait-il que chacun, parlant de lui-même, fasse de son

mieux, et que, parlant d'autres, les autres fassent au pire? Quand se trompe-t-on? Est-ce en se jugeant soi-même ou en jugeant ses voisins? Je ne vois qu'un moyen de mettre d'accord ces deux opinions sortant de la même bouche : c'est de supposer que le mieux de chacun ne vaut pas grand chose ; chacun fait de son mieux, c'est vrai, mais chacun fait mal. Est-ce bien cela? Si j'en juge par vos physionomies, vous n'êtes pas contents de mon explication. Que signifie donc ces mots qu'on me répète partout : « Je fais de mon mieux? » Ne serait-ce pas l'aveu qu'on fait mal et qu'on ne veut pas être exhorté à mieux faire? N'est-ce pas un moyen de fermer la bouche au prédicateur? N'est-ce pas dire au fond : « Je fais ce que je fais; je ne veux pas changer, et, pour que vous ne me demandiez rien de plus, je vous déclare que c'est tout ce que je puis faire; je fais de mon mieux! » Oui, je crois que c'est une excuse pour le présent moment, car, pour le temps passé, personne n'oserait dire : Je n'ai jamais mal fait, et, pour le temps à venir, on ne dirait pas davantage : Je suis sûr que je ferai toujours bien. » Ce

qu'on veut sauver c'est l'heure actuelle, et, pour en rester maître, chacun dit : Je fais de mon mieux.

Eh bien ! voyons donc quel est votre mieux : Examinons-le de près, la loi de Dieu à la main.

Parcourons les dix commandements. Et, d'abord, l'Eternel dit : « Tu n'auras point d'autres dieux devant ma face. » Je sais bien qu'aucun de vous n'adore une idole de bois ou de pierre, comme les païens. Mais l'adoration ne consiste pas à se mettre à genoux, à marmotter des paroles, et à brûler de l'encens. Adorer Dieu, c'est le préférer à toutes choses, penser à lui, parler de lui, l'aimer, lui obéir. Eh bien ! dans ce sens, n'avez-vous point d'autre dieu que Dieu ? Celui à qui vous pensez le plus, n'est-ce pas vous ? Celui dont vous parlez le plus, n'est-ce pas vous ? Ce que vous aimez le mieux, n'est pas votre champ, votre bétail, votre argent ? A qui obéissez-vous ? à Dieu ou à l'intérêt ? Si l'on vous offrait cent mille francs pour vous prosterner devant une idole, ou pour dire un petit mensonge, refuseriez-vous ? Non, non ; vous accepteriez des deux mains ; vous fléchi-

riez les deux genoux et vous prétendriez même que vous aimez mieux votre Dieu que votre fortune; que vous agissez ainsi, non pour vous, mais pour votre famille; ce qui ferait deux mensonges pour un! Dites-moi; Est-ce là ce que vous pouvez « faire de mieux? »

Passons à un autre commandement : « Tu ne prendras pas le nom de Dieu en vain pour faire un faux serment. » Certes, vous n'avez jamais fait un faux serment devant un tribunal, car vous seriez aujourd'hui en prison. Mais n'avez-vous jamais pris le nom de Dieu en vain en le prononçant à la légère dans la conversation, en le mêlant à des jurons, à des blasphèmes, à de fausses promesses? Si vous ne jurez jamais, de qui donc vos enfants l'ont-ils appris, car eux-mêmes jurent dans nos rues? Vous qui donnez ainsi l'exemple des jurements et des blasphèmes, est-ce là ce que vous pouvez faire de mieux?

Passons à un autre commandement : « Tu travailleras six jours et feras toute ton œuvre. Mais le septième est le jour du repos, tu ne feras aucune œuvre dans ce jour-là » — Je ne veux pas vous demander si vous avez jamais

travaillé le dimanche ; car je le sais : oui, vous avez travaillé, et cela cinquante-deux fois par an. Mais je vous fais une autre question : Ce jour, mis à part pour l'église, ne l'avez-vous pas réservé pour le cabaret ? Ce jour d'adoration, n'en avez-vous pas fait un jour de plaisir ? N'est-ce pas au dimanche que vous renvoyez volontiers ces parties de table, de danse, de jeu, de théâtre, de ténèbres ? Du jour du Seigneur, n'avez-vous pas fait le jour de Satan ? Est-ce là ce que vous pouviez faire de mieux ?

Poursuivons : « Honore ton père et ta mère. » Parents, répondez vous-mêmes : Vos enfants vous ont-ils toujours honorés ?

Ici le vieillard fit un mouvement comme pour se lever et répondre. Son garçon et sa fille baissèrent la tête. Le prédicateur fit signe au vieillard de ne pas bouger et lui-même continua : Parents, je vous le demande, vos enfants vous ont-ils toujours honorés ? ne vous entend-on pas dire parfois : « Oh ! les « enfants, les enfants sont des ingrats ! On « fait tout pour eux : on se fatigue pour leur « ramasser quelques sous, on use sa santé « pour soigner la leur, et puis si l'on se pro-

« met la moindre observation, ils vous ré-
« pondent avec insolence, ils vous quittent
« dès qu'ils le peuvent, et ne reviennent que
« pour vous arracher quelque argent. On ne
« vieillit pas assez vite à leur gré ; qui sait les
« souhaits qu'ils forment en secret? » Parents,
qui tenez ce langage, répondez : Vos enfants
vous ont-ils toujours honorés ? Quelques-uns
de vous secouent la tête ; d'autres versent
des larmes ; le profond silence de l'assemblée
témoigne de votre sympathie pour mes pa-
roles. Eh bien ! parents, qui vous plaignez de
vos enfants, avez-vous donc oublié que vous
aussi vous avez été enfants ? Ne vous rap-
pelez-vous pas que vos pères se sont plaints
de leurs fils et de leurs filles comme vous
vous plaignez des vôtres ? C'est de vous, de
vous-mêmes que vos parents ont dit jadis :
« Oh ! les enfants, les enfants sont des in-
grats ! » — Vos pères se sont-ils trompés ?
Valez-vous mieux que toutes les générations
qui vous ont précédés et que celle qui vous
a suivis ? Non, non ; on s'est plaint de vous
avec raison, comme avec raison vous vous
plaignez des autres. — Et maintenant, enfants
de cette assemblée, j'en viens à vous : N'est-

il pas vrai que tout à l'heure, quand je me suis adressé à vos parents, pour leur reprocher de n'avoir pas honoré vos grands-pères, vous en avez été bien aises et que vous étiez heureux de leur montrer ainsi qu'ils n'avaient rien à vous reprocher, puisque vous n'aviez fait que les imiter ? N'est-il pas vrai que vous vous êtes réjouis de ce que vos pères et mères avaient été pris en faute ? Eh bien ! c'est de la méchanceté de votre part ! C'est de l'ingratitude ! Vous condamnez en vos parents ce que vous avez fait vous-mêmes ! Enfants, jeunes et vieux enfants des deux générations, répondez : Faire pleurer ceux qui vous avaient donné la vie, est-ce ce que vous pouviez faire de mieux ?

Je continue : « Tu ne tueras point. » Sans doute, vous n'avez poignardé, n'empoisonné personne ; autrement vous ne seriez pas sur ces bancs, mais sur l'échafaud. Mais il y en a tant d'autres de manières de tuer ! Prenez seulement celle indiquée par un apôtre : « Quiconque hait son frère, dit saint Jean, est meurtrier. » N'avez-vous jamais haï personne ? N'y a-t-il pas dans le monde, de ces hommes que vous ne pouvez souffrir ? dont

la simple tournure, le son de voix vous déplaisent ? De ces hommes qui à vos yeux ne font rien de bien, surtout depuis qu'il vous ont fait du mal ? En faut-il beaucoup pour vous faire prendre en haine un voisin mal complaisant, un parent importun ? S'il ne fallait qu'un désir secret pour punir tel qui vous a offensé, ne formeriez-vous pas le secret désir ? et quand le malheur tombe sur votre ennemi, ne vous semble-t-il pas que Dieu ait pris soin de vous venger ? N'est-ce pas là haïr ? Est-ce là votre mieux ?

Je poursuis ? « Tu ne déroberas point. » Non, jamais vous n'avez mis la main sur la bourse de vos frères. Tout le monde sait qu'il y a des tribunaux... Mais on peut dérober de mille manières. Par exemple, je vous demande si vous n'avez jamais vendu pour bon ce que vous saviez mauvais ; si vous n'avez jamais profité de la misère d'un autre pour acheter un objet au-dessous de sa valeur ? Quand vous avez été chargé de partager entre vous et un autre, avez-vous toujours coupé par le milieu ? et si vous avez tranché à côté, avez-vous donné à l'autre la meilleure part ? Tout le monde se dit honnête,

et tout le monde se plaint de tout le monde. Comment croire alors que tout le monde fasse pour le mieux ?

« Tu ne commettras point d'adultère. » Je ne puis traiter ce sujet directement ; je le prends donc comme le présente Jésus-Christ lui-même quand il dit : « Quiconque regarde une femme avec un œil de convoitise, a déjà commis l'adultère en son cœur. N'avez-vous jamais regardé quelqu'un avec un œil de convoitise ? Vos désirs ne sont-ils jamais allés plus loin que votre main ? N'avez-vous jamais de ces pensées honteuses que vous n'oseriez pas même exprimer à haute voix ? Etes-vous aussi purs dans les ténèbres qu'en plein jour ? dans le secret qu'en public ? Vos pensées, vos désirs, ont-ils toujours été ce qu'il y a de mieux ? »

« Tu ne diras point de faux témoignage contre ton prochain. » N'avez-vous jamais médii de vos voisins ? N'avez-vous jamais menti par intérêt, par vanité ? je suis bien niais de vous poser de telles questions ! vous avez menti si souvent, qu'on en est venu à dire parmi vous que sans le mensonge le commerce serait impossible ; qu'on serait

dupe, et que pour défendre sa part il faut hurler avec les loups. Est-ce là ce que vous pouviez faire de mieux ?

Enfin, « Tu ne convoiteras point. » Je ne sais si vous, qui m'écoutez, avez jamais convoité ; mais ce que je sais bien, c'est que tous les jours j'entends des paroles comme celles-ci : « Pourquoi les uns sont-ils si riches et les autres si pauvres ? Pourquoi les grands sont-ils si durs envers les petits ? Ah ! si j'étais riche, moi, je ferais un meilleur usage de ma fortune. Si j'avais cent mille francs de rente, j'en donnerais cinquante mille aux pauvres ! » — Ce qui veut dire que vous en garderiez cinquante mille pour vous. — Si tous les biens de ce monde pouvaient changer de place au gré des souhaits de chacun, quel bouleversement dans la société ! Pas une maison, pas un champ, pas un écu ne resteraient en place ! Répondez franchement : N'avez-vous rien désiré, rien convoité de tous les biens qui ne sont pas à vous ? Est-ce là ce que vous pouviez faire de mieux ?

Eh bien ! oui c'est ce que vous pouviez faire de mieux : vous avez violé chacun des dix commandements ; vous n'étiez pas ca-

pables de mieux faire, parce que vous êtes mauvais, naturellement mauvais, foncièrement mauvais ! Aussi, avez-vous attiré sur vous les malédictions prononcées après la publication de cette loi : « Maudit, ajoute l'Eternel, maudit, quiconque ne persévère pas dans toutes ces choses pour les faire. » Or, au lieu de toutes les faire, vous les avez toutes violées, et, sur chaque point, vous êtes maudits.

Le prédicateur s'arrêta quelques instants ; enfin il reprit ainsi : Que fera l'homme condamné pour avoir violé tous les articles du code ? Une seule chose : il implorera sa grâce auprès du Souverain. Voilà donc la seule ressource qui vous reste auprès de Dieu : implorer sa grâce, son pardon. Jésus-Christ, mort pour vous, vous l'apporte. Lui-même vous dit : « Dieu veut la miséricorde et non pas le sacrifice... Venez à moi, vous trouverez le repos de vos âmes. Je suis venu chercher ceux qui étaient perdus. Mon sang coule pour la rémission des péchés de plusieurs. » Voilà le pardon que vous pouvez obtenir. Mais si vous avez le repentir écrit sur le front et votre acte de grâce à la main,

prenez donc l'attitude et les sentiments d'un coupable gracié ; une attitude humble, des sentiments de reconnaissance ; travaillez à mieux faire avec le secours de Dieu, et ne dites plus : Je fais de mon mieux, mais je désire mieux faire.



Amiens. — Imp. de T. Jennet, impasse des Cordeliers, 3